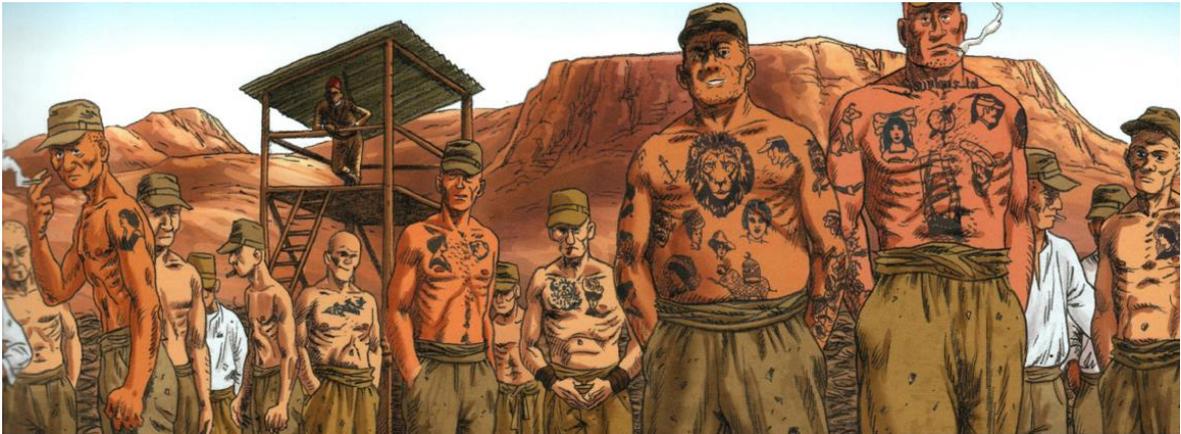


Charli Sotto

Le bagne colonial en bande dessinée : traitement, références et
mémoires historiques



Mémoire de Master 1 CHPS

Spécialité : Moderne et Contemporaine
sous la direction de M. Frédéric Chauvaud

Année universitaire 2017-2018

Dédicaces et Remerciements

Je tiens à remercier mon professeur référent M. Frédéric Chauvaud qui a su être particulièrement patient malgré mon incapacité à communiquer régulièrement.

Merci également aux carcans sociaux qui me rendent si à l'aise dans l'écriture de ce genre phrases.

Avant-propos, Préface, Avertissement

« Il y a quelqu'un sans qui tout ce que j'ai fait jusqu'à présent n'aurait pas été possible, Moi. » Le Chat de Philippe Geluck.

Sommaire

INTRODUCTION	6
PARTIE 1 - LE BAGNE COLONIAL EN BANDE DESSINÉE	12
CHAPITRE 1 – UN CAPITAL CULTUREL FORT ET RÉFÉRENCÉ	13
<i>De l'histoire traitée en bande dessinée</i>	13
<i>Le Belem</i>	13
<i>Albert Londres</i>	14
<i>Ange Lucciani</i>	15
<i>Le folklore bagnard</i>	16
<i>Tatouage</i>	16
<i>Parcours de vie et introduction au monde carcéral</i>	18
<i>La vie au bagne</i>	20
<i>Une histoire parallèle et inconnue</i>	22
CHAPITRE 2 – CONSIDÉRATION SUR L'EXISTENCE DU BAGNE	23
<i>Pourquoi le bagne ?</i>	23
<i>Le combat contre la délinquance</i>	23
<i>Purger la société</i>	25
<i>Le bagne des anarchistes et des innocents ?</i>	26
<i>Éléments déterminants de la construction du monde carcéral</i>	28
<i>Parcelle de vie : la débrouille</i>	28
<i>Les relations entre gardiens et forçats</i>	29
<i>S'évader</i>	31
<i>La fermeture du bagne, la fin d'un monde ?</i>	32
CHAPITRE 3 – DÉTAILLER LE BAGNE ET CRÉER DE LA FICTION HISTORIQUE	36
<i>Les travaux forcés</i>	36
<i>La guillotine sèche</i>	38
<i>Le doublage</i>	40
PARTIE 2 - ÉCRIRE UNE BANDE DESSINÉE D'HISTOIRE	42
CHAPITRE 4 – RÉALISATION GRAPHIQUE : LE DESSIN D'HISTOIRE	43
<i>Quel dessin pour quelle histoire ?</i>	43
<i>Le dessin réaliste</i>	43
<i>Le dessin simpliste</i>	44
<i>Le roman graphique et son absence de couleur</i>	46
<i>La bande dessinée, un média généré ?</i>	47
<i>Un corpus masculin</i>	47
<i>Le bagne des femmes</i>	47
<i>Le public : une histoire d'hommes pour des hommes</i>	48
<i>Les références visuelles, marqueurs d'une bande dessinée générée</i>	49
<i>Tatouage et réalisme : approfondir le folklore</i>	49
<i>Créer des « gueules » et inscrire l'œuvre dans son histoire</i>	50
<i>Jeux de couleurs</i>	52
CHAPITRE 5 – L'INTÉRÊT DE LA BANDE DESSINÉE HISTORIQUE	54
<i>Des spécificités pour une histoire fictionnelle</i>	54
<i>Créer de la réalité historique ?</i>	54

<i>Faciliter l'apprentissage</i>	55
<i>Viser les néophytes</i>	56
<i>Détails d'histoire en fiction</i>	56
<i>L'anthropométrie Bertillon</i>	56
<i>Le cas particulier de Aux Iles Point de Salut</i>	59
<i>Le témoignage direct et ses problèmes : Henri Charrière dit « Papillon »</i>	60
PARTIE 3 - MÉMOIRES ET RÉCITS DE VIE	62
CHAPITRE 6 – LE FANTASME HISTORIQUE	63
<i>La diversité des hommes et des témoignages</i>	63
<i>L'utilité du bagne</i>	66
<i>Question d'objectivité</i>	69
CHAPITRE 7 – POÉTISER L'HISTOIRE	71
<i>Montrer la punition</i>	71
<i>De la création historique ?</i>	74
<i>La création d'une figure maléfique : Chéri Bibi</i>	76
<i>« Eugène Dieudonné ? de la bande à Bonnot ? »</i>	79
CHAPITRE 8 – ENTRE LECTURE PERSONNELLE ET VISION SOCIALE DU BAGNE	80
<i>Être bagnard : une question de situation ?</i>	80
<i>Un système inhumain ? Plutôt un classique de l'humain</i>	82
<i>Le bagne : penchant décisif de tout système ?</i>	84
CONCLUSION	88

Introduction

« On était là, tous ensemble, mélangés dans nos cages, à se méfier les uns des autres. On savait pas qui avait fait quoi, c'est des choses qui se disaient pas, au bagne.

Sauf pour ceux qui avaient fait la une des journaux, les caïds et les « Premiers Paris », qui étaient respectés de tous, mêmes des gardiens.

Mais nous autres, qu'étions là pour des crimes moins flamboyants, il allait falloir qu'on fasse nos preuves. »

Ces mots n'ont rien d'historique. Et pourtant, ils ont tous des caractéristiques nécessaires au traitement du sujet présent. Ces trois phrases sont présentes sur ce que l'on nomme la quatrième de couverture de l'album de bande dessinée *Paco les mains rouges*, premier album d'un diptyque de bande dessinée traitant du bagne de Cayenne, et ce sous la forme d'un récit de vie, celui de Paco. Ce même album est l'illustration parfaite des différents questionnements qui nous intéressent ici, car traiter de faits historiques par le biais d'une création artistique requiert des questionnements particuliers, qui ne peuvent se satisfaire d'un traitement historique unique. À travers le prisme de la bande dessinée, et qui plus est de la bande dessinée historique, il faut voir l'histoire, fictionnelle et dite « réelle », les dessins, l'organisation de l'album, la vision de l'artiste : il faut comme pour toute œuvre d'art essayer de comprendre ce que l'artiste exprime à l'aune de nos propres capacités et interprétations. C'est en cela qu'étudier le bagne colonial à travers la bande dessinée est intéressant, par la complexité des interrogations qu'il amène au lecteur, que ce soit par sa construction, sa réception, mais aussi par la transmission historique qu'il permet. Il nous faut donc nous demander en quoi le traitement du bagne colonial dans la bande dessinée est-il le marqueur d'une nouvelle histoire, dictée par les références de chacun à travers la mythologie humaine et ses récits de vie. Plusieurs autres questions viennent alors à l'esprit, pourquoi des bandes dessinées traitent du bagne colonial, pourquoi le traiter avec une telle historicité, quelle est l'histoire qui est écrite, comment est-elle écrite, qui sont les protagonistes de cette histoire, comment la voit-on, quelle est son but ? Dire, transmettre, dénoncer ?

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord penser l'axe primaire de cette recherche : le bagne colonial en bande dessinée. À partir de là, il fallait essayer de trouver toutes les bandes dessinées traitant du sujet, sans fixer de premières limites, pour comprendre ce que pouvait être l'entièreté du corpus. Angoulême est aujourd'hui un des berceaux de la diffusion du neuvième art et c'est ce lieu qui permet de toucher du doigt l'entièreté du monde des bulles. La cité de la bande dessinée a en son sein un fonds patrimonial des bandes

dessinées, soit les archives de toutes les bandes dessinées sorties en France et à bien d'autres endroits, et ce dès qu'elles sortent. Ainsi, s'il existe moins de bandes dessinées sur le bagne colonial que sur la Première Guerre mondiale, il a été possible de trouver grand nombre d'ouvrages sur le sujet. Mais ces bandes dessinées étaient aussi nombreuses que variées. Il a d'abord semblé que le bagne ne serait abordé qu'à l'aune d'une histoire fictionnelle, ne servant que de toile de fond à quelque chose d'autre, comme dans le Tome *Sous le signe du Capricorne*, épisode de Corto Maltese paru en 1972, et bien sûr dessiné par Hugo Pratt qui n'aborde le bagne que par un détenu échappé que Corto a recueilli, sans pour autant s'intéresser de prêt au système carcéral français dans ses colonies. Le bagne sert également de toile de fond à une partie de la longue histoire des nombreux tomes de *Sambre*, parus depuis 1986 dus à Yslaire et Balac, dont l'histoire des protagonistes passe un moment par les bagnes pour femmes. Devant l'ampleur des albums abordant un instant le bagne, il a fallu choisir parmi les albums : il ne fallait étudier que les bandes dessinées qui y étaient entièrement dédiées ou qui du moins y consacraient un intérêt très vif, précis qui me permette une étude des plus fines.

En continuant de chercher des albums en lien avec le bagne colonial, une série d'albums s'est imposée : *Le bagne de la honte*. Cette bande dessinée, comme *Les Innocents coupables*, traite des bagnes pour enfants du Sud de la France et de ceux situés en Corse plus précisément, et, si les Corses se sentent bien colonisés aujourd'hui, ces albums ne correspondaient toujours pas à ma définition du bagne colonial, celui des Joyeux et de tous ceux que l'on voulait faire disparaître loin, dans l'enfer de terres inhabitées, ou presque, et inhabitable. Et puis, *Biribi* s'est imposé. *Biribi*, c'est le sous-titre du premier tome d'une série de bandes dessinées qui portent le nom de : *La Grande Évasion*. Cette série fait partie de celles qui ne sont reliées que par un thème, à l'image de la trentaine de tomes que sont les bandes dessinées d'uchronies historiques *Jour J*, qui ne sont pas dessinées et scénarisées par les mêmes personnes, qui traitent de moments très éloignés, mais toujours avec cette même obsession pour le thème qui les réunit, et ici l'évasion. *Biribi* diffère de bien d'autres bandes dessinées sur le bagne colonial, dans le sens où elle est la seule à ne traiter que de l'Afrique du Nord et de ses camps militaires pour forçats. Alors, pourquoi la traiter avec les autres ? Parce que, si tous les bagnards ne sont pas des Joyeux, ils rentrent dans la continuité directe de cette histoire du système répressif français de l'époque, où l'on ne fait qu'écarter la mauvaise graine pour que l'ivraie, en métropole, se suffise à elle-même, si fier de se débarrasser des barbares qui en veulent à la nation. Internet devait être une voie d'accès à la littérature graphique consacrée au bagne.

D'abord en passant par le fonds patrimonial de la bande dessinée, mais aussi en passant par les sites spécialisés. Mais il n'était pas souhaitable de délaisser les sources plus directes concernant le bagne, afin d'avoir un aperçu ou une vue d'ensemble sur les sources auxquels les auteurs de bandes dessinées auraient pu s'intéresser pour écrire. Il apparut ainsi clairement que les écrits d'Albert Londres constituaient un média majeur pour les auteurs, et ce pour de diverses raisons : Albert Londres est tout d'abord celui qui a fait « éclater » la vérité sur les bagnes de Guyane, à l'image de nos scandales politiques, il est celui qui a amorcé la fin du bagne, racontant la réalité de ce système et toute son horreur. Dire que les bagnards ne sont que des victimes face au bon grain français qui a peur de ses « monstres » n'était peut-être pas très honnête. En vérité, l'homme ferme plus facilement les yeux face à l'autorité qu'il ne les ouvre, le peuple en métropole étant persuadé de la toute réalité sur les bagnards, monstre sanguinaire s'il en est, et ne pouvant donc remettre en question ce dont il n'avait qu'une très éparse connaissance. Il suffit bien souvent d'un seul homme pour que toute une population se soulève face à une institution. Ici, Albert Londres a permis la remise en cause du système carcéral colonial et c'est sans doute pour cela qu'il fait partie intégrante de beaucoup des bandes dessinées sur le sujet.

Les albums de *Forçats*, parus en 2016 et 2017 sous l'écriture de Bedouel et Perna, comme l'unique album éponyme de Laurent Maffre, *L'homme qui s'évada*, parut en 2006 racontent le bagne par le biais de l'excursion d'Albert Londres en Guyane et de toutes ces composantes, avec parmi elles l'évasion du bagnard Dieudonné. Mais, ne font-elles pas doublon ? Oui, après lecture, elle diverge peu en termes de traitement historique. Mais on ne peut cependant pas l'affirmer de but en blanc, ce serait comme considérer les œuvres d'art comme des documents administratifs aux qualités, défauts et objectifs égaux. Il faut voir cette ressemblance comme un miroir, permettant à l'analyse des bandes dessinées de s'approfondir dans le sens où des œuvres se répondent, tant par des biais communs que par leurs différences, si inhérentes soient-elles. *L'homme qui s'évada*, permet également d'introduire un sous-genre de la bande dessinée à ce corpus, les romans graphiques. Comme son nom l'indique très clairement, le roman graphique s'éloigne de la bande dessinée franco-belge dite « classique » comme Tintin ou Astérix, pour tirer vers l'œuvre romanesque littéraire pure, et ce par plusieurs aspects. Le roman graphique est tout d'abord généralement plus épais et diffère de la bande dessinée en 60 planches au format A4 colorisées de multiple manière. Le roman graphique s'épaissit, gagne en pages, mais perd en couleur. C'est le plus souvent un média qui permet de raconter une histoire plus longue, bien éloignée du petit strip de bande dessinée que l'on voit dans les journaux.

Il se voit aussi accompagné de beaucoup plus de texte au sein des cartouches, pour parfois même perdre en bulles ou phylactères de dialogues. La démarche du roman graphique est la fois tout autre et très ressemblante à celle de la bande dessinée classique.

Si l'œuvre de Laurent Maffre introduit le roman graphique, une autre bande dessinée du corpus y parvient également : *Alexandre Jacob, Journal d'un Anarchiste cambrioleur*, de Vincent et Gaël Henry paru en 2016 qui la « transcription » du journal éponyme d'Alexandre Jacob en roman graphique. Cette œuvre diffère en partie du corpus, dans le sens où elle ne traite pas entièrement du bagne. Alors, pourquoi la retenir ? Parce que le bagne fait partie intégrante de l'œuvre, c'est une partie de la vie du premier auteur Alexandre Jacob. Si ce n'est qu'une partie de l'œuvre, c'en est aussi la conclusion, une partie principale des écrits, qui rentre avec bien des facilités dans le corpus. Qu'en est-il d'ailleurs ? Quelle sélection pour ce corpus ? Cet aspect a déjà évoqué partiellement, mais des limites claires n'ont pas été définies. Elles sont difficiles à mettre en place, mais certaines conditions sont nécessaires à la cohésion. Tout d'abord, il ne faut que des bandes dessinées sur les bagnes coloniaux français. Ensuite, ce même bagne doit être partie intégrante de l'histoire, pas uniquement au cœur de l'œuvre, il doit être étudié comme sujet à part entière.

À contrario, le graphisme ne rentre pas en ligne de compte, ou plutôt il n'est pas décisif dans le choix de l'œuvre. Toujours en est que d'autres bandes dessinées font partie du corpus. Reprenons donc avec *Paco les mains rouges*. Cette bande dessinée parue en 2013 et 2017, en deux tomes donc, est l'œuvre de Fabien Vehlmann et va parfaitement dans la continuité du roman graphique. Cette bande dessinée est l'œuvre qui correspond le plus parfaitement au sujet. C'est un récit de vie, celui de Paco, centré sur sa période de vie au Bagne. Il est dans la continuité du roman graphique par son traitement visuel justement, aux couleurs sépia toujours, donc proche du noir et blanc, mais aussi par la présence du narrateur, Paco lui-même après coup, qui remet sa vie en perspective et permet ainsi à l'auteur de faire une analyse directe du monde carcéral.

Dans une autre perspective, la bande dessinée suivante est bien différente, elle s'intéresse principalement à l'évasion, mais son traitement du bagne est encore plus large, rejoignant par exemple Alexandre Jacob au niveau des problématiques sociales sans pour autant perdre tout ce qui caractérise ce thème si complet. *Chéri Bibi*, la bande dessinée choisie, s'applique également à décrypter la société de l'époque à travers les failles de son système carcéral. *Chéri Bibi*, de l'auteur Pascal Bertho paru à partir de 2006 est une série de bandes dessinées en trois tomes (*Fatalitas!*, *Le Marquis*, *Cécily*), adapté du roman éponyme de Gaston Leroux, roman ayant déjà été adapté en série télévisée.

Elle relate l'histoire d'un détenu injustement condamné, considéré comme « la bête noire » du bagne de Cayenne qui réussit une évasion pour le moins spectaculaire. Si l'entièreté des albums ne nous intéresse pas, le récit en lui-même requiert une particulière attention, sautant d'une trame temporelle à l'autre et ne révélant que tous les points de l'intrigue à la seule fin des trois albums. Autre histoire d'évasion, beaucoup plus courte celle-ci, dans *Belem, Le Yacht du bagne* de Jean Yves Delitte paru en 2009. Cet album est le troisième tome de l'histoire du Belem, un navire français à l'histoire particulièrement prolifique. L'auteur s'est ainsi aidé, voir même appuyé sur le livre de bord du navire, pour en décrire l'histoire en bande dessinée.

Le dernier album de notre corpus, est *Aux îles point de Salut*. Cette bande dessinée, de Stéphane Blanco paru en deux tomes en 2011 raconte une histoire bien différente des autres, ou du moins en partie. Cette dernière œuvre jongle elle aussi entre les trames temporelles, passant du narrateur en voyage en Guyane au présent à son passé d'enfant dans le bagne en tant qu'enfant de gardien. La focale est alors mise sur le personnel « encadrant » des camps du bagne. Chose assez particulière pour que l'on puisse le remarquer, cette bande dessinée est parue chez Caraïbd-éditons, petite maison d'édition de bandes dessinées guyanaise qui essaye de diffuser la bande dessinée franco-belge au monde guyanais. Cela passe par des bandes dessinées concernant directement les Caraïbes, mais aussi par l'édition d'album très grand public comme Astérix, Tintin ou Lucky Luke en langue créole. Voici donc pour les bandes dessinées étudiées. Mais, si l'on sait quelle question on se pose et quel corpus nous avons, nous ne savons pas comment questionner, comment analyser ces bandes dessinées d'une manière la plus approfondie et logique possible.

Pour ce faire, il convient de questionner ces œuvres de trois manières différentes, en passant du traitement à l'écriture et de l'écriture au résultat : la mémoire et le récit de vie. En effet, c'est tout d'abord le traitement du bagne colonial dans ce corpus de bandes dessinées. Le mot traitement est cependant bien large, c'est pourquoi il importe tout d'abord de s'intéresser au bagne en tant que sujet. En effet le bagne est sa culture à part entière, par ses références, son folklore, son « histoire », mais aussi par le fait que le bagne apparaisse comme un sujet peu commun recouvrant une petite part d'histoire. Cet aspect peut, semble-t-il, venir d'un tabou, celui qui plane quelque peu autour de ce sujet, un tabou historique, à l'époque, comme aujourd'hui étant donné la volonté qu'a eue la République de le garder actif jusqu'au milieu du XXe siècle malgré les esclandres qu'il créait depuis le début siècle. Et c'est en cela que la bande dessinée répond particulièrement bien au bagne, par sa justesse, dans son format, ses thèmes comme son écriture.

Il importe aussi de s'interroger sur la manière dont une bande dessinée d'histoire est elle écrite d'ailleurs ? Nous parlerons ainsi d'abord du graphisme, entre réalité et simplisme, dont le style est plein de référence. Suivant le traitement graphique, quel est l'intérêt de la bande dessinée d'histoire, est-ce une aventure fictionnelle, un média d'enseignement ou un moyen de simplement connaître ? Et si son intérêt est vérifié, comment se fait son écriture, quels sont les sources, les références et autres question éditoriales ? Enfin, la dernière partie de la présente étude aborde les questions relatives à la mémoire et au récit de vie. D'abord par un biais de remise en question, la mémoire comme fantasme historique, entre mythologie et objectivité. Ce qui amène à penser à la poétisation de l'histoire, et la relation qu'elle entretient avec l'art. Les interrogations sur la lecture qui est faite du média historique, entre lecture personnelle et lecture sociale, entre interprétation et réalisation.

Afin de répondre à ce questionnement, il sera nécessaire d'utiliser certains ouvrages de référence en ce qui concerne le bagne et la bande dessinée du point de vue historique. Pour les ouvrages généraux d'abord il sera nécessaire de se pencher sur les différents ouvrages de Michel Pierre comme son article *Le siècle des bagnes coloniaux 1852-1953*, et ses livres *Le temps des bagnes 1748-1953* et *Le dernier exil ; histoire du bagne et des forçats*. Pour en comprendre l'intérêt historique direct, il sera également utile d'utiliser l'œuvre de Pierre Zaconne intitulé *Histoire des bagnes depuis leur création jusqu'à nos jours* parus en 1878 qui n'a donc pas vu la fin de ce système. Sans en voir tous les aspects, certains ouvrages sur des thèmes précis seront utiles comme *Les évasions de relégués au bagne de Guyane (XIXe-XXe siècle)* de Jean-Lucien Sanchez pour l'évasion, *Au bagne de Guyane : forçats et médecins* de Claire Jacquelin pour les conditions de vie ou encore *L'argot et le tatouage des criminels* de Jean Graven pour ces mêmes thèmes.

En ce qui concerne la bande dessinée, les ouvrages de Thierry Groensteen sur l'histoire de la bande dessinée sont les premiers à être utile comme *Les Origines de la bande dessinée* ou *La bande dessinée, son histoire et ses maîtres*, mais ce sont ensuite les ouvrages qui voit l'histoire au travers de la bande dessinée qui sont nécessaire avec *Objectifs bulles : bande dessinée et histoire* sous la direction de Michel Porret ou encore *L'histoire par la bande ?* de Pascal Ory.

Partie 1

-

Le bague colonial en bande dessinée

Chapitre 1 – Un capital culturel fort et référencé

De l'histoire traitée en bande dessinée

S'il est une obligation pour une bande dessinée historique, c'est de s'appuyer sur des faits, des connaissances, un passé. Il n'est pas encore utile ici de parler d'objectivité historique, mais seulement d'une base historique qui doit constituer la véracité du propos. Sans ces prémices historiques, l'œuvre serait purement fictionnelle, et même si elles peuvent l'être, ce pilier d'histoire primaire doit être présent pour introduire l'histoire derrière l'Histoire.

Le Belem

Ce référencement commence avec *Belem, Tome 3 Le Yacht du bain* de Jean Yves Delitte¹. Ce tome est l'avant-dernier de ce quartet d'albums, la troisième aventure du navire français. Jean Yves Delitte est un auteur de bande dessinée belge ayant à son actif près de 14 bandes dessinées (dont 49 albums), mais est, au-delà de ça, le peintre officiel de la Marine. Belem n'est pas sa seule œuvre maritime puisqu'il a également travaillé sur les U-Boot allemands, la piraterie du XVIIIe siècle et les plus grandes batailles navales. Mais revenons au Belem. Le premier tome raconte la première vie du bâtiment :

« Il fut construit sur commande de l'armateur Crouan par les chantiers Dubigeon à Chantenay-sur-Loire, et fut lancé le 10 juin 1896. Sous le commandement du capitaine Lemerle, il a quitté Saint Nazaire pour sa première traversée le 31 juillet 1896 à destination de Montevideo en Uruguay. Le 15 octobre 1896, en route pour le port de Belém do Para au Brésil, avec dans ses cales un chargement de 121 mules destinées à tracter le tramway tout récent de la ville, il subit un terrible coup de vent, le pampero, entraînant la mort de 6 mules. Arrivé à bon port, un incendie, dans la nuit du 16 novembre 1896, achèvera de détruire la cargaison déjà éprouvée. Après des réparations provisoires, le navire reprit la mer pour rentrer à Nantes, sans le chargement de cacao initialement prévu. »

¹ Auteur de bande-dessinée, peintre Officiel de la Marine, président des Peintres de Marine Belges, membre Titulaire de l'Académie des Arts & Sciences de la Mer. Outre Les Aventures de *Donnington et Les Coulisses du Pouvoir* (scénarios de Philippe Richelle, éditions Casterman), il met en image *Tanâtos* avec Didier Convard, ou encore *Les Brigades du Tigre* avec Xavier Dorison et Fabien Nury, tout en réalisant deux tétralogies en tant qu'auteur complet : *Le Neptune* et *Les Nouveaux Tsars* (parus aux éditions Glénat). Il relate l'histoire du prestigieux trois-mâts barque *le Belem*, de la majestueuse frégate *L'Hermione* ou encore la romanesque aventure de *La Bounty*. Enfin, il dresse une vision angoissante du futur à travers la tétralogie *U-Boot*.

Le deuxième tome² raconte lui la douzième campagne du Belem, qui a lieu en Martinique en 1902, et plus précisément le 8 mai, jour d'éruption pour la montagne Pelée. Le troisième est évidemment celui qui nous intéresse, traitant du séjour du navire aux abords du bagne Cayenne³, et le dernier tome aborde, lui, la 32^e et dernière campagne du navire en 1914, où les voiles sont surclassées par les bateaux à vapeur. Au-delà de toutes les aventures contées dans ces pages, l'auteur dit ces mots importants : « Néanmoins, même basé sur des faits réels, cela reste une fiction, et nous ne prétendons pas à une réalité historique que nous laissons aux historiens et aux bien-pensants »⁴.

Albert Londres

Albert Londres est une des inspirations les plus importantes concernant le bagne. Il est celui qui a « dit » la vérité du bagne en métropole. Dans ce corpus, Albert Londres est un des « sujets » de plusieurs bandes dessinées : *Forçats* tout d'abord, mais aussi *L'Homme qui s'évada*. Ces deux bandes dessinées relatent la même histoire, celle du détenu Dieudonné qui a pu s'échapper du bagne par l'intermédiaire de ce même journaliste. Ces bandes dessinées n'ont bien sûr pas les mêmes buts, et elles ne font pas non plus figure de document historique, ce sont toujours des œuvres de fictions, mais elles ont en commun l'approche faite du bagne. Au-delà du récit de vie qui caractérise les récits sur le bagne, les écrits d'Albert Londres se veulent réalistes et sans fioriture, que cela soit vrai ou pas. Il est alors très aisé de comprendre l'intérêt porté aux écrits du journaliste, qui à contrario de certains ne se contente pas de quelques explications officielles. C'est dans ce même ordre d'idée qu'une citation d'Albert Londres fait figure de proue dans les albums de *Forçats*, ce sont même les premiers mots qu'il est possible de lire en ouvrant le premier tome de ces bandes dessinées : « Je demeure convaincu qu'un journaliste n'est pas un enfant de chœur et que son rôle ne consiste pas à précéder les processions, la main plongée dans une corbeille de pétales de roses. Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie. ».

² Belem Tome 2 : *Enfer en Martinique* paru en en 2008.

³ Aux abords des camps de Kourou puis ceux de Sain-Laurent-des-Maronis.

⁴ Notes de l'auteur au début de chaque tome de Belem pour signifier les libertés d'interprétation qu'il prend avec l'histoire.

C'est un reportage brut et sans concession que veut donner le journaliste au *Petit Parisien*, mais ce reportage n'a en aucun cas la volonté d'être humanitaire, il n'est que politique. Albert Londres n'est pas là pour faire fermer les bagnes, mais pour montrer l'éminent échec de la politique de sécurité et d'incarcération de Poincaré. Albert Londres croit avant tout aux institutions de son pays, si un homme est innocent, il ne peut rester au bagne, et c'est cela qui donne tant d'impact à ses propos. Le bagne n'est pas forcément mauvais ou bon, mais il échoue et c'est ce qui le fera tomber.

Ange Lucciani

La dernière référence historique traitée ici est moins précise que les précédentes. Il s'agit ici du personnage principal de *Biribi*, premier tome de *La Grande Évasion*⁵. Ce personnage qui fait son entrée au camp disciplinaire de « Biribi » porte ainsi un tatouage bien particulier sur le torse : « tout me fait rire ». Il est des tatouages ou bousilles de bagnard qui sont et deviennent classique au vu des très nombreux bagnards visibles dans *Les vrais les durs les tatoués : Le tatouage à Biribi* de Jérôme Pierrat et Éric Guillon⁶, des tatouages revêtant des significations claniques voir même utilitaires. Mais ce tatouage, que l'on puisse voir sur un des hommes pris en photo semble différent.

Déjà moins présent chez les bagnards, il est aussi plus vindicatif et là où beaucoup d'hommes affichent par ces marques une vie tourmentée et condamnée, cette bousille montre elle une volonté d'opposition totale au système. Ce « tout me fait rire » est un pied de nez aux autorités qui ne pourront pas plier l'individu dans la punition. Le tatouage est en effet dans nombre des bandes dessinées du corpus un moyen simple d'approfondir la personnalité comme l'histoire des personnages, qui n'ont alors plus besoin de mots pour exprimer leur utilité. C'est un point d'accroche à la réalité historique pour ces bandes dessinées qui se servent de codes bien précis pour dire une réalité romancée sans qu'elle soit dénuée de sens. Ainsi ces deux hommes n'ont, pour ainsi dire, rien en commun, si ce n'est la volonté de raconter, par différents biais, ce qu'est le bagne et quelle est son histoire.

⁵ La Grande Évasion est une série de bande dessinée parue aux éditions Delcourt depuis 2012. Chaque tome est scénarisé et dessiné par une équipe différente, mais garde pour thème celui de l'évasion : un bagne dans le désert, un labyrinthe, une prison, une station spatiale, etc...

⁶ Ouvrage intitulé à partir de la chanson de Fernandel « Un dur, un vrai, un tatoué » de 1939, Recueil de photographies, ce livre propose les dernières traces des hommes du milieu de ce siècle, paru en 2005 aux Éditions Larivière.

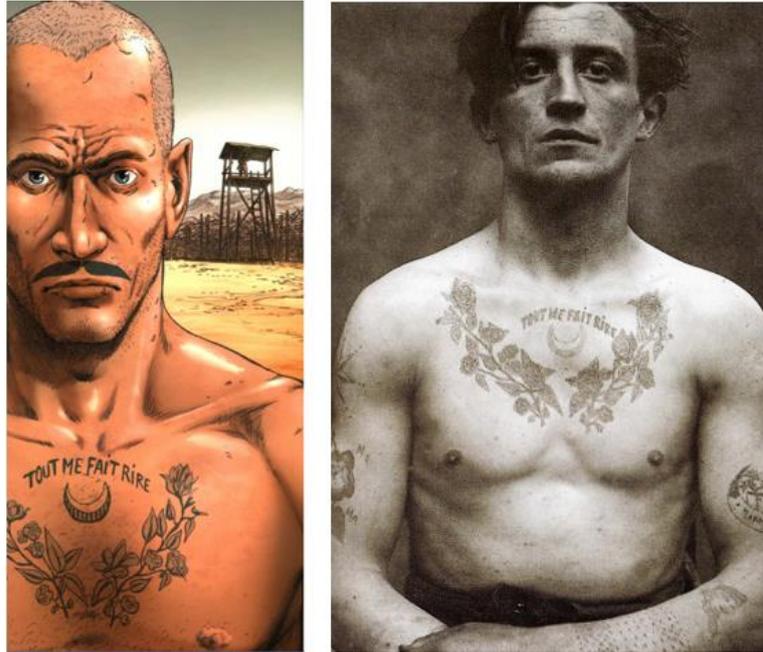


Figure 1 : "Tout me fait rire" en dessin et en photo

Le folklore bagnard

S'il est bien un élément décisif dans la construction d'un univers, c'est son folklore, ou plutôt sa profondeur. C'est cette profondeur qui permet de comprendre ce Nouveau Monde. Ici plusieurs éléments permettent de créer ce monde, ce « folklore bagnard ». Si le terme folklore n'est pas forcément exact, il permet toutefois de bien appréhender le développement du monde du bagne à travers la bande dessinée, un monde qui est d'autant plus spécifique qu'il se montre particulièrement facile à mettre en adéquation avec la bande dessinée.

Tatouage

Quels sont alors les tatouages de ce corpus et leur importance ? Le tatouage est aujourd'hui un véritable phénomène de société, il semble primordial de rappeler que sa popularité récente est due à un changement de paradigme social sur ces pratiques. À contrario, le tatouage au tournant du XIX^e et du XX^e siècle est l'apanage d'une classe : les bagnards et autres malfrats.

Il porte plutôt en français le nom de « Bousille⁷ » et revêt diverses formes et significations. En revenant sur Ange Luciani et la particularité physique de son personnage à travers la bousille, il en est de même pour bien des personnages de ce corpus retenu. Rien que sur les premières de couverture de près de la moitié des bandes dessinées ici étudiées, on en dénombre plus d'une dizaine, et encore plus au fil des pages. Le tatouage revêt une telle importance qu'il en devient une caractéristique première de certains de ces personnages. Dans *Chéri Bibi*, le premier des trois tomes s'intitule « Fatalitas !⁸ », tatouage des plus courants chez les détenus qui marque très logiquement la fatalité du monde et de leur situation de bagnard qui finira sans doute par les tuer sans possibilité de retour à la vie civile en métropole.

Ce n'est cependant pas ce qu'arbore le héros de notre bande dessinée qui se voit lui affublé d'un tatouage d'amour, aussi courant que personnel. Le dévouement à une femme est en effet une composante d'importance chez les bagnards qui ont là aussi peu de chance de pouvoir en côtoyer de nouveau. Classique donc, mais personnel puisque celui-là est dédié à Cécily, sous la forme d'un « A Cécily pour la vie » qui définit de façon pleine et entière le personnage de *Chéri Bibi* : s'échapper du bagne, rétablir sa justice et retrouver la femme qui l'aime. Autre bande dessinée autre tatouage : celui de *Paco les mains rouges*. Le personnage principal, Paco « reçoit » une bousille qui lui est bien propre : une faucheuse. Il a échappé à la mort en allant au bagne, quoi de mieux pour montrer son motif de condamnation qu'une telle marque. Pour autant, sa faucheuse n'est pas le seul élément qui le définit, et c'est ce que nous allons voir dans le traitement du parcours de vie au bagne par le présent corpus.

⁷ La bousille est le terme désignant le monde du tatouage chez les malfrats français au courant du XIXe et XXe siècle. Il va de pair avec le verbe bousiller qui veut dire bâcler, détruire ou endommager.

⁸ Bousille courante, mais qui pour *Chéri Bibi* revêt l'aspect d'un juron face au destin.

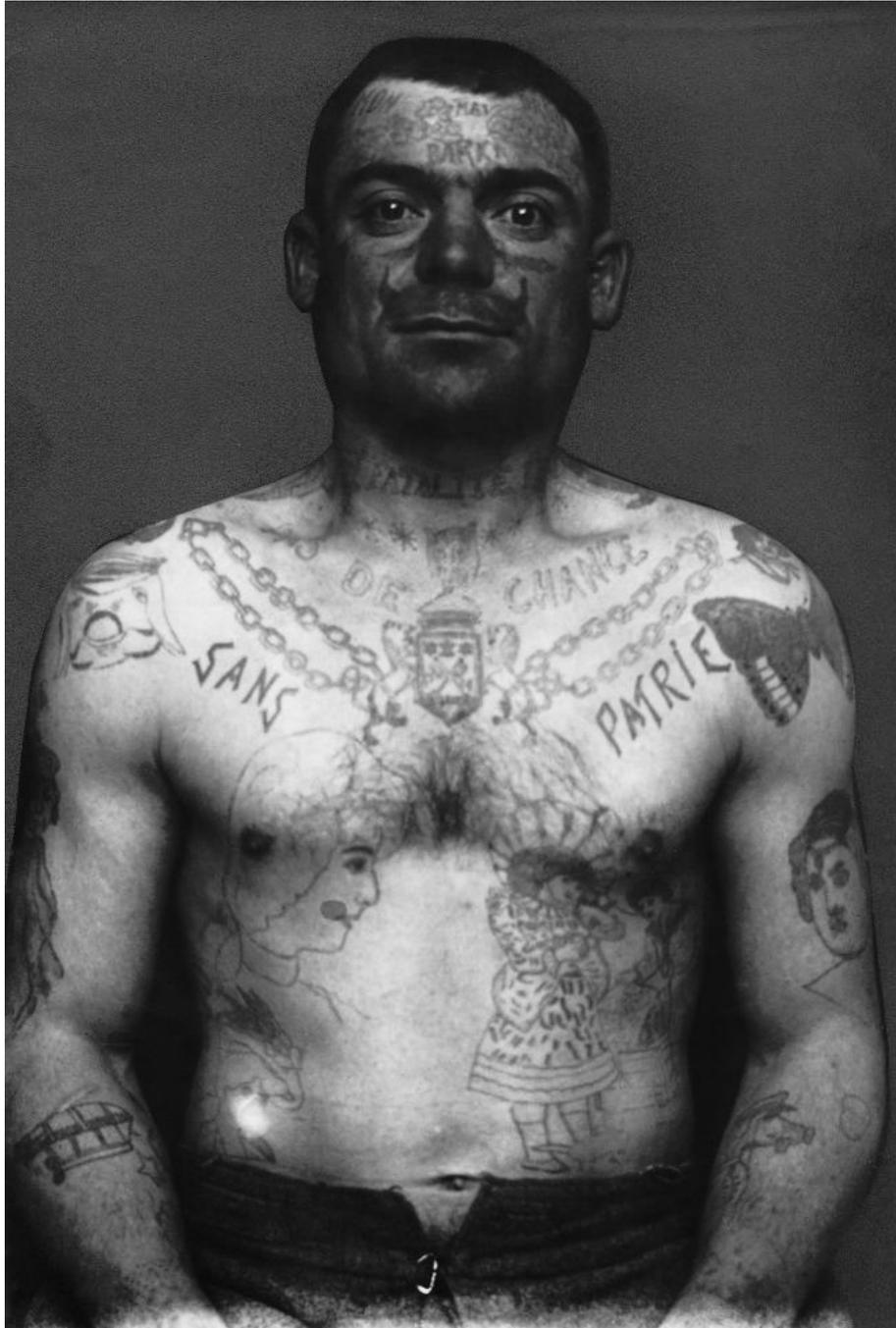


Figure 2 : "la moustache tatouée" p.102 de Mauvais garçons, portraits de tatoués 1890-1930

Parcours de vie et introduction au monde carcéral

La plupart des bandes dessinées de ce corpus étant des récits de vie, il est aisé de tirer pour chacun un parcours de vie, et même d'établir un schéma de la vie du bagnard. Pour rester avec *Paco les mains rouges*, le scénario est des plus simple : le narrateur raconte son passé au bagne. Le développement n'est fait qu'autour de ce monde, et il n'est consacré qu'une seule page (la première) aux raisons de son entrée au bagne.

Le lecteur y apprend qu'il était un petit instituteur de campagne qui a eu un rôle certain dans un homicide. Il sait ensuite seulement qu'il a échappé à la peine de mort grâce, ou à cause⁹, des juges qui ont décidés de l'envoi au bagne. Parmi les différents ouvrages du corpus, il n'est qu'un seul homme dont l'entrée au bagne est le fruit d'une totale injustice : Eugène Dieudonné. Les autres protagonistes subissent également des vices judiciaires ou tout autres abus de la part du monde carcéral, mais rien de comparable à la condamnation de Dieudonné. Mais s'il est un motif d'internement, ce sont bien ses idées politiques qu'Eugène Dieudonné n'est pas le seul à avoir, à l'image d'Alexandre Jacob : l'anarchie. Que ce soit à travers les bandes dessinées ou grâce aux sources historiques, le bagne trouve une nouvelle fonction qui n'est pas qu'un lieu d'internement.

Le bagne permet d'écraser et de réunir à néant la contestation sociale, il est une solution toute trouvée face à la mauvaise graine, qu'elle ait déjà frappé ou pas : il est une élimination sociale. Il est aisément possible de retracer la vie d'un bagnard à travers ce corpus de bande dessinée, et ce de plusieurs manières. Le bagne sert à purger la France de ses petits délinquants qui empoisonnent les « bons » Français¹⁰. Il suffit alors d'être un simple déshérité voulant survivre, d'être « né sous une mauvaise étoile » comme l'affiche souvent les bagnards pour très vite finir dans un bagne pour enfant. Ces maisons de redressement, qui relève déjà du bagne par leurs pratiques, sont-elles situées en France, et si les jeunes admis se refusent toujours à plier l'échine, il reste encore plusieurs choix : rentrer dans le banditisme et risquer directement la route vers Cayenne ou rester une forte tête et finir à Biribi ou dans une maison d'arrêt de métropole. Finir, mais tout aussi bien commencer. Le bagne est ce qu'on pourrait appeler l'aboutissement d'une vie carcéral sans pour autant que cela soit le rêve de tout condamné. Ce parcours dont il est question ici est d'autant plus facile à suivre qu'il est marqué sur le corps des détenus, comme une carte du passé carcéral, avec les très courants : « Victime des cols bleus », « souvenir du Maroc », ou encore les dessins tout aussi explicites : la pelle et la pioche pour les compagnies disciplinaires, le raisin pour les camps Corse on l'on travaille la vigne et même les sabots, chaussures règlementaires des détenus des maisons d'arrêt en métropole¹¹.

⁹ Le protagoniste l'explique ainsi à la page 5 : « Moi j'en revenais toujours pas d'avoir échappé à la guillotine... À l'époque j'avais une gueule d'ange. Ça a peut-être mis le doute aux jurés. »

¹⁰ Chéri Bibi, les protagonistes de Belem, le bagnard Jean dans *Aux Iles point de Salut* sont tous dans ce cas.

¹¹ Toutes ces significations de tatouage sont explicitées dans *Mauvais garçons, portraits de tatoués entre 1890 et 1930* de Jérôme Pierrat et Éric Guillon paru en 2013.

La vie au bagne

Il n'est pas possible de définir de manière globale les conditions de vie au bagne. Selon les époques, les lieux et les personnes, ces conditions étaient des plus hétérogènes. Elles dépendent effectivement de diverses situations : la météo, le degré d'humanité du personnel, le travail des détenus. Ainsi, certains ont « moins » mal vécu le bagne que d'autres qui sont vite morts d'épuisement¹².

Il est également nécessaire de replacer le bagne dans son contexte historique. Savoir que les forçats pouvaient travailler plus de 50 heures par semaine peut effectivement faire penser qu'ils étaient exploités jusqu'à la mort, si ce n'est que la semaine de 48 heures n'apparut qu'au début du XXe siècle avec la « loi Millerand », et ce uniquement pour les salariés, autrement plus protégés par la loi que les innombrables indépendants qui ne comptent pas leurs heures. Au-delà du travail horaire, il faut aussi penser aux conditions de vies rurales qui n'ont pas tant que ça à envier au territoire « paradisiaque » dans lequel le bagne est installé¹³.

D'un autre côté, il est aisé de trouver des points de détails qui ne laissent aucun doute. La plupart des transportés pouvaient passer la majeure partie de leur « temps libre » soit plus de 12 heures, enfermés dans des cases à l'insalubrité douteuse, et ce, sept jours sur sept¹⁴. En sachant la capacité du système carcéral français à aussi bien envoyer au bagne des grands caïds sans foi ni loi et des jeunes délinquants¹⁵ n'ayant encore que peu vécus, le lecteur peut s'imaginer sans difficulté la promiscuité qui se crée pendant ces moments de temps libres, favorisant donc la loi du caïdat¹⁶. S'ajoute encore à ces conditions de vie le type de travaux auxquels participaient les bagnards. Entre ceux affectés aux chantiers forestiers et ceux affectés à la « route coloniale numéro zéro », il y a un gouffre. Cette route fut en effet construite en pure perte, finissant par faire seulement quelque trente kilomètres au bout de quarante années de chantiers et après la mort de milliers de forçats.

¹² Ceux-là sont les « fagots » des camps comme les « deux vieux » de *Biribi* où ceux dont s'occupe Paco une fois à l'infirmerie dans *Paco les Mains rouges*.

¹³ L'idée de paradis est exprimée par Paco dès son arrivée bagne mais aussi par les matelots du Belem pendant leur escale à Cayenne.

¹⁴ Voir les pages trois et quatre du tome 2 de Chéri Bibi intitulé *Le Marquis*.

¹⁵ Chéri Bibi est par exemple considéré comme un monstre et il est en permanence enchaîné à un détenu ayant seulement volé du pain. Même si Chéri Bibi n'est pas ce tueur, l'administration le considère comme tel et ne fait pas de cas entre les bagnards.

¹⁶ Le plus fort choisis pour les autres, les rançonne et va jusqu'à se choisir ses « femmes » parmi les autres détenus.

Un chantier considéré comme si difficile et destructeur que sera créer la légende d'une route construite avec les ossements des transportés qui sont morts pendant leur travail¹⁷. À l'inverse, les forçats travaillant comme « garçon de famille » auprès des familles du personnel se retrouvent eux bien choyés par les institutions. On trouve ces différences de traitement à travers deux de nos bandes dessinées qui sont *Chéri Bibi* et *Aux îles point de Salut*, qui pour la première nous montre les chantiers forestiers et pour la deuxième la situation d'un condamné ayant acquis assez de confiance auprès d'un gardien pour pouvoir s'occuper de sa fille.

Idem pour les conditions d'hygiènes qui, hormis quelques exceptions comme les camps forestiers ou le « chantier de la route » où la mort rodait çà et là, ne différaient pas de celles dans lesquels vivaient les ouvriers de certaines régions de métropole, hygiène de vie d'autant plus détériorée que l'alcool régnait en maître à contrario des bagnards qui n'y avaient pas droit. En revanche, si peu de morts étaient foudroyantes, l'espérance de vie était néanmoins bien mise à mal par des maladies dites « chroniques » trop peu soignées, affaiblissant sur le long terme le condamné, à l'image du paludisme dans *Paco les mains rouges* où le traitement est plus sujet au commerce qu'à l'utilisation.



Figure 3 : Page 11 de *Fatalitas !* où du Rhum arrive jusqu'aux détenus

¹⁷ Si cette route n'est pas directement nommée dans le corpus, tous les travaux manuels des forçats y font référence : la ligne de chemin de fer dans *Chéri Bibi* et *Belem*, la tranchée dans *Biribi* et l'ouvrage des fagots dans *Paco*.

Une histoire parallèle et inconnue

S'intéresser au bagne a par ailleurs autant d'avantages que d'inconvénients, ou a plutôt les avantages de ses inconvénients, dans le sens où ce sujet reste une histoire de presque « privée », bien moins grand public que certains thèmes, et c'est en cela qu'une certaine permissivité artistique se fait dans son traitement. Que ce soit pour ses anciens témoins ou pour son arrivée dans le monde de la culture, le bagne et ses secrets permettent donc certaines « largesses ».

Il semble impératif de se méfier des derniers témoignages enregistrés, tant pour la subjectivité que pour le manque de preuves concernant ces témoignages. Par exemple, dans *La guillotine sèche* de Jean Claude Michelot, sous-titré Histoire du bagne de Cayenne, l'auteur donne une très grande place à l'histoire d'un ancien garde, « M. Martinet » qui a pu lui témoigner de sa carrière de gardien. Seulement, si son témoignage est vrai, il ne permet cependant pas de voir la tâche globale du gardien en Guyane, ce « Martinet » n'ayant travaillé qu'à Saint-Laurent-du-Maroni et pendant la fin de vie du système carcéral à Cayenne. Il décrit ainsi un quotidien des plus paisible, des souvenirs somme toute logiques puisque Saint-Laurent à l'époque de la fin du bagne n'abritait que des condamnés « non » dangereux vivants bien mieux que tout autres condamnés ailleurs en Guyane¹⁸. À l'inverse toujours, les souvenirs d'anciens bagnards tournent souvent à l'horreur, qu'ils l'aient vécu ou non, laissant paraître un bagne au début du XXe siècle des plus cruels, violent et meurtrier. Or s'il est vrai que ce système peut souvent être résumé ainsi, il faut savoir toute raison gardée et ne pas prendre le bagne pour un camp où la guillotine faisait tomber plusieurs têtes par jour. La mort y était bien plus lente que violente et c'est plus souvent la maladie qui rongait les détenus que les coups de fusil. Que ce soit dans *Paco les mains rouges*, *Chéri Bibi* ou *Belem*, les bagnards préfèrent d'ailleurs tenter de s'enfuir et mourir sous les balles plutôt que de continuer à être tué à petit feu par le travail et les maladies.

¹⁸ Ce témoignage va de pair avec la vie des gardiens dans *Aux Iles point de salut* qui n'est pas comparable à celle montrée dans *Chéri Bibi* par exemple.

Chapitre 2 – Considération sur l’existence du bagne

Le bagne a existé. Il fut une réponse de l’État à une certaine délinquance. Il va ici être discuté de cette manière de punir et de découper la société. D’abord en voyant les personnes envoyées au bagne, mais aussi en voyant comme se passe le bagne.

Pourquoi le bagne ?

Le combat contre la délinquance

La question comme la réponse semblent légitimes, le bagne est là pour répondre à la délinquance. C’est une réponse certes particulière, mais qui relève d’une logique carcérale assez naturelle : écarter de soi ce qu’on ne veut pas voir. Mais très vite, le bagne ne servait plus seulement à condamner des criminels aux travaux forcés. L’intention fut bien vite de purger, en quelque sorte, le sol de métropole de tous ses petits délinquants qui empoisonnent le quotidien des honnêtes travailleurs¹⁹. Il fut même demandé à ce que : « Tout homme ou femme condamnés pour la troisième fois, y compris les condamnations pour délit de vagabondage ou de vol, soit expatrié à vie dans une colonie pénitentiaire de l’outre-mer ». Toujours dans le même ordre d’idée, le comte d’Haussonville présida en 1873 une enquête sur le régime carcéral français. Sa conclusion fut sans appel, il fallait transporter dans les colonies d’outre-mer lesdits « incorrigibles ». Le rapport soutient même que : « Oui, c’est dans les couches populaires qu’on réclame avec plus d’ardeur la transportation des récidivistes, parce que c’est là qu’on souffre le plus de cette plaie sociale. »²⁰

Ce système de pensée est directement visible dans ce corpus, à travers lequel les différents observateurs du bagne, qui, non sans critiquer parfois la transportation, y voit une certaine forme de légitimité carcérale face au banditisme de métropole. Pour toujours prendre en exemple ce corpus, quasiment aucun de ceux qui sont envoyés au bagne ne sont des tueurs sanguinaires, mais relève plutôt du petit délinquant, qui certes peut avoir tué, mais n’est en aucun cas un tel personnage, contrairement à chaque légende leur étant affilié²¹.

¹⁹ Il faut comprendre cela comme un nettoyage, toute poussière sur la lisse société doit disparaître, c’est l’analyse qu’en tire Chéri Bibi sur sa propre histoire, elle sert à la société pour la rassurer sur elle-même.

²⁰ Rapport retranscrit par Christian Carlier dans son article « Histoire des prisons et de l’administration pénitentiaire française de l’Ancien Régime à nos jours » disponible sur <http://journals.openedition.org/criminocorpus/246>

²¹ Chéri Bibi et Paco les mains rouges étant les exemple les plus directs de ce système.

La condamnation peut même être basse, du moment qu'elle se répète, le condamné sera automatiquement envoyé en colonie, que soit la Guyane pour les civils ou l'Afrique et ses corps expéditionnaires spéciaux qui ont le même rôle dans le monde militaire.



Figure 4 : page 4 de Biribi, La Grande Évasion

Purger la société

Plus que la délinquance, l'objectif est de purger la société, de la débarrasser de son insécurité quotidienne, qu'elle existe ou pas. Ici, c'est le vagabondage qui est considéré comme « l'antichambre » du crime, là où la délinquance commence, où le détachement social amène à la perversion. Il faut nettoyer les rues et les campagnes et réussir à donner une bonne image de la sécurité républicaine. C'est la République qui cherche à protéger les plus pauvres, en les éloignant des citoyens malveillants, ceux-ci étant prêt à décliner le principe social qui leur est proposé, à l'instar d'Alexandre Jacob dont le journal fut « traduit » en bande dessinée et qui montre bien que c'est avant tout la peur anarchiste qui réveille le législateur. Ces classes laborieuses doivent être protégées d'elle-même, et si cela passe par l'éducation, cela passe aussi par l'enfermement de l'ancienne « classe laborieuse, classe dangereuse »²².

Cette immense punition qu'est le bagne se veut avant tout dissuasive, sans oublier de trier sur le volet les habitants de la métropole. On y retrouve de nombreux petits voleurs, victimes d'une vie peu engageante, côtoyant des proxénètes et autres faux monnayeurs. À leurs côtés se retrouvant des meurtriers et autres violeurs qui n'ont pas cependant de peines plus lourdes que leurs précédents camarades. C'est en consultant rapidement les condamnations qui peuvent amener au bagne qu'on se rend effectivement compte de la véritable purge sociale qui est organisée par l'État.



Figure 5 : page 13 de Belem tome 3, un chasseur de prime attrape un bagnard en fuite

²² À l'image de « gueule d'Ange » dans *Belem* ou Jean Escarmonte dans *Aux Iles point de salut* qui ont tués des figures d'autorités pour protéger ce qui leur est cher (son enfant pour le premier et son ours dressé pour l'autre) et qui furent envoyés au bagne comme des anarchistes tueurs prêts à détruire la société.

Le bagne des anarchistes et des innocents ?

Outre les vagabonds, il est des véritables ennemis de la République, ce sont les anarchistes. Si l'anarchisme peut aujourd'hui porter à sourire, il n'en est pas de même au tournant du XIXe et du XXe siècle. Les anarchistes furent les théoriciens d'une vie autre, libérée d'un État et d'une République qu'ils jugent totalitaires, même si en vérité la pensée anarchiste servit surtout de socle justificatif à d'autres activités bien plus criminelles dans ce corpus. Mais pourquoi mélanger anarchistes et innocents ? S'il est vrai que la violence fait parfois partie des méthodes d'actions des groupes politiques, pourquoi un innocent serait-il envoyé au bagne ? Pour de multiples raisons, semble-t-il. Que ce soit pour Eugène Dieudonné ou encore pour Alexandre Jacob. Eugène Dieudonné tout d'abord est, comme nous l'avons dit auparavant, un des exemples les plus criants des erreurs judiciaires parfois commises par le système carcéral. Il y fut en effet envoyé pour meurtre en tant que membre de la bande à Bonnot.

Or, si ces malfrats se cachaient parmi les anarchistes et déguisaient leurs méfaits en actes politiques, ils n'avaient rien à voir avec ceux qui pensaient la société différemment, comme Eugène Dieudonné. Son crime se résume très bien dans la discussion qu'il a avec Albert Londres que celui-ci retranscrit dans ses écrits :

« – je n'ai connu la « bande à Bonnot » que par les rumeurs, alors que j'étais déjà incarcéré à la Santé. Ceux que j'ai connus, moi, s'appelaient Callemin, Garnier, Bonnot, mais ils n'étaient pas en bande quand je les voyais. Des centaines les connaissaient comme moi ; c'étaient, à cette époque, de simples mortels qui fréquentaient les milieux anarchistes où l'on me trouvait parfois. Ils étaient comme tous les autres. On ne pouvait rien lire sur leur front...

– Et que faisiez-vous dans les milieux anarchistes ?

– Nous reconstruisions la société, pardi ! Je l'ai dit et écrit : il y a quinze ans, je croyais à l'anarchie, c'était ma religion. Entre anarchistes, on s'entraidait. L'un était-il traqué ? Il avait droit à l'asile de notre maison, à l'argent de notre bourse.

– Alors, vous avez caché Bonnot ?

– Moi ? J'ai caché Bonnot ?

– Je vous demande.

– Mais non ! Je veux dire qu'en serrant la main à Callemin, à Garnier ou à Bonnot, je ne savais pas plus que vous ce qu'ils feraient ou ce qu'ils avaient fait déjà. On n'exige ni papiers ni confidences de quelqu'un à qui l'on tend une chaise ou un morceau de pain. Voilà mon crime. Il m'a conduit devant la guillotine. »²³

²³ Extrait de *Au Bagne* d'Albert Londres, paru entre août et septembre 1923 dans *Le Petit Parisien*.

Dans la bande dessinée *Forçats*, le dessin et la colorisation marque très bien cet abandon ayant suivi la détresse de Dieudonné face à son emprisonnement, cette incompréhension même face aux décisions de la justice française. Si l'innocence est la base même de cette personne, il n'en est pas exactement de même pour Alexandre Jacob qui lui ne cesse de penser comme l'anarchiste qu'il est. Outre son jugement et les actes qu'il a commis, celui-ci « relativise » quelque peu sa situation, il n'est plus libre, mais il l'est autant qu'un travailleur de métropole.

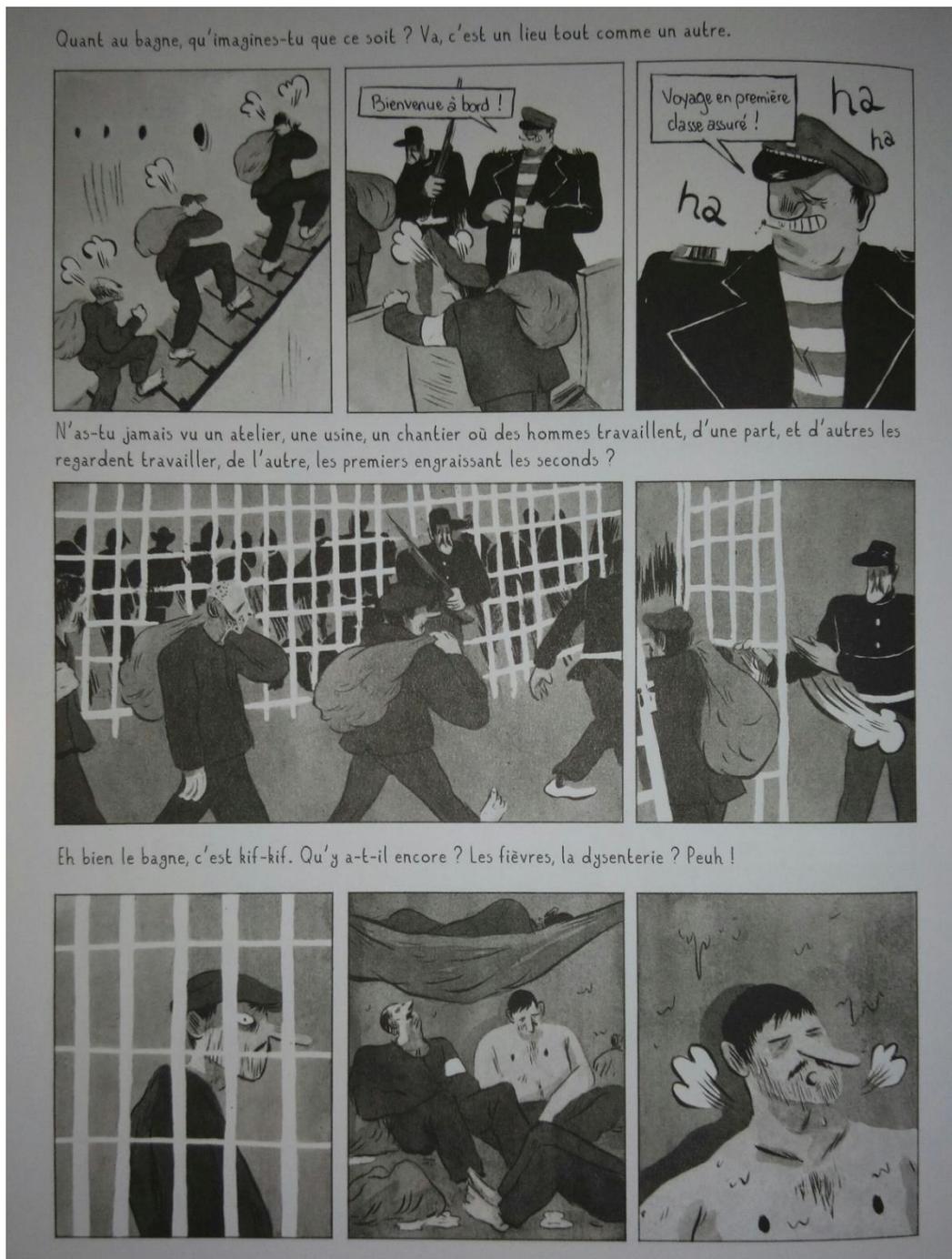


Figure 6 : page 89 du journal d'Alexandre Jacob en roman graphique, le transport vers le bagnon

Éléments déterminants de la construction du monde carcéral

Parcelle de vie : la débrouille

S'il est une chose qui ne change pas avec le temps dans les prisons, c'est la débrouille. Celle-ci prend de très nombreuses formes, mais ne sert qu'un objectif unique : améliorer la vie du détenu, que cela soit pour les conditions de vie ou pour s'échapper. En dehors des exemples de créativité dont font preuve les forçats pour se « débrouiller », il faut comprendre l'intérêt derrière l'acte. Bien souvent, le transporté fabrique des objets qu'il savait faire au préalable, l'exemple le plus probant est Eugène Dieudonné qui avant le bagne était ébéniste et fabriqua de nombreux objets destinés à améliorer sa vie et celle de ses codétenus.

Dans le même ordre d'idée, le tatoueur de chaque camp pratique son art et s'assure une place confortable parmi les détenus. En effet, tatouer n'est semble-t-il pas à la portée de tous, il est ainsi logique de déduire que le « piqueur » est plus expérimenté que ses codétenus, il a appris d'un de ses aînés et pratique sur les autres bagnards. Il se fait le plus souvent payer en cigarettes ou en tout autre bien de consommation. Vu le très grand nombre de détenus tatoués, il semble d'ailleurs logique de penser que le piqueur a parfois une vie mieux « fournie » que les autres, même s'il se doit de fournir un service aux autres. On relève cette notion d'occupation et de service très fréquemment dans Paco les mains rouges ainsi que dans Biribi, où dans le premier cas le tatoueur protège le protagoniste en le tatouant sur une très longue période et dans le second cas propose ses services à Lucciani, services qui vont d'ailleurs servir à réaffirmer et approfondir la personnalité du personnage.

La débrouille recouvre par ailleurs une utilité autre, elle occupe. À l'image du labeur qui occupe l'agriculteur et qui l'empêche de se révolter, la débrouille est un des « à-côtés » du bagne qui permet de garder les forçats là où ils sont. Ceux-ci ne pensant plus à s'évader, mais à améliorer leurs conditions de vie, l'administration à « moins » à faire. La débrouille semble d'ailleurs être ce qui permet au bagne d'exister « tranquillement », et ce bien plus que les armes à feu ou les punitions.

Les relations entre gardiens et forçats

Il est clair que la vie au bagne est dure, et s'accompagne bien souvent d'à-côté bien spécifique selon les lieux et les forçats. Ainsi, les relations entre gardiens et transportés recouvrent bien des formes. Il en est une d'abord bien simple et connue : l'ultra violence. Cette violence, nous la voyons à travers deux bandes dessinées du corpus : Alexandre Jacob et Biribi. Dans le premier exemple, la violence est muette, brutale presque inhumaine. Son rapport au bagne est d'ailleurs complètement silencieux, étant donné qu'il est interdit de parler et que les gardiens sont toujours présents. Sa vie au bagne étant la fin de la bande dessinée, c'est d'ailleurs une fin en opposition avec sa vie en liberté pleine de discussions et de slogans libertaires. Les relations restent ici à un stade primaire, de gestes et de brimades, mais qu'en est-il si l'on y rajoute des mots ? Cette évolution de la relation apparaît elle dans Biribi où de nombreux échanges ont lieu entre « soldats » et « capitaines ». En effet, rappelons que Biribi n'est pas un camp de prisonniers, mais un camp militaire où sont envoyées les fortes têtes qui finiront par être envoyées au bagne pour pallier à leur manque de « civilisation ». Ici, parler n'est pas interdit, mais la discussion semble très limitée, l'organisation militaire laissant penser que seule une réponse aux ordres est demandée, sans qu'aucune effronterie ne soit acceptée. La violence de la part du corps militaire est en revanche la seule réponse apportée aux frasques des détenus. Mais la violence est-elle toujours bien de mise ? Un des exemples les plus probants est à la page 8 de cette même bande dessinée où le chef du camp décide de battre un des prisonniers sous prétexte qu'il refuse d'obéir, sans même lui avoir laissé le temps d'obéir.

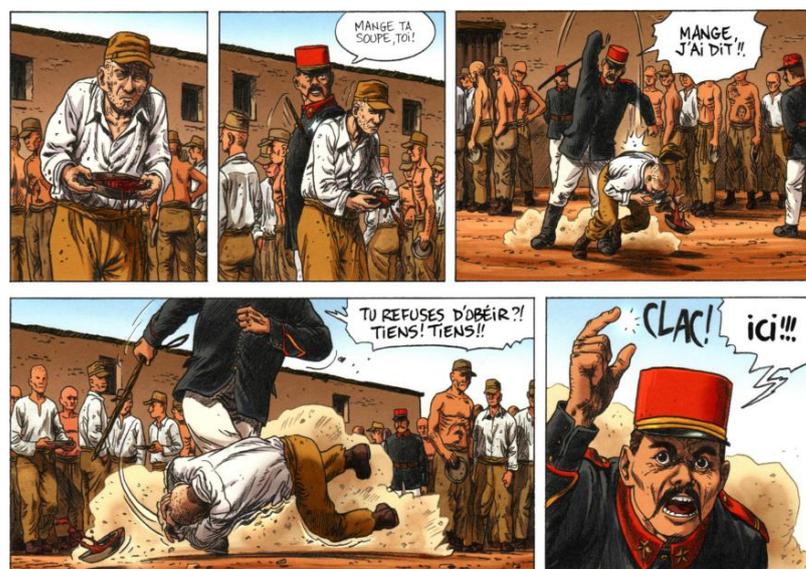


Figure 7 : page 8 de Biribi où un nouveau prisonnier est battu sans sommation pour le chef de camp

À l'inverse de cette violence se développe une relation plus cordiale dans deux autres bandes dessinées. Dans *Paco les mains rouges* ainsi que dans *Aux îles point de salut*, les protagonistes et leurs homologues (détenus ou gardiens) se montrent bien plus accessibles que précédemment, de là même à former des sortes de « liens ». Ces relations sont pourtant bien spécifiques à certains détenus, des détenus de confiance pour le gardien qui les côtoie, des hommes qui sont au bagne pour leur crime sans être lié au monde du crime, ces détenus étant bien souvent assez éloignés et seuls face à leurs codétenus²⁴. Cette confiance va ainsi très loin puisque certains sont utilisés comme hommes à tout faire, s'occupant même de l'éducation et de la distraction des enfants, ce qui est effectivement le cas pour les protagonistes de nos deux bandes dessinées ici prises comme exemple. Il faut cependant bien nuancer ces propos, le silence et la violence sont partout et bien plus courants que les relations de confiance, mais ces ouvrages sont ici opposés, car les premiers ne montrent qu'une seule version alors que les deux autres montrent plusieurs facettes, montrant ainsi la complexité du bagne et la corruption dans laquelle est plongée cette institution.

Les relations ne sont donc pas toutes aussi crues, et c'est bien souvent la routine qui va créer différent stade de relations, que ce soit le recyclage des « mômes » faute de femmes aux combines de passeur pour faire croire à des prisonniers qu'ils vont pouvoir s'échapper pour ensuite les tuer ou les faire disparaître dans la jungle. En réalité, le fait qu'ils se côtoient tous en permanence amène de nouvelles relations en permanence, peu importe le système, seul une chose reste constance : les gardiens hauts gradés qui côtoient peu les forçats restent éloignés de toute considération à leur égard, et garde une sorte de régularité dans l'application des règles quant aux condamnés.

²⁴ La Ficelle dans *Chéri Bibi* en est également un exemple, celui-ci étant appelé et considéré comme un traître par certains bagnards aux pages 18 et 39 étant donné qu'il peut déambuler sur le navire comme il le désire et n'est pas considéré par les gardiens comme une menace.

S'évader

Étudier un lieu d'enfermement sans évoquer l'évasion serait une erreur, et qui plus au bagne étant donné ses spécificités géographiques et organisationnelles. S'évader était une obsession pour beaucoup de transportés, c'est même l'intrigue principale voulue de deux de nos bandes dessinées, arrive « par hasard » dans deux autres, et est évoqué et traité dans chacune des autres. Mais l'évasion revêt une importance particulière en Guyane :

En effet, bien des condamnés « préféreraient » y être envoyés puisqu'il semble à première vue qu'il est plus facile de s'échapper quand on est déjà en pleine nature que s'échapper à partir d'une cellule au milieu d'une prison qui est elle-même forcément garnie de moult protections contre les évasions. Ainsi, dans les correspondances d'Arthur Roques²⁵, celui-ci décrit les différents types de transportés qui tentent de s'évader :

« 1. Les irréfléchis, les impatientes, les sans ressources pécu-niaires et les sans grande énergie quittent les camps et s'en vont au hasard de leur étoile à travers les forêts, les criques et les fleuves. [...] Ce genre d'évasion, sans vols et sans commettre aucun délit, fait encourir aux repris soixante jours de cachot et c'est tout : ils n'ont qu'à recommencer si le cœur leur en dit.²⁶

2. Les audacieux, les je-m'en-foutistes, les mange-tout, les sans-peurs, les risque-tout, combinent à quatre ou six et quelquefois à huit une audacieuse évasion. Ils se privent de tout pour accumuler des vivres de toute nature, des cordages, des voiles, des armes, de l'argent et quand le moment propice arrive ou qu'une occasion leur est fournie ils volent - en assassinant même s'il le faut - une embarcation et gagnent la haute mer pour éviter d'être capturés par quelque navire côtier. [...] Ce genre d'évasion est le plus fréquent, celui qui réussit le plus souvent, mais c'est aussi celui qui expose au plus de dangers.²⁷

3. Les réfléchis, les patients, les prévoyants, les intel-lectuels, les prudents, cherchent à se procurer des papiers d'identité tels que passeport, acte de naissance, de mariage, bulletin de casier judiciaire, etc., et de l'argent en grande quantité si possible, mais jamais moins de mille à mille deux cents francs. Avec l'argent, ils trouvent à acheter des effets coloniaux de toile blanche, des souliers de même étoffe, et une coiffure de paille ou de feutre. En possession de ces effets, ils se font traverser en pirogue pour quarante sous de l'autre côté du fleuve Maroni à Albina, port hollandais où le jeudi, tous les quatorze jours, est un vapeur qui fait le trajet de là à Surinam [Paramaribo], port et capitale de la Guyane hollandaise. Arrivés à Albina, ils montent de suite à bord de ce vapeur, paient leur passage (12,50 F) jusqu'à Surinam et s'il arrive qu'on leur demande qui ils sont, d'où ils viennent et où ils vont, ils se contentent d'exhiber leur passeport. Satisfaits par la vue de ces papiers, les commis-saires s'inclinent, saluent et laissent l'évadé poursuivre sa route, puisqu'il est en règle. Arrivé à Surinam, on prend un autre courrier qui vous conduit soit à Georgetown, capitale de la Guyane anglaise, soit à Caracas, capitale du Venezuela et comme les papiers vous mettent à l'abri de toute arrestation, on est alors libre. Une fois à George-town ou à Caracas, il est facile de prendre le premier courrier en partance pour l'Angleterre ou pour Buenos Aires. Ce n'est plus qu'une question de temps et d'argent.²⁸ »

²⁵ Extrait de *Arthur Roques : paroles de forçat*, Actes Sud, 1989, 254 pages.

²⁶ Le genre d'évasion tenté sept fois par la Montagne dans *Belem*.

²⁷ Type d'avions tenté par le banquier dans *Belem*.

²⁸ Évasion partiellement identique de Chéri Bibi qui se procure un laissez passer dans un bureau.

Mais il est aussi des évasions qui ratent à coup sûr, et ce sont celles organisées par les gardiens eux-mêmes. Ce type « d’arnaque » est présent *Paco les mains rouges* ainsi que dans *Aux îles point de salut* et est en général assez simpliste : le gardien en question laisse comprendre à des prisonniers qu’il est de leur côté et que moyennant finance il peut fermer les yeux sur leur disparition. C’est une solution simple pour chacun, le forçat n’ayant pas à élaborer de plan et le gardien n’ayant pas à leur courir après.

Mais c’est effectivement trop simple puisque le gardien s’assure des services d’un chasseur de têtes, qui est censé traquer les évadés, mais qui va là juste les arrêter, ou les tuer dès leurs premiers pas en liberté. Dans *Paco les mains rouges*, des détenus sont aussi affiliés à l’arnaque, renforçant l’impression de sécurité de l’évasion pour les futurs candidats. De plus, le statut d’évadé étant précaire, n’entendant plus parler des évadés, les forçats qui eux y songent pensent que leurs anciens camarades ont réussi « la Belle ».

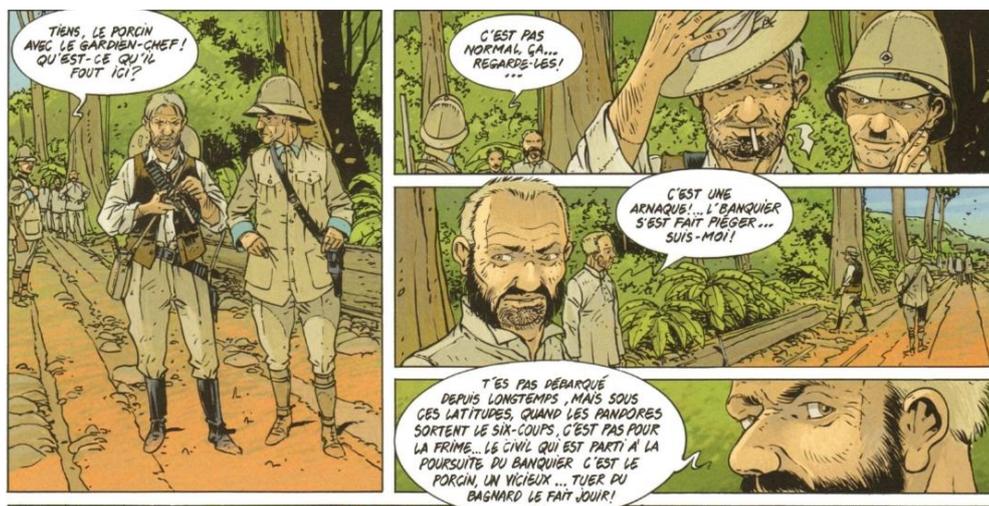


Figure 8 : page 12 de Belem Tome 3, arnaque à l’évasion

La fermeture du bagne, la fin d’un monde ?

La vie d’un transporté ne subissant pas de punition est aujourd’hui à l’opposé de celle d’un prisonnier classique sans punition. Le forçat était il y a un siècle en « pension », et il en était de même pour les soldats prisonniers des camps militaires d’Afrique. Après la journée d’une dizaine d’heures de travail, le prisonnier revenait à sa case commune qui allait d’une dizaine de prisonniers a parfois plus de quatre-vingts sur l’île Royale.

Tout le temps qui n’était pas passé à travailler se passait entre « hommes », sans intimité ni confort. Outre l’intimité, le manque d’hygiène était flagrant, surtout dans des contrées où la plupart de l’année la température ne descend pas en dessous de 30°C.

La réclusion créait elle un environnement d'interdit et de solitude ou le transporté ne pouvait ni parler ni voir le soleil. Un des meilleurs exemples de réclusion est celui d'Eugène Dieudonné dans Forçats que l'on peut voir ci-contre. Ici la bande dessinée retransmet très bien l'ambiance et la réalité de l'exclusion au bagnon. On peut y voir la précision des peines et de leur application face aux tentatives d'évasion, où le silence et la pénombre les détruisent.



Figure 9 : page 31 de Forçats, dans l'enfer du bagne

Dans les camps militaires, l'isolement semble différent, comme on peut le voir dans *Biribi*, où Lucciani est envoyé avec les « vieux » qui sont du même âge que les autres détenus, mais qui se sont trop opposés au Capitaine qui s'est personnellement engagé à les faire mourir à petit feu, en isolement et sans possibilité aucune d'améliorer leurs conditions de vie. Nous voyons bien ici l'opposition totale entre l'incarcération d'aujourd'hui et celle

du bagne au tournant du XIXe et du XXe siècle. Là où de nos jours les détenus décrivent la vie commune comme l'un des principaux problèmes des prisons, les forçats réagissaient à l'inverse : la punition amenait à l'isolement et seule la vie de groupe permettait de tenir face à l'incarcération.

Il faut cependant considérer l'entièreté des choses, l'isolement existe toujours et la promiscuité est toujours difficile à vivre, mais le niveau de vie s'étant considérablement amélioré entre ces deux exemples, les condamnés d'aujourd'hui se plaignent tout naturellement des problèmes auxquels ils font face pendant leur incarcération, les forçats ayant eux d'abord à penser à rester en vie ou à combattre le paludisme plutôt qu'à réclamer des cases plus individuelles. L'image du « trou » punissant le mauvais comportement traverse elle les siècles et semble rester l'une des punitions les plus communes dans les lieux d'incarcération.

Chapitre 3 – Détailler le bagne et créer de la fiction historique

Les travaux forcés

Les tâches auxquelles sont attachés les transportés représentent à la fois tout ce à quoi on les emploie et toute la bêtise du système. La variété de travaux ordonnée empêche d'ailleurs de parler de dureté du travail étant donné que plusieurs catégories de travailleurs se créent selon les endroits et personnels.

La répartition des tâches se faisant, en théorie avec l'ancienneté, le bagnard commençant par les travaux de groupes comme la construction de la route coloniale ou la coupe de bois par exemple. S'il se comportait bien, il pouvait arriver à sortir de ces travaux et être affecté comme garçon de famille par exemple.

Ainsi aux pages 9 de *Belem*²⁹ et 13 de *Biribi*, on peut voir les condamnés au « travail », construisant dans la première bande dessinée une route ferroviaire et dans la deuxième une sorte de tranchée dans le désert qui ne semble pas avoir d'autre utilité que de faire creuser les prisonniers sous le soleil³⁰. Mais si ces travaux de relégation sont montrés ici, d'autres apparaissent aux fils des pages des autres ouvrages du corpus. Dans *Paco les Mains rouges*, le narrateur parvient à devenir garçon de famille chez le chef de camp, il s'occupe même de sa fille. Il en est de même dans *Aux îles point de salut* où à la page 21 le chef du camp de Saint Laurent ordonne à un bagnard d'aider sa famille à s'installer dans les logements réservés au personnel, tandis qu'il est proposé à un détenu à la page 16 de s'occuper de l'éducation des enfants de gardien, détenu qui se permet même de refuser cet ordre sous prétexte qu'on ne peut mélanger les filles et les garçons dans l'éducation. Ce refus ne semble cependant pas vraiment contrarier les gardiens qui semblent plutôt même amusés de la situation avec le :

« Deux militaires confiant l'instruction de leurs enfants à un traître dégradé et à un anarchiste, vive l'école républicaine ! »

²⁹ Voir annexe.

³⁰ Aucune allusion à l'utilité de ces travaux n'est faite, les scènes de ce genre dans la bande dessinée permettent de rythmer la vie des condamnés et d'étaler leur quotidien comme un journal.

D'ailleurs, par rapport à ce qui a pu être dit plus tôt sur la tenue et le physique des bagnards, ceux-là peuvent porter la moustache puisque l'instituteur la porte sur la page ci-contre, rendant presque complexe la différenciation entre les interlocuteurs lorsque qu'ils discutent côte à côte, image qui tout naturellement veut montrer le flou et la marge de liberté qu'il y a pu y avoir entre bagnards et gardiens.

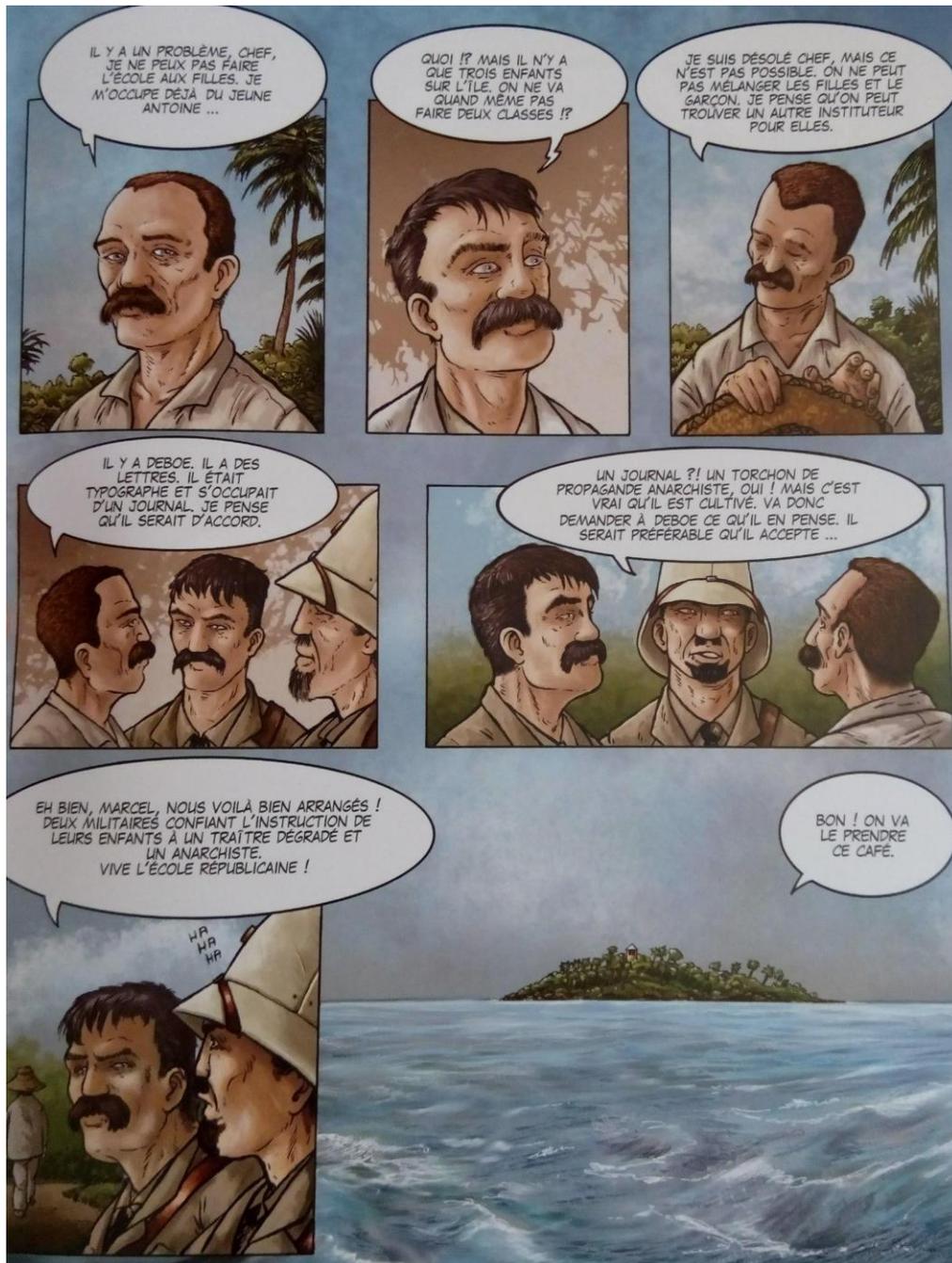


Figure 10 : page 17 de Aux îles point de salut

Autres différences de traitement encore, les détenus blessés se voient attribués à des postes différents, compte tenu de leurs capacités physiques, à l'image du détenu surnommé « patte folle » dans *Chéri Bibi* qui n'est pas enfermé en cale lors du déplacement des prisonniers par bateau et qui nettoie le pont en toute liberté. Il est d'ailleurs de nombreux détenus qui vivent en totale liberté, comme à Cayenne, et qui n'ont que pour seule mission de nettoyer la ville, ce qui fait dire à un des personnages principaux de *Aux îles point de salut* ceci : « A l'époque c'était quand même mieux entretenu que maintenant. Avec tous les condamnés qui passaient leur temps à balayer. Surtout ceux du doublage qui vivaient miséreux dans la rue. C'était tellement coquet que le quartier s'appelait le petit Paris.³¹ » Même si cette phrase n'est pas issue d'un témoignage historique, elle revêt une réalité bien particulière et permet en très peu de mots de décrire la situation guyanaise à l'époque au regard actuel. Cette bande dessinée étant en effet sortie pour le public guyanais, elle permet de former les habitants d'aujourd'hui à l'histoire de leur territoire.

En opposant la propreté du lieu quand il servait de « prison » à son état « actuel » en étant l'office du tourisme de Saint-Laurent-du-Maroni, l'auteur montre à la fois toute l'absurdité du bagne et de la relégation en dénonçant l'abandon du territoire Guyanais par la métropole, cette région étant avant tout « utile » pour les lançements spatiaux. Dans l'idée, le bagne devait contribuer au développement du territoire Guyanais, mais ce fut l'exact contraire qui eut lieu. Arrivant peu de temps après l'esclavage, le bagne continua de créer en Guyane l'idée que le travail est « infamant » et donc à éviter.

La guillotine sèche

« Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ». Si résister aux attaques de la vie peut s'avérer payant, il ne semble pas possible d'adapter cette phrase au bagne. Car l'enferment de ce type ne tue pas. Ou tout du moins il ne tue pas directement. Les transportés y sont bien souvent arrivés en échappant de peu à la peine de mort, l'autre choix de condamnation plus « décisif » que le bagne. Et si certains se réjouissent d'avoir évité la mort, ils peuvent par la suite la préférer. Dans Belem tout d'abord, un des personnages tiens ce discours : « Marre de cette vie de chien... À choisir, j'aurai presque préféré l'échafaud... »³².

³¹ Extrait de *Aux Îles point de salut*, page 33.

³² Texte de la montagne page 10 de Belem, tome 3.

Idem dans *Paco les mains rouges* ou le narrateur explique : « Ce n'est que le jour du départ que 'ai vraiment pris conscience de ce qui m'arrivait. Moi j'en revenais toujours pas d'avoir échappé à la guillotine [...] Mais quand on nous a mis en ligne, direction la mer, nom de dieu... Perpétuité en Guyane... Laisse-moi te dire que d'un seul coup, ça prenait tout son sens : Perpétuité en Guyane ! »³³.

C'est ici que le terme « guillotine sèche » prend tout son sens. Le bagne ne tue pas, ou très lentement. Le sang ne coule pas sauf erreur, le système fait mourir les libérés par le doublage la maladie, la fatigue, les punitions et toute autre conséquence du monde carcéral. On ne peut cependant pas parler de généralité, tout dépendant bien sûr des personnels et des endroits. Ici, l'exemple est tiré de *Biribi* où le protagoniste a subi des punitions très sévères qui, normalement, auraient dû le mater, et auraient pu le tuer, ce que ne veut bien sûr pas le chef de camp.



Figure 11 : page 33 de *Biribi, La Grande Évasion*

³³ Page 5 de *Paco les mains rouges*, tome 1

Le doublage

Magnifique invention bien spécifique au bagne : le doublage. Les bagnards ayant été condamnés à une peine de 5 à 7 ans de travaux forcés étaient, après leur libération, placés en « quatrième première³⁴ ». Ce doublage les obligeait à rester en Guyane le même temps que leur internement, avec comme autre obligation de pointer deux fois par an à la « tentiaire³⁵ ». Ne pas pointer était alors considéré comme une évasion même s'il n'était que le fruit d'un oubli. Après cette « quatrième deuxième », l'ancien bagnard était en théorie libre de rentrer en France, mais très rares furent les libérés capables de revenir en métropole par leurs propres moyens étant donné le prix du billet de la traversée et la précarité de leur vie due au doublage.

Il est presque possible de dire que le « vrai bagne » commence une fois la liberté obtenue. En effet, le bagnard n'avait pas des conditions de vie exceptionnelles, mais il avait un endroit où dormir, que ce soit une case d'une trentaine d'hommes ou une cellule. Il mangeait mal, mais il était nourri, et de même pour les vêtements. Une fois libéré, il ne pouvait pas quasiment pas travailler, pour ne pas concurrencer les locaux, mais aussi parce que les bagnards travaillaient gratuitement, et ne pouvait donc pas avoir de logement, ni de nourriture ou quoi que ce soit.



Figure 12 : page 27 de *Paco les mains rouges*

³⁴ La quatrième première désigne le moment du doublage tandis que la « quatrième deuxième » désigne la liberté totale où le libéré n'est plus assigné en Guyane.

³⁵ La tentiaire est le mot argotique définissant l'administration pénitentiaire.

Mais, il en est un autre type de doublage, qui suit directement l'idée de guillotine sèche, celui de la petite mort. Les conditions de vie étant particulièrement dures, beaucoup meurt. Et s'il ne meurt pas, car ce n'est pas ce que veut l'administration, les détenus sont maintenus à un niveau de vie limite où le corps ne meurt pas, mais survit dans ses retranchements. Le meilleur exemple que l'on puisse donner est dans Biribi, où les deux « vieux » du camp qui sont totalement exclus de tous les autres avouent avoir 40 ans alors qu'ils ont l'air d'en avoir une vingtaine de plus. Propos qui choque d'ailleurs le personnage de Ange étant donné qu'il ne doit pas être loin de la quarantaine et qu'il est en bien meilleure forme. Plus tôt dans l'album, le capitaine évoque d'ailleurs ces deux personnages comme « nos deux anciens » qui, semble-t-il, vont très bien puisqu'ils « meurent lentement mais sûrement »³⁶.

Ici, c'est donc plus la soumission et la destruction physique qui met à mal les condamnés qui, s'ils sont d'un genre différent de ceux qui vont directement au bagne, doivent se résoudre à vivre enfermés le temps de leur condamnation sous peine d'augmenter leur peine ou de mourir en plein désert. Il est donc aisé d'imaginer et de comprendre pourquoi les Joyeux ont une telle réputation en arrivant en Guyane. La punition militaire se révèle être une parcelle de vie bien plus dure que celle de certains au bagne, même si la possibilité de retour sur le territoire de métropole ou sur le continent est bien plus facile à envisager face aux peu de possibilités que laisse le doublage du bagne de Guyane.



Figure 13 : page 35 de Biribi, la Grande Évasion

³⁶ Page 30 de Biribi, La Grand Évasion

Partie 2

-

Écrire une bande dessinée d'histoire

Chapitre 4 – Réalisation graphique : le dessin d'histoire

Quel dessin pour quelle histoire ?

Le dessin réaliste

Toutes les bandes dessinées ne suivent bien sûr pas le même agencement graphique. Si des styles préfigurent sur certaines époques ou certains genres, on ne peut jamais vraiment déterminer pourquoi le dessin revêt cette forme pour cette bande dessinée. Il est cependant des interprétations possibles, des interprétations qui vont de médias en médias et naviguent entre les arts. Un lecteur pourra ainsi considérer qu'une œuvre historique se devrait d'être réaliste dans sa représentation graphique pour bien rentrer dans le cadre de son histoire, et où à l'inverse une œuvre de science-fiction n'a pas besoin de respecter ces codes de bases et peut créer les siens. Si ce n'est qu'une interprétation primaire, elle permet tout de même de poser un cadre à l'analyse de l'image, étant donné que les dessins dits « réalistes » au possible sont ici les premiers à nous intéresser.

Dans le corpus, peu de bandes dessinées sont très réalistes, les dessins ne sont pas comme des photographies, mais il en est certaines qui sont au-dessus du lot graphique. Il est ici fait allusion à *Belem* ainsi qu'à *Biribi* qui rappellent par leur aspect une réalité presque filmique, où le détail est au cœur du dessin : il en fait la profondeur. Ces deux bandes dessinées sont d'ailleurs très concentrées et font peu d'ellipses³⁷, les jours dessinés sont complets, très fournis et il s'en passe d'ailleurs peu dans chaque album, comme si la continuité temporelle devait aller de pair avec la continuité visuelle. Mais si ces deux œuvres font figure d'exemples, la plus grande majorité des bandes dessinées de ce corpus sont un peu moins précises, sans pour autant se tourner vers le cartoon. Je parle ici de *Forçats*, mais aussi de *Chéri Bibi* ou encore de *Aux îles point de Salut*. Ces albums restent réalistes, mais se permettent une plus grande simplicité du trait, se concentrant sur les jeux de couleurs comme sur les dialogues, faisant du mouvement un axe primordial de chaque page. C'est la fluidité qui règne alors sur ces albums, ce qui permet d'allonger le récit et de lui donner plus de profondeur sur la longueur, d'où le fait que ces bandes dessinées là aient plusieurs albums se concentrant sur une seule même histoire.

³⁷ L'intrigue de *Biribi* se développe sur une courte semaine tandis que celle de *Belem* se fait sur trois jours.

Le dessin simpliste

D'un autre côté, le corpus contient des bandes dessinées au style beaucoup plus « cartoonesque ». Elles sont au nombre de trois, mais ne jouent pas non plus dans la même catégorie. *Paco les mains rouges* d'abord est ce que l'on peut appeler du dessin simpliste. Les personnages ne subissent d'ailleurs pas le même traitement graphique, ceux étant au premier plan étant bien souvent plus détaillés que la foule en fond qui se verra simplement dessinée en petits sketch très discret³⁸. Une image marquante valant bien des mots, comparons un instant deux bannières venant de deux bandes dessinées différentes, mais montrant exactement la même chose. Ces deux bannières sont toutes deux présentes au début de leurs ouvrages de référence et montrent alignés les « protagonistes » de ces histoires sans pour autant que le véritable héros y soit. Ces hommes sont ainsi vus par le lecteur comme le protagoniste à son arrivée au camp, devant faire face à une multitude groupée, en étant à la fois tout autant homogène et hétérogène. Ils portent tous plus ou moins la même tenue selon leur camp (bagne de Guyane pour les uns, camp militaire pour les autres) et forment en cela un groupe, mais sont tous différents par leurs tailles, couleurs de peau, visages ou tatouages.

Cependant, là où la bannière de Biribi montre également un gardien et le paysage de montagnes désertiques entourant le camp, celui de Paco ne dévoile que des hommes. Mais la différence la plus cruciale est le style du dessin qui permet réellement de différencier les intentions derrière ces bannières. Celle de Biribi, les hommes regardent le lecteur qui est pris à parti, comme un nouvel arrivant, faisant face à des hommes marqués par le travail et les conditions de vie. Ils sont interrogatifs, pensifs, pas forcément querelleurs, mais sûrs de leur position, pris dans un moment d'attente non règlementaire. Sur la bannière de Paco, les hommes ne regardent pas le lecteur et leur attitude est différente. Presque en rang et alignés, on peut les croire en train d'attendre au vu positionnement des mains (bras croisés, main jointe, bras sur le sac, quasi garde à vous), comme si l'appel était en train d'être fait. Si le style cartoon empêche certaines comparaisons, il est tout de même possible de différencier certains détenus plus « patibulaires » étant donné que leurs yeux sont remplacés par une ligne de front caractéristique d'un froncement de sourcil excessif (de gauche à droite, le premier, le septième, le douzième, le dix-huitième, le vingtième et le vingt-quatrième).

³⁸ Ce n'est pas pour autant que les personnages ne sont pas recherchés, la fin du premier album étant consacrée à tous les croquis de l'auteur pour cet album.

Ils sont également « plus » habillés dans la limite du possible étant munie de grands chapeaux de paille là où dans Biribi la casquette militaire est de rigueur.

On compte plus de détenus habillés du haut de la tenue (débardeur ou chemise rayée) dans Paco, ceux-ci étant également munis de sac besace puisque ce sont des forçats en semi-libertés sur Royale ou Cayenne, à l'inverse des militaires de Biribi qui sont constamment surveillés et n'ont aucune autre occupation que celle décidée par le commandant du camp.

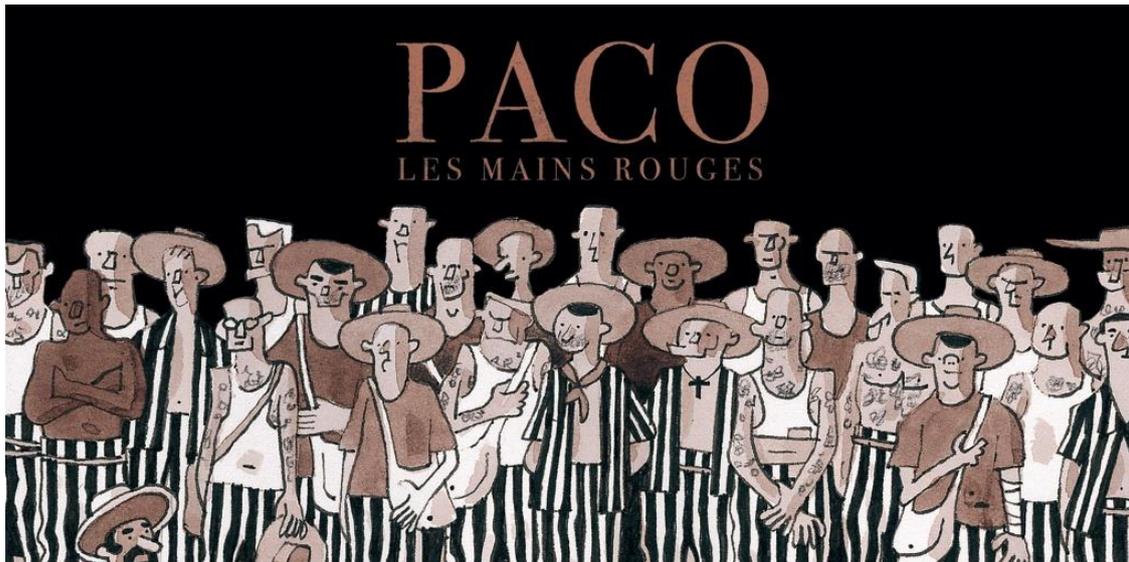


Figure 14 : Page titre de *Paco les mains rouges* en bannière

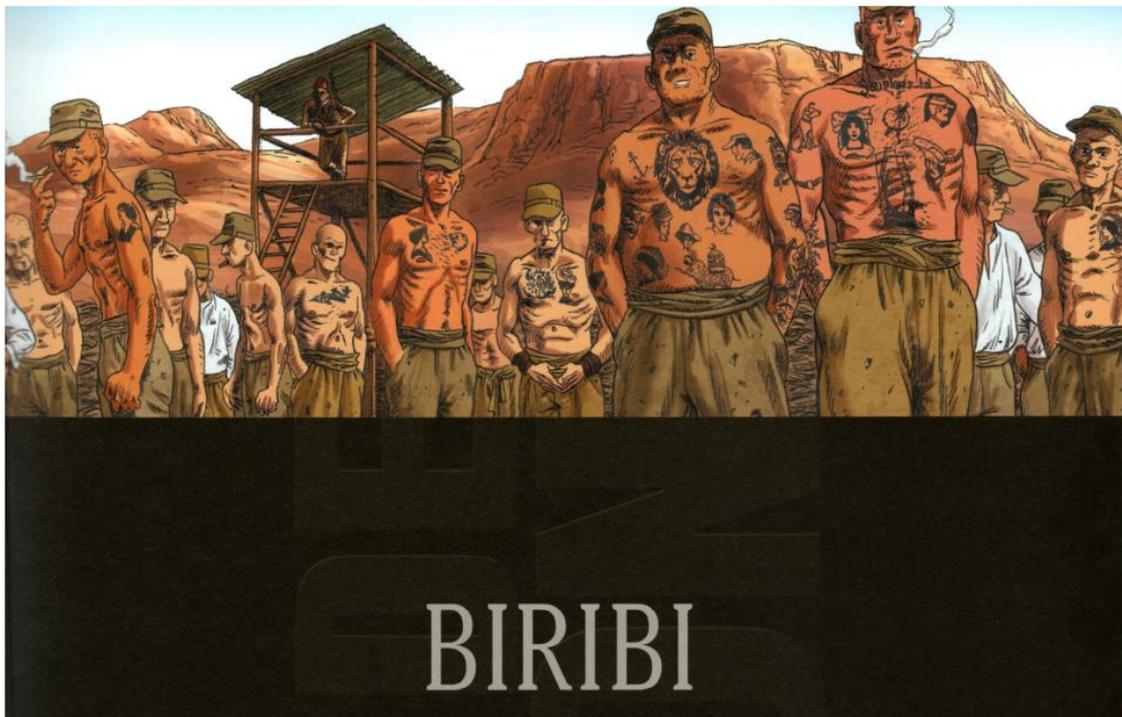


Figure 15 : Page titre de *Biribi*

Le roman graphique et son absence de couleur

Mais il est un autre type de dessin qui ne peut être analysé ainsi étant donné qu'il prend moins de place dans le récit. Dans *Alexandre Jacob*, l'album est un roman graphique et, qui plus est, une adaptation d'une œuvre déjà existante, ce qui rend la tâche du dessin plus difficile, mais aussi moins prédominante. L'image sert seulement de tableau au texte et ne prend pas le dessus sur celui-ci, il arrive fréquemment d'ailleurs que le texte prenne la majorité de la place d'une page où l'image ne sera qu'anecdotique.

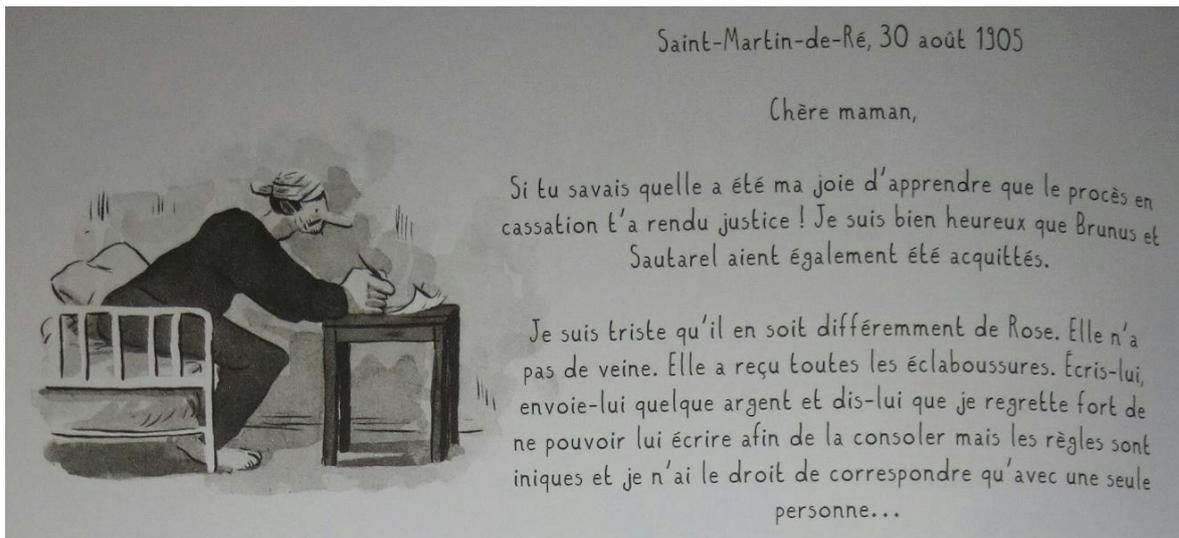


Figure 16 : Début de la lettre d'Alexandre Jacob à sa mère illustrée à la manière d'un roman graphique

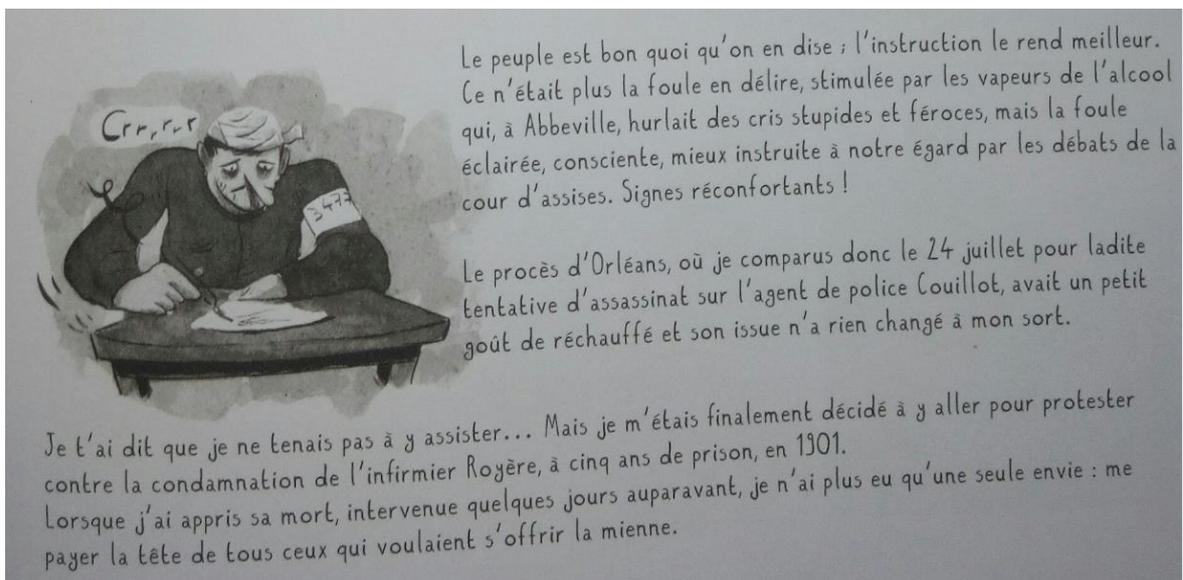


Figure 17 : Deuxième partie de cette même lettre

La bande dessinée, un média genré ?

Un corpus masculin

S'il est bien une différenciation genrée dans la société, c'est celle de l'emprisonnement. La femme en prison, ou emprisonnée, semble être une exception face à la multitude d'hommes enfermés. De nos jours, selon l'observatoire international des prisons, les femmes détenues en France sont extrêmement minoritaires. Elles ne représentent que 3,5 % des détenus sur le plan national et seulement deux prisons leur sont uniquement réservées sur 186 établissements pénitentier sur l'ensemble du territoire. Concernant le bagne, ce chiffre était encore plus bas puisque l'on parle ici de moins de 600 femmes³⁹ en tout contre plus de 65000 hommes, soit un pourcentage inférieur à un. De là à savoir si ce chiffre à influencer les auteurs, toujours en est-il que le corpus d'étude est ici uniquement composé d'histoires d'hommes où les seules femmes sont extérieures au bagne. Pourtant, il existe une série de bande dessinée où le bagne pour femmes est un « passage » obligatoire pour la protagoniste. Il est ici question de *Sambre*, dont il a déjà été fait mention plus tôt et qui en réalité n'approfondit pas réellement la question du bagne pour les femmes hormis la mise en exergue très rapide de la violence sexuelle⁴⁰ et de la séparation familiale.

Le bagne des femmes

Peu après sa création, le bagne s'étend aussi aux femmes, en 1858. Auparavant elles étaient cantonnées aux quartiers spéciaux des prisons de métropole. Et si les femmes arrivèrent plus tard, quelques autres différences ont marqué « leur » bagne.

La déportation des femmes était facultative et ne se faisait que sur leur demande si elles avaient entre 25 et 35 ans, dans un but bien sûr de peuplement de la Guyane. Le mariage était en effet possible au bagne avec l'arrivée des femmes, même s'il n'eut pas vraiment l'effet voulu. Déjà, seulement 517 femmes furent déportées en Guyane, ce qui fait très peu pour peupler un endroit. Elles étaient pour la plupart condamnées pour prostitution, avortement ou infanticide, et avaient, en prison, plus de droits que les hommes : elles pouvaient par exemple coudre ou cultiver des légumes.

³⁹ Dans ce corpus, une seule femme est représentée comme une bagnarde : la « comtesse » dans *Chéri Bibi* qui est plus proche de l'animal

⁴⁰ Abordé dans la troisième génération sur Bernard-Marie et Judith (paru entre 2003 et 2018).

Le mariage au bagne était une sorte d'objectif pour l'administration pénitentiaire. Le premier eut lieu en 1859 et d'autres eurent lieu par la suite. Des enfants sont parfois nés, mais la plupart n'ont pas survécu au bagne⁴¹.

Mais le mariage permettait bien des choses pour le détenu bientôt libéré : il devenait par exemple propriétaire d'une concession et se voyait octroyer un poste de contremaître par exemple.

Pour se marier, les détenus devaient se présenter le jeudi aux religieuses qui s'occupaient des femmes. Les prétendants, une fois devant les femmes, choisissaient « leur » promise comme un animal à la foire et si les convenances étaient respectées, le mariage avait lieu. Une fois le mariage conclu, tout ne se passait pour autant pas si simplement puisque la femme du détenu devenait, la plupart du temps une prostituée pour le compte du mari.

La plupart des bandes dessinées du corpus se passent au début du XXe siècle, mais jamais aucune « bagnarde » mariée à un détenu n'est évoquée. Il y a certes les femmes des chefs de camps, mais elles forment un groupe avec les surveillants. Aussi, d'autres types de femmes existent, les mignons. Les mignons sont les hommes soumis qui « servent » de femmes à d'autres bagnards. Il en est fait mention dans *Biribi*⁴² ainsi que dans *Paco les mains rouges*, le premier le devenant parce qu'il ne veut pas se battre et que « si tu te comportes comme une gonze, tu vivras comme une gonze », le second étant Paco lui-même qui s'est fait violer par d'autre bagnard dès sa première nuit en Guyane avant qu'il ne se venge en tuant l'un de ses agresseurs pour devenir « Paco les mains rouges ».

Le public : une histoire d'hommes pour des hommes

À l'instar des autres médias écrits, la bande dessinée se révèle être une pratique plus masculine que féminine. Selon une étude du syndicat national de l'édition titrée : « La bande dessinée, une pratique culturelle de premier plan : qui en lit, qui en achète ? », la proportion de femmes n'ayant jamais lu de bandes dessinées est deux fois supérieure au nombre d'hommes dans la même situation (32% contre 14%). De plus, les femmes se déclarent en général beaucoup moins lectrices de bande dessinée que les hommes. Si la différence peut varier selon les âges, l'étude montre que plus l'âge avance et plus l'écart se creuse.

⁴¹ Dans le corpus, le seul enfant fruit du bagne est la fille de Jean Escarmonte dans *Aux Iles point de salut* qu'il a eu avec la narratrice, femme de gardien.

⁴² Son statut de femme est évoqué aux pages 5, 9 et 10 tandis que les relations sexuelles subis apparaissent-elles aux pages 12 et 38 où il sert même de femme au chef du camp.

Ainsi, à partir de 60 ans, près de six femmes sur dix disent n'avoir jamais lu de bande dessinée au cours de leur vie, même si ces chiffres sont à considérer avec un effet générationnel. L'étude confirme cependant cette tendance en montrant que mêmes lectrices, les femmes en lisent moins et à un rythme irrégulier, avec un taux de lectrices irrégulières plus élevé que chez les hommes (21 contre 12%).

Mais cette étude ne traite pas que des lecteurs, mais aussi des parutions, montrant par exemple que si les bandes dessinées patrimoniales sont en baisses en baisse en termes de vente, les bandes dessinées de genre comme les biographies, les fictions et les adaptations historiques sont en hausse, représentant plus de la moitié des parts de marchés avec 239 millions d'euros pour les bandes dessinées patrimoniales, biographiques et d'adaptation, contre 212 millions pour les bandes dessinées jeunesse, les mangas et les comics. Dans ces chiffres, il faut aussi prendre en compte l'énorme bond de la vente des comics en France (+ 275%) dû à l'actualité cinématographique et l'expansion des films de super héros américains sur le marché.

Les références visuelles, marqueurs d'une bande dessinée genrée

Tatouage et réalisme : approfondir le folklore

Il a déjà été question des tatouages de prisonniers dans ce texte. Mais si la surface fut abordée, il faut voir toutes les implications concernant le tatouage par rapport au milieu d'incarcération et leur représentation dans ces bandes dessinées. Il faut pour cela utiliser un ouvrage de référence du tatouage des prisonniers : *Mauvais garçons, Portraits de Tatoués, 1890-1930* de Jérôme Pierrat et Eric Guillon. Si dans ce corpus il serait trop long de recenser tous les tatouages et leurs formes, il est cependant aisé de dire qu'ils sont une partie importante de chaque histoire ou protagoniste, étant donné que pour Paco les mains rouges, c'est son unique tatouage⁴³ qui le protège, pour Chéri Bibi⁴⁴, c'est ce qui constitue sa personne et qui l'empêche de se montrer à la femme qui l'aime ou encore dans *Biribi*, Lucciani et sa moustache⁴⁵ et les tatouages des deux « vieux » qui ont la même femme de tatouée sur le torse. Outre ces protagonistes, les autres personnages gravitant autour d'eux sont concernés par ces tatouages claniques et aux identités sociales des plus importantes.

⁴³ Première de couverture de l'album.

⁴⁴ Quatrième de couverture du deuxième album.

⁴⁵ Première de couverture de l'album.

Toutes ces bousilles relèvent en effet d'une signification forte qui ne diffère jamais d'un homme à l'autre. Dans Biribi, le « caïd » du camp, Belfort⁴⁶, est représenté avec un lion sur le torse, symbole fort d'autorité qui marque effectivement son supposé rôle, si ce n'est qu'il se dit d'autant plus fort qu'il est totalement soumis au chef du camp. Ici le symbole le plus puissant est la moustache qui, comme vue plus tôt, est réservée aux « vrais » hommes⁴⁷, ceux du bon côté de la justice, et dans tout le corpus, il n'est que très peu de gardiens n'en portant pas une, plus ou moins fournis et travaillés. S'en faire tatouer revient donc à réellement défier l'autorité et ne pas perdre la face dans l'enfermement. Suivent ensuite les plaintes comme « Enfant du Malheur », « Pas de Chance », « Sans Patrie », « J'ai vu, j'ai cru, j'ai pleuré », « J'ai aimé, j'ai souffert, maintenant je hais » ou bien même seulement un « souvent toi ». Dans un autre registre, certaines images restent des classiques du prisonnier, comme le voilier, pour la liberté, les chaînes pour l'enfermement, la faucheuse pour ceux ayant croisés la mort ou encore pour les Joyeux le profil d'un homme coiffé d'un képi d'officier, pire encore une tête de cochon coiffée d'un képi d'officier, un motif antimilitariste dénonçant les persécutions d'un capitaine, tatouage souvent rehaussé d'un très court, mais non moins convaincant « mon bourreau ».

Créer des « gueules » et inscrire l'œuvre dans son histoire

Au-delà du tatouage, l'histoire du bagne se compose de « gueule ». La fin du XIX^e siècle voit fleurir les débuts de l'anthropologie judiciaire ainsi que des méthodes dites « scientifiques » dans le domaine de la justice. Les archives judiciaires sont donc remplies de photographies des bagnards et il existe même des archives sur les tatouages et bousilles des prisonniers permettant de bien les reconnaître. Plus que le tatouage, les personnages de ces bandes dessinées se doivent d'être « charismatique » pour représenter l'histoire dont ils sont les acteurs, et en cela que nous allons voir ici comment sont créées ces « gueules ».

Il n'est possible de parler de ces personnages que dans les albums dits photoréalistes pour la simple et bonne raison que l'imagerie « cartoonesque » ne laisse que très peu transparaître ces particularités ici recherchées, si ce n'est dans certains cas bien spécifiques comme dans *Paco les Mains Rouges* ou dans *Chéri Bibi*.

⁴⁶ Présent page 6, toujours torse nu mettant en avant ses tatouages.

⁴⁷ Page 5 de Biribi : « Maintenant la moustache. La moustache, c'est pour les hommes, et vous n'êtes pas les hommes. »

Dans ces bandes dessinées effectivement certains personnages comme le bien nommé Chéri Bibi et le tatoueur de Paco sont particulièrement charismatique et s'inscrivent dans une trame narrative historique des plus simple : leur carrure et leur physique des plus imposant les font passer pour des caïds sans foi ni loi et les désignent comme des ennemis du système pénitencier. Hormis ces exemples, il semble bien plus aisé de désigner des personnages créés pour incarner cette histoire dans les œuvres photoréalistes.

Belem est ici l'exemple parfait puisque le lecteur suit l'évasion de trois bagnards qui sont bien sûr choisis chacun pour montrer toute la complexité du bagne en peu de pages⁴⁸. Les trois bagnards s'évadant sont ainsi connus sous les surnoms de : « La Montagne », « Gueule d'Ange » et « le Banquier ». Le Premier en référence à sa taille, le deuxième à son innocence et le dernier à son crime et sa fonction précédant le bagne.

Après l'échange des noms, leur présentation est approfondie par un dialogue permettant de poser toutes les problématiques prochainement évoquées dans l'album : Gueule d'Ange a « coupé les bourses » du curé de sa paroisse qui a tenté de toucher à son fils, le curé en est mort, il croit encore en la justice et pense qu'il peut être acquitté, la Montagne a déjà tenté sept fois de s'évader et préférerait mourir que de continuer à vivre en bagnard et le Banquier est celui qui lance l'évasion en croyant acheter le silence d'un gardien. Malgré son internement, il reste quelqu'un de dangereux car ayant de très nombreuses relations qui pourraient noircir le bagne et sa réputation.

Suivant les présentations, la page suivante rappelle elle la réalité du bagne en expliquant le concept de double peine, toujours en dialogue, mais aussi ceux de perpétuité, de relégation. Suivant cette page toujours, le dialogue entre gueule d'ange et la montagne montre finalement la corruption qui mine le système judiciaire comme la trahison perpétuelle entre forçats et gardiens puisque le gardien vend ici le détenu qui s'échappe à un chasseur de têtes, nouveau concept rapidement introduit : un mercenaire qui tue les détenus échappés et en récolte une prime. L'auteur prend ici le parti pris de directement dénoncer les malversations du bagne, montrant que les « vrais salauds » ne sont pas forcément du bon côté de la justice. Ce raisonnement d'écriture est par ailleurs commun à de nombreuses autres bandes dessinées comme *Biribi*, *Paco* ou *Chéri Bibi*.

⁴⁸ Page 10 du tome 3 de Belem, voir annexe.

Jeux de couleurs

Autre marqueur nécessaire et récurrent à travers les albums, les jeux de couleurs permettent tout autant de créer un univers que de simplement le caractériser. Les jeux de couleurs les plus marquants sont ceux présents dans *Forçats*, mais aussi bien sûr dans *Paco les mains rouges* et dans *Chéri Bibi*. *Forçats* tout d'abord par ses couvertures impose un monde très sombre en deux tons qui se veulent menaçants.

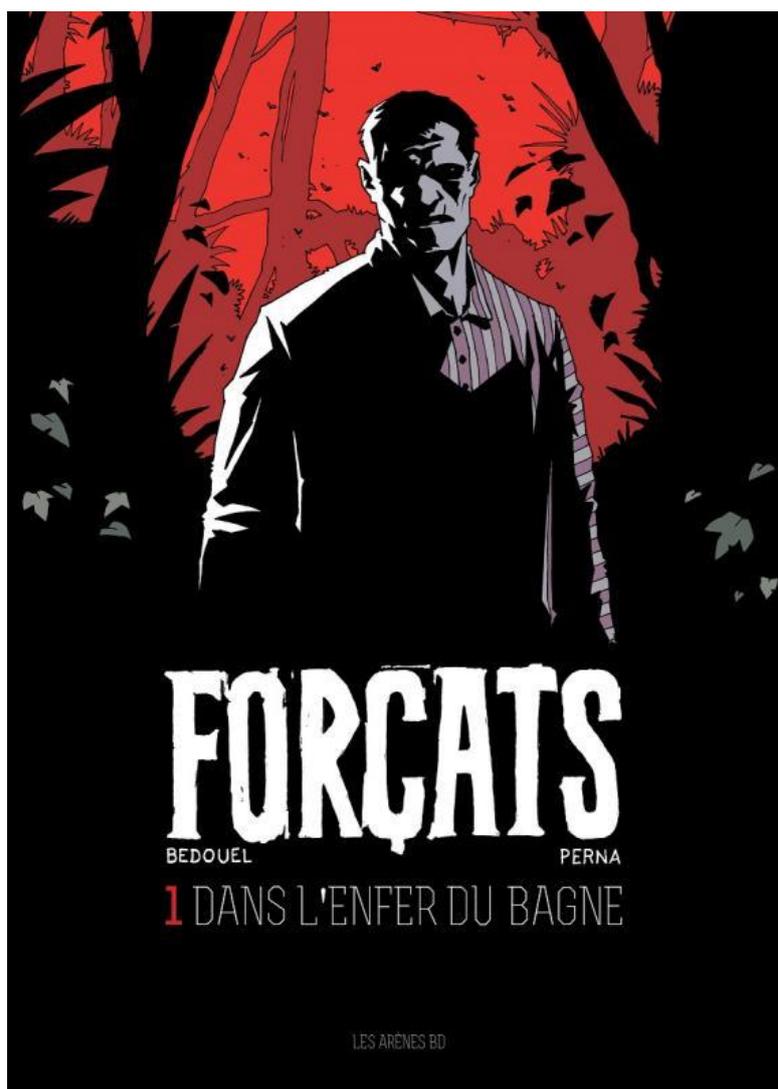


Figure 18 : première de couverture du Tome 1 de *Forçats*

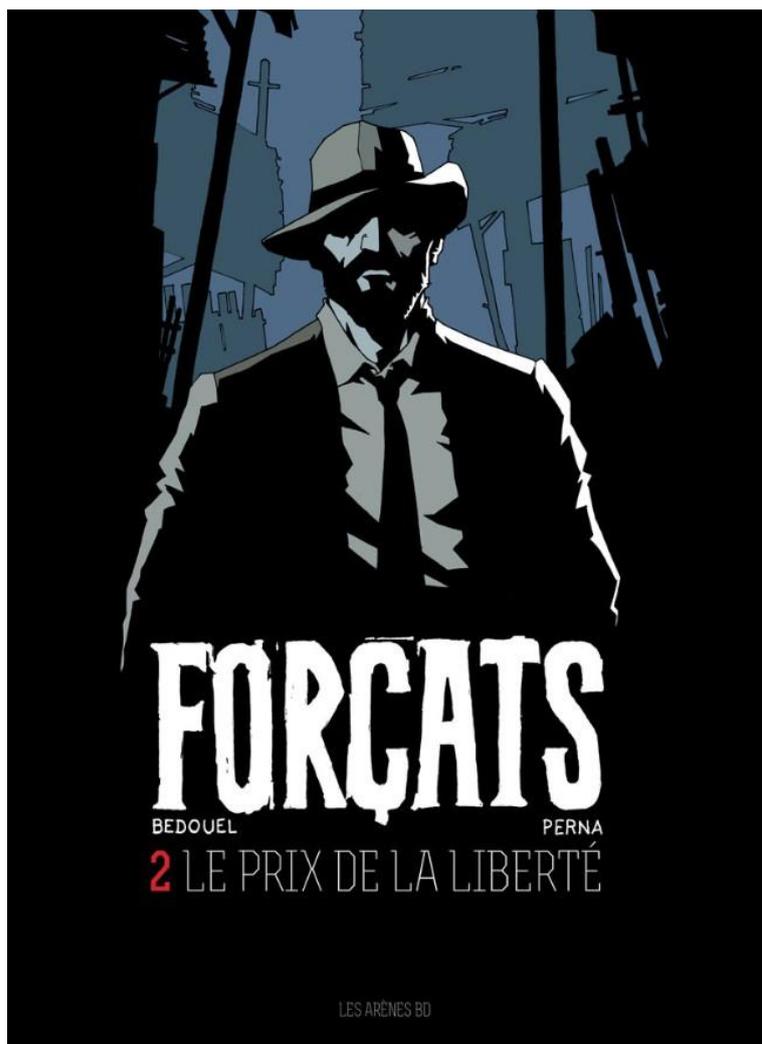


Figure 19 : première de couverture du tome 2 de Forçats

Si au fil des pages les couleurs sont un peu plus présentes, cette série se caractérise avant tout par le biais de cette noirceur, accentuée elle-même par la brièveté des dialogues et la violence des hommes en dessin. Ces couvertures se répondent évidemment, l'un rouge pour l'enfer, l'autre bleu pour la liberté, où l'on voit sur la première Eugène Dieudonné et sur la deuxième Albert Londres, les deux protagonistes, où le bagnard apporte d'abord ce qu'il sait du bagne pour que le journaliste tente de l'aider en retour sur sa condition de forçat.

Ici, le fond noir remplace le fond blanc classique d'une page dessinée, l'ombre devenant prédominante face à la lumière, sans pour autant altérer certaines couleurs comme celle du sang. Jouer autant sur les ombrages et les rendre ainsi opaques permet tout naturellement de cacher tout ou partie des personnages et du décor, rendant leur situation bien plus grave, mais permet également de laisser le lecteur maître de sa propre vision, celui-ci imprimant sa propre imagination sur les zones de manque du dessin.

Chapitre 5 – L'intérêt de la bande dessinée historique

Des spécificités pour une histoire fictionnelle

La bande dessinée d'histoire semble être, au vu des chiffres de l'étude déjà utilisée, un passage obligé dans l'éducation. Au niveau des ventes, il faut déjà voir la grosse part de marché que représentent les ventes de bandes dessinées biographiques et historiques, mais il faut également penser à voir les chiffres de ventes des bandes dessinées jeunesse et du profil des acheteurs de ce genre. On voit par exemple que près de 64% des acheteurs de bandes dessinées jeunesse achètent pour autrui, le fait d'offrir un livre rentrant bien sûr dans un processus d'éducation « parallèle ». Lire une bande dessinée est aujourd'hui solidement ancrée dans les pratiques culturelles, que ce soit pour les bandes dessinées franco-belges ou pour les mangas étant donné que la France est le premier pays (après le Japon), consommateur de ces ouvrages.

La bande dessinée devient alors un passage obligé dans l'éducation. Elle est d'une part implantée dans les pratiques culturelles françaises, mais est également liée à une pratique sociale de la lecture où les lecteurs de bandes dessinées sont très souvent de gros consommateurs de livres, l'exclusivité de la bande dessinée n'étant réservée qu'aux tout petits. Ce média porte également des spécificités, comme la relecture et la transmission qui sont bien plus courantes qu'avec des œuvres littéraires simples. La lecture de bandes dessinées est aussi une pratique occasionnelle et disparate, qui nécessite peu d'investissement : le lecteur s'en détache rapidement, y revient avec la même facilité et toujours grâce à la simplicité de lecture de ce média. En effet considéré comme de la détente, la lecture de bande dessinée est alors un divertissement assez commun et très peu élitiste.

Créer de la réalité historique ?

L'histoire fiction peut revêtir différentes formes, et si réécrire une partie d'histoire avec une base réelle est possible, il est également possible de « créer » du passé sans réalité historique. La fiction peut ainsi être totale, mais s'inscrire dans un contexte historique. À partir de là cependant, la base historique est elle aussi tout autant importante. Le personnage n'a pas existé, tout comme son histoire, mais le contexte dans lequel il évolue et la manière qu'il va avoir d'agir sont directement inspirés de l'histoire « réelle ». Sinon, l'histoire fictionnelle n'est que fiction et ne peut s'intégrer à une quelconque historicité.

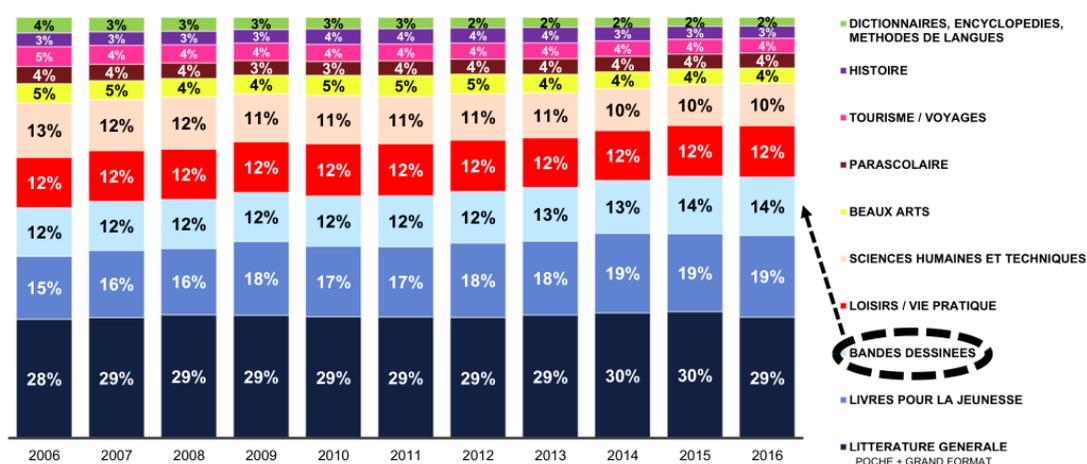
Le vrai problème dans la fiction historique est celui de la liberté d'action sur la vie fictionnelle des personnages. La question se pose peu en bande dessinée étant donné la liberté totale que permet ce média pour un budget très « réduit », mais elle se révèle être cruciale dans le monde cinématographique où le film doit, en plus de dire son histoire, faire recette et marquer pour s'inscrire comme une référence pour le grand public. De plus le budget s'avère une question bien plus importante pour la « création » historique d'un film, d'où le très grand nombre de films historiques qui se divisent en deux catégories : les blockbusters au très gros budget peu historique, et les films « réalistes » très historiques moins capables d'avoir de très gros moyens étant donné le public de niche qu'ils vont toucher. Cette idée étant cependant complètement mise à plat par des films à succès et reconnu comme très représentatif de certains aspects de l'histoire avec par exemple *Il faut sauver le soldat Ryan* et sa scène de débarquement sur les plages françaises considérées comme une très bonne représentation de ce qu'ont été ces événements.

Faciliter l'apprentissage

Il est clair que la bande dessinée est un média pour partie destiné à la jeunesse, qui se veut distrayant et attractif. Mais, sans pour autant perdre sa capacité à informer, la bande dessinée historique ne permettrait-elle pas de faciliter l'apprentissage ? En effet, l'être humain n'apprend pas ce qui ne l'intéresse pas, et le discours populaire veut souvent que l'on oppose un discours à une action, montrant ainsi la justesse de l'action quand le texte se contente d'expliquer.

Sans aller aussi loin, il apparaît logique de penser que l'apprentissage peut être différé et différent, rendant par exemple la lecture plus intuitive par le dessin. La bande dessinée d'histoire revêt alors un intérêt tout particulier pour le jeune public à qui il devient aisé d'apprendre et de découvrir le passé, quel qu'il soit. Sans supplanter les textes et l'apprentissage classique, la bande dessinée d'histoire facilite en quelque sorte l'entrée dans l'étude et favorise son évolution. Ce genre d'apprentissage rentre dans le cadre de mode de pensée où l'apprentissage passe par le jeu pour, par exemple, les jeunes enfants. Ici la bande dessinée est d'autant plus intuitive que le texte qui apprend est intégré au dessin qui imprègne le lecteur.

Livre, hors scolaire et cartes et atlas | PDM Valeur des segments



Source: Panel Distributeurs GfK
La Bande dessinée, une pratique culturelle de premier plan. Qui en lit, qui en achète ? SNE – GfK 2017

Figure 20 : tableau des parts de marchés de ventes des livres en France entre 2006 et 2016

Viser les néophytes

En tant que média d'influence, la bande dessinée a un grand rôle à jouer dans l'éducation. Comme vu ci-dessus, la bande dessinée représente 14% de parts de marché dans le secteur du livre, tout en sachant que ce pourcentage concerne principalement les plus jeunes, la bande dessinée peut se poser comme marche pied d'accès à la lecture et la culture pour les néophytes. En considérant que les albums dits « généraux » concernent principalement les plus de 30 ans, la bande dessinée d'histoire se pose comme média d'histoire divertissant pour tout lecteur n'ayant aucune accointance particulière avec l'étude historique.

Détails d'histoire en fiction

L'anthropométrie Bertillon

Le Bertillonage est une méthode d'identification judiciaire pensée par Alphonse Bertillon, pionnier dans le domaine de l'identification et de l'anthropométrie judiciaire. Ce système d'identification se démocratise en France à la fin du XIXe siècle et est bien vite repris et utilisé dans toute l'Europe puis dans le monde jusque dans les années 1970.

Cette méthode consiste en une fiche d'identification sur laquelle est notée quatorze mesures physiques prises sur le condamné à partir d'un pied à coulisse (et d'une pince céphalique pour le crâne), le but de ces mesures étant d'identifier précisément un condamné étant donné qu'il n'y a qu'une chance sur 286 millions que l'on retrouve ces mesures chez une autre personne. Ce système est avant tout utile pour la traque des récidivistes, ceux-ci représentant à la fin du XIXe siècle près de la moitié de la population carcérale. Si ce système a ses failles, il n'en reste qu'Alphonse Bertillon fut le policier français le plus reconnu de la fin du XIXe siècle, jusqu'à ce que sa postérité et son système ne soit surpassé par celui de classification des empreintes digitales uniquement.

De ce système d'identification il reste de nombreuses archives et c'est parfois l'unique objet qui permet de se figurer un bagnard, à l'image de Jean Escarmonte dans *Aux Iles point de Salut* qui, en dehors du dessin pour le lecteur, ne peut être connu par ses descendants que par l'intermédiaire de sa fiche d'identification où sont recensés toutes ses caractéristiques physiques. On ne voit cependant dans la bande dessinée que la moitié droite de la fiche anthropométrique, la première moitié n'étant visible que pour les archives physiques, mais pas dans cet album. Ci-contre les deux fiches se suivent et peuvent être comparées. La première venant de l'album, la deuxième étant celle de Bertillon faite pour l'exemple. On remarquera quelques différences comme l'absence de l'espace pour les empreintes digitales sur le dessin et encore d'autres légères libertés que l'artiste a pris pour restituer l'essentiel venant de la réalité sans pour autant détruire la cohérence graphique de la page en elle-même. En effet, ce dessin est visible au milieu d'autres documents, on en déduit que l'autre moitié est peut-être présente derrière cette fiche, et c'est avant tout la photo qui intéresse le protagoniste qui la découvre.

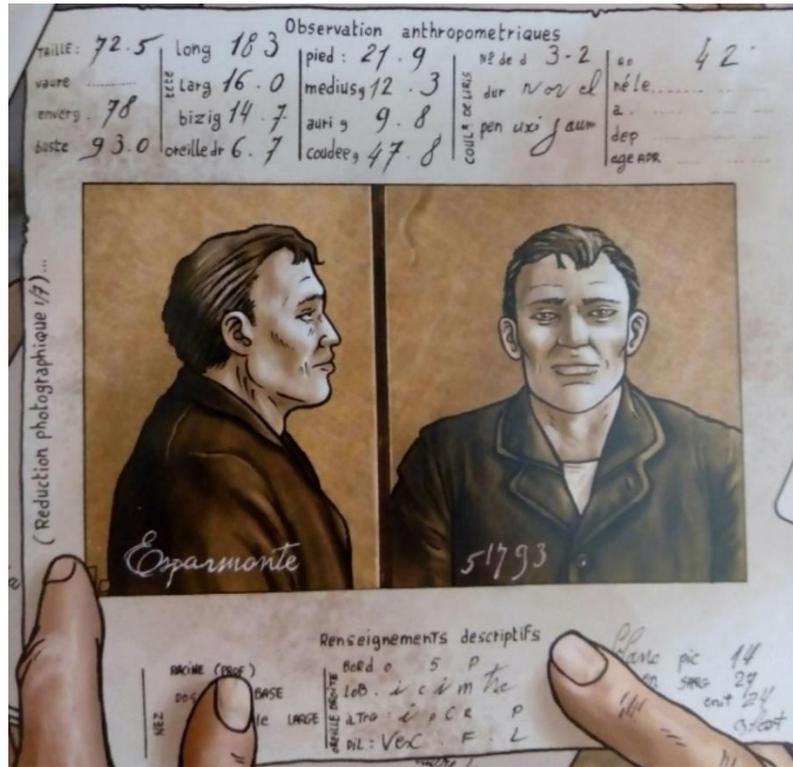


Figure 21 : fiche anthropométrique de Jean Escarmonte dans *Aux Iles point de salut*

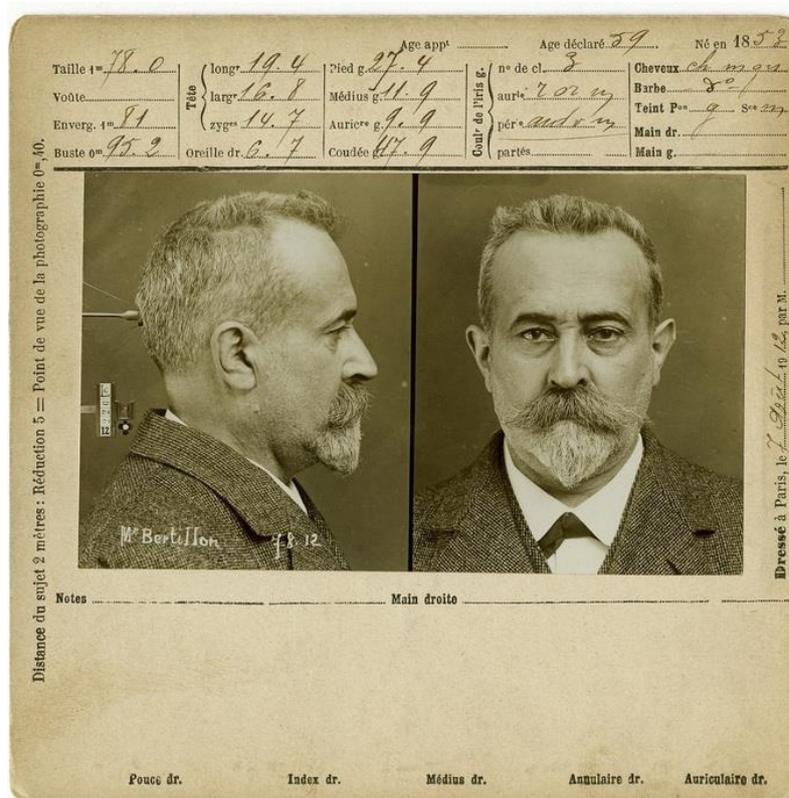


Figure 22 : fiche anthropométrique d'Alphonse Bertillon

Le cas particulier de *Aux Iles Point de Salut*

Nous l'avons déjà dit, cet album est à part dans ce corpus, et ce pour plusieurs raisons. Sa sortie par une maison d'édition caribéenne, son dessin et surtout son point de vue en font un des axes majeurs de cette étude.

Cette bande dessinée est tout d'abord différente par son organisation scénaristique. Le lecteur se voit en effet passer d'une trame temporelle à une autre selon les interventions du narrateur. D'ailleurs, qu'en est-il de cette histoire ? Cet album suit un schéma classique de la bande dessinée d'histoire, le narrateur ayant vécu le passé, il le raconte et le lecteur le voit en dessin. C'est par exemple le cas dans *Paco les mains rouges* où il revient lui-même sur sa vie au bagne, sans cependant jongler entre passé et présent. Ici, la bande dessinée commence en 1999 et se finit à la même époque. Pour introduire le futur sujet, l'auteur a choisi de retranscrire une partie d'une émission de France Inter : 2000 ans d'histoire. Cette émission ayant ici comme sujet le bagne, introspection toute naturelle pour cette même histoire. Les sauts temporels se font à travers le personnage central de la grand-mère, narrateur pour son passé en Guyane. Dans le présent elle est accompagnée de sa petite fille qui l'accompagne en Guyane pour revenir justement sur la jeunesse de cette femme ayant grandi en Guyane. Sur un total de 56 pages dont 52 concernées par la bande dessinée, près de 23 pages sont pour le présent tandis que les 29 autres racontent l'histoire de cette femme.

Scénaristiquement, les auteurs utilisent différents procédés pour guider le récit d'une manière cachée, mais logique vers l'histoire de cette femme en Guyane. L'album s'ouvre sur l'émission 2000 ans d'histoire consacrée au bagne, une fois sur place, il est rappelé au lecteur l'importance de la Guyane dans le programme spatial français (avec le lancement des fusées Ariane), mais il nous est également précisé l'intérêt touristique de la Guyane (et de son histoire avec le bagne) ainsi que son hospitalité. Ensuite, suivant une technique basique d'introduction du flashback, la grand-mère parle et ne finit pas à phrase étant donné que le lecteur passe dans l'histoire au passé. Pour bien marquer la différence, le dessinateur a d'ailleurs bien marqué les couleurs, passant des couleurs tropicales vives aux couleurs ternes d'un hiver sur l'Atlantique. Outre ces différences, la couleur de peau des personnages permet également de bien comprendre les changements de temps, l'époque du bagne ne voyant quasiment que des « blancs » de métropole tandis qu'au présent, beaucoup plus de « noirs » de culture créole vivent en Guyane.

Mais ce ne sont pas les seules différences que l'on peut relever avec les autres albums de bandes dessinées. Si dans certaines les gardiens ne sont pas tous des monstres, le regard est ici totalement différent, voire même opposé puisque le bagne est ici vu du côté des gardiens. La narratrice est en effet la fille du gardien en chef du camp, celui-ci étant affecté plusieurs années au bagne, sa famille vit avec lui, qu'il soit à l'île du diable ou à Cayenne. Dès le début, cet album est aussi différent par sa vision des gardiens qui sont tous à peu près des hommes respectés et respectables. Le tableau est ici presque idyllique : pas de transportés fous et sanguinaires et aucun non plus du côté de la loi. Cette bande dessinée permet-elle une étude de la vie des gardiens ? Il n'est pas possible d'en être certain, mais cet album reste le seul à donner le point de vue du gardien seulement. De plus, il reste difficile de comparer cette bande dessinée aux autres témoignages de gardiens (ceux des dernières années) qui sont tout autant fantasmé que ceux des bagnards. C'est en cela que cet album est intéressant, la vie des gardiens se trouve être tout aussi monotone que celle des bagnards, rendant le témoignage plus « réaliste » et acceptable qu'un témoignage dit romancé. Sans pour autant dénigrer tout témoignage, il faut avant tout penser que le bagne et ses dernières années de vie sont des sujets anciennement tabous, relevant presque du secret. Faire ainsi l'histoire d'un secret se révèle par la même difficile étant donné le manque de documents, le silence des témoins ou les inventions de ces mêmes témoins. Un des bagnards les plus connus du XXe siècle, dument nommé « Papillon », s'est par exemple révélé être une autre personne que celle qui clamait l'être, ses actions et témoignages antérieurs devenant alors caducs.

Le témoignage direct et ses problèmes : Henri Charrière dit « Papillon »

Henri Charrière est né en 1906 dans la région d'Aubenas et a eu la trajectoire de vie classique du bagnard. Dès ses 17 ans, il s'engage dans la Marine nationale suite à des problèmes de violence⁴⁹.

Passé rapidement à Toulon, il fait ensuite partie d'un régiment disciplinaire corse et plus précisément à Calvi. Là-bas, il se fait tatouer un papillon sur le torse (d'où son surnom), et commence à fréquenter des milieux hors la loi.

⁴⁹ Henri Charrière était connu dans la région d'Aubenas comme un *Saint-Benoît* (terme qui à l'époque désignait les malfaiteurs et qui désigne un quartier d'Aubenas peu fréquentable à cette époque).

Réformé de la Marine en 1927, il vit pendant trois ans une vie agitée à Paris jusqu'à ce qu'un jour, un souteneur du nom de Roland Legrand soit assassiné et désigne son meurtrier par le seul mot de « Papillon ». Sans aucune preuve ni témoin, Henri Charrière est immédiatement suspecté. Au tribunal, il fut condamné le 28 octobre 1931 aux travaux forcés à perpétuité en Guyane française. Il y arrive deux années plus tard en tant que « Transporté » à Saint-Laurent-du-Maroni. Il se considère aussitôt comme victime d'une erreur judiciaire et n'a qu'une idée en tête : s'échapper.

Sa première évasion a lieu seulement quarante-trois jours après son arrivée où il parvient à aller jusqu'en Colombie au terme d'un périple de 2500 kilomètres en mer. Cependant la Colombie ramène les bagnards évadés et il passera deux années en réclusion sur Saint Joseph. Après d'autres tentatives infructueuses et treize années de bagne, il réussit à s'évader en mars 1944 avec quatre autres bagnards. Après de nombreuses difficultés, il arrive à Caracas au Venezuela deux ans plus tard. Outre sa vie au Venezuela, il revient en Europe en 1956 et rejoint la France en 1967 où la prescription de sa peine prend fin. Deux années après son retour en France, il écrit un livre dit autobiographique intitulé « Papillon » qui s'est vendu à plusieurs millions d'exemplaires. Cependant, cette fameuse œuvre autobiographique est contestée, les aventures de Papillon étant semble-t-il celles d'autres bagnards qu'il a côtoyés au bagne comme Charles Brunier qui s'est évadé avec lui ou encore René Belbenoit.

Si « Papillon » n'est pas directement cité dans ce corpus, il reste néanmoins une figure importante de l'évasion et du bagne en général. Son surnom et son tatouage sont d'ailleurs en raccord avec son histoire, puisque le paillon tatoué en bousille signifie « comme lui je vole », soit le vol aérien, mais tout aussi bien le vol de biens. Ce n'est pas la réalité historique qui prime après tout, mais l'émotion créée à partir de ces paroles. Son livre autobiographique s'est vendu à treize millions d'exemplaires, en 1974 sortit une adaptation cinématographique américaine avec Steve McQueen et Dustin Hoffman dans les rôles principaux tandis qu'en aout 2018 est sorti une nouvelle adaptation au cinéma de cette même histoire.

Partie 3

-

Mémoires et récits de vie

Chapitre 6 – Le fantasme historique

La diversité des hommes et des témoignages

Il est clair que ce corpus de bandes dessinées montre un très large panel de bagnards et de conditions de vie au bagne. Dans une recherche, qu'elle soit historique ou non, le sujet a besoin d'être abordé selon différents angles et différents niveaux. Ces bandes dessinées montrent une diversité d'hommes, d'histoires et de témoignages.

À la page 8 de *Belem*, il nous est présenté le cousin d'un des matelots⁵⁰ de ce même navire qui a une vision très réaliste sur le bagne, il ne semble pas « corrompu » par celui-ci. Il se dit lui-même réaliste ou fataliste quant à la situation des bagnards en Guyane. Il défend même leurs larcins et réponds ceci quant aux accusations de vols :

« Ce n'est rien de grave... Ces chapeaux de dame seront probablement échangés contre un peu de sucre ou quelques miches de pain, de quoi améliorer le quotidien d'un de ces malheureux... »

Cette attitude réaliste est dû à sa position au sein du camp, celui-ci étant gradé au titre de maréchal des logis-chef, un grade spécifique au bagne qui remplace son titre précédent de commandant de gendarmerie en métropole ou son point de vue sur le bagne n'était pas autant progressif et compréhensif envers les prisonniers. Ce dialogue entre deux personnages est ici habilement tourné pour pouvoir exposer la complexité du bagne en montrant plusieurs visions qui s'affrontent : l'autorité de métropole qui condamne durement, la vision populaire qui n'a aucune idée de la réalité du bagne de Guyane et la vision dite « pessimiste » de certains qui sont en Guyane et se rendent compte des principaux problèmes que soulève l'institution pénitentiaire.

⁵⁰ Qui à lui-même le grade gendarme au sein des gardiens comme le prouve la page 18 : « Merde ! C'est un gendarme ! [...] Je t'assure ! Ce casque et les guêtres, cela fait partie de la dotation des gendarmes ! »

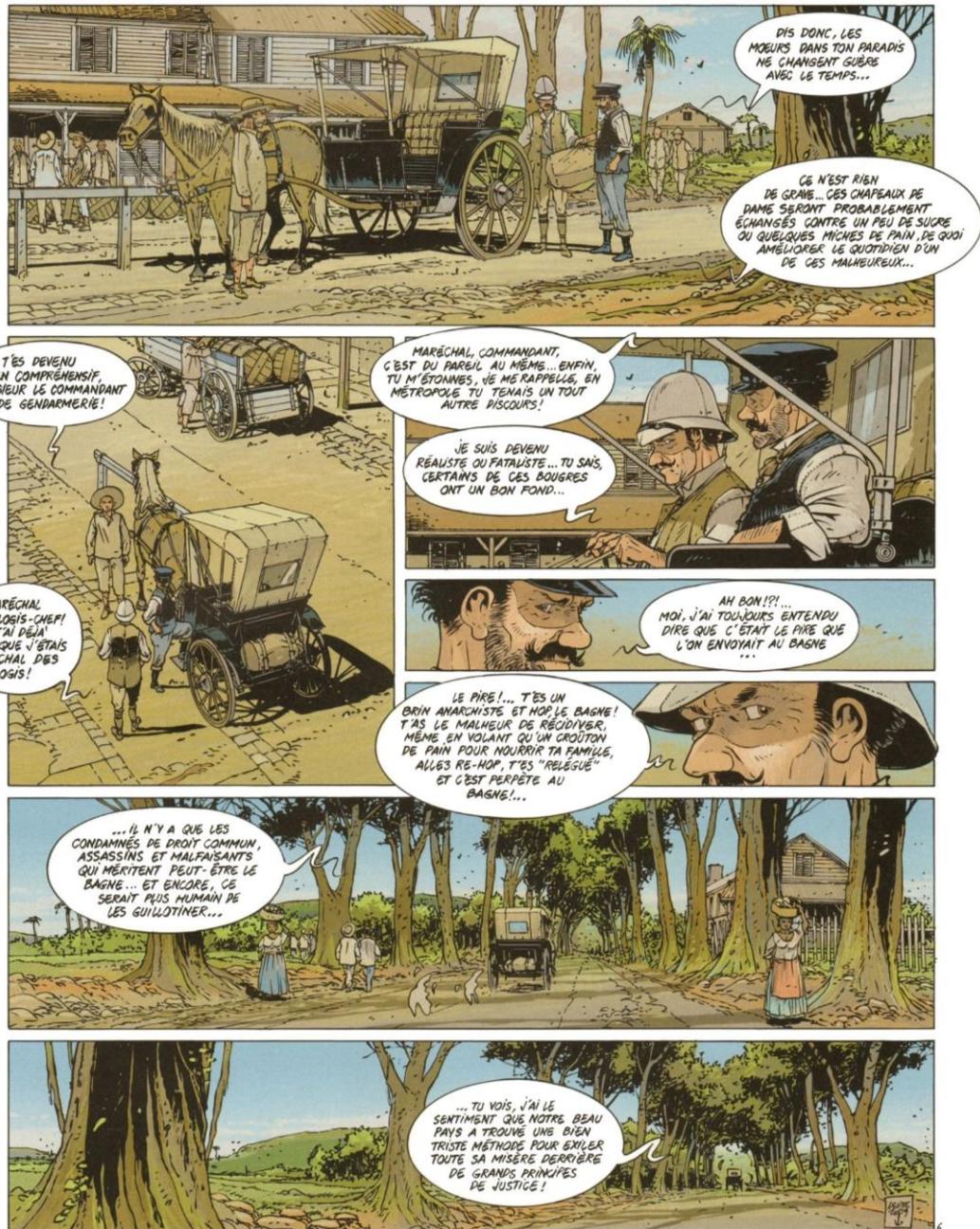


Figure 23 : les bagnards, page 8 de *Belem* tome 3

Cette exposition des faits visible à la page 8 est cependant en totale contradiction avec la page suivante qui présente elle les bagnards qui vont servir de protagonistes pour cet album. La page 9 prend le pouls du chantier ferroviaire, et dès cette première page, le « discours » change du tout au tout.

Une des deux seules bulles de dialogue est en effet émise par un autre gardien, mais qui est lui beaucoup moins complaisant avec les bagnards à travers ces mots : « Allez, bandes de chiens, tirez, tirez, tirez... ». Ce même gardien sera plus tard en charge de la traque des bagnards évadés et aura un comportement des plus « agressif ». La rencontre entre gardiens et évadés à lieu aux pages 31 et 32 et le « rapport d'humanité » semble s'inverser. Le même précédent marin a été enlevé par les bagnards en fuite pour servir d'otage en cas de problème, mais ce plan est déjà mis à mal par l'attitude du gardien-chef qui n'a aucunement l'intention de laisser qui qu'onques en vie, blessant d'un coup de crosse de fusil le marin dès ses premiers mots, le coup étant accompagné de ces mots : « Ta gueule ! on t'a pas sonné ! ». Mais cet acte ne choque que le marin qui n'est pas habitué à la violence du bagne, là où un des bagnards appelés « la montagne » a une attitude réaliste quant à sa position et explique : « Bienvenue au bagne, le marin... je te présente not' gardien chef et sa garde rapprochée de pourritures ! ».

Ainsi deux attitudes réellement différentes se dessinent entre les hommes au bagne, que ce soit du côté des gardiens comme du côté des bagnards.



Figure 24 : page 32 de *Belem* tome 3

L'utilité du bagne

Si le bagne n'est pas comme peuvent le penser les gens en métropole, sert-il au moins autant qu'il est censé le faire ? Il sert, tout d'abord, à punir, mais ne sert-il qu'à cela ? Parmi les derniers survivants des camps pénitenciers de Guyane, il est un ancien gardien du nom d'Émile Demaret qui a témoigné son expérience du bagne et de ce qu'il apprit là-bas. En voici un exemple :

« Trois individus se battaient à deux contre un (un « ménage » contre un prétendant en mal d'affection) en s'envoyant de solides coups de gourdin [il s'agissait des rondins de hamac. Ces rondins assuraient la tension de la toile du hamac, lorsqu'on les glissait dans un ourlet après avoir introduit celui-ci dans la fente d'un arceau métallique cimenté au sol, côté pied. Le côté tête étant lui accroché à deux crocs fixés dans le mur]. Ils saignaient abondamment. Soulevant les protestations de ceux que je privais du spectacle, je les séparai et les emmenai à l'infirmerie, rencontrant en chemin le commandant des îles, surveillant principal Echard qui s'inquiéta du sang qui me barbouillait les avant-bras : « Vous êtes blessé ? Non, c'est en les séparant ». Il me convoqua pour le lendemain à son bureau où il me donna la première leçon : « Ici, on ne sépare pas ceux qui se battent, car si vous prenez un mauvais coup, l'État doit vous verser une pension tandis que si les bagnards se tuent entre eux, ça débarrasse la société »

L'utilité première de nettoyer la société de ses « mauvais » éléments est donc poussée à l'extrême. Ce témoignage⁵¹ date de la fin du bagne, Émile Debaret ayant été surveillant en Guyane sur deux périodes entre 1945 et 1952, et ne permet pas de représenter l'entièreté des considérations au bagne, mais permet tout de même de voir que le raisonnement du « nettoyage » est poussé à l'extrême, la mort des bagnards n'étant plus une considération d'importance. Cependant, en bande dessinée, l'utilité du bagne n'est pas tant questionnée. Elle est bien plus remise en question à l'aune des considérations actuelles à travers beaucoup de détails, les bandes dessinées étudiées allant chercher de la mythologie avant de prouver que le bagne était nécessaire. Ainsi, que l'attitude des gardiens comme celle des condamnés soit violente ou pas, elles doivent correspondre à des stéréotypes qui fixent un personnage dans une histoire, la bande dessinée passant pour historique quand elle respecte une mythologie. Ici, la mythologie se doit de respecter de nombreux codes précis qui empreinte à de très nombreux thèmes : l'emprisonnement, la marine, l'exotisme, les idées politiques ou encore les politiques publiques en elle-même.

⁵¹ Témoignage extrait de « Surveillant militaire, j'ai vu la fin du bagne » un entretien avec Émile Demaret, ancien surveillant militaire des bagnes coloniaux, entretien réalisé par Philippe Poisson et Marc Renneville en 2006.

S'ajoutent à cela les sous-catégories de chaque spécificité : l'argot, le racisme, le sexisme, la trahison ou la corruption. Il est possible de prendre comme exemple la page 15 de Biribi. Les « soldats » sont en train de creuser un fossé en ligne à l'aide pioche. Le commandant ordonne une pause et l'un des condamnés (tout juste arrivé au camp) demande à uriner. Pour avoir osé demander, il est tabassé. Il est ensuite ordonné aux autres qui veulent également uriner de le faire sur cette même personne. Ils s'exécutent tous sauf Lucciani, le protagoniste qui, non content de refuser, se permet une réponse cinglante :

« Je préfère ne pas pisser chef, ou bien pisser sur vos bottes. »

S'en suit tout naturellement une punition physique à laquelle assistent les autres condamnés qui reprennent ensuite le travail tandis que Lucciani subit une deuxième punition corporelle.

Sur cette seule page sont réunis tous les éléments mythologiques du « lieu » appelé communément Biribi. Les militaires sont sur leur lieu de travail, une tranchée dans le désert, un travail inutile et usant caractéristique de système pénitencier français au XIXe siècle. Il s'agit ici d'un camp militaire, les gardiens étant en uniforme militaire et donc pas seulement colonial, les condamnés étant eux en uniforme militaire également, uniforme qui est différent de celui du bagnard classique. S'ajoute à cela la présence d'autres soldats « auxiliaires » reconnaissable à leur coiffe appelée « chéchia » que seuls les tirailleurs sénégalais et algériens portent. Du côté de Lucciani maintenant, plusieurs éléments permettent eux aussi de l'introduire dans une mythologie du « bat d'af⁵² ». Caractéristique principale de ce personnage tout d'abord, il est retors face à l'autorité et n'hésite pas à provoquer son « chef ». Malgré les punitions, il le fera d'ailleurs de très nombreuses fois au cours de l'album, allant jusqu'à risquer sa vie plusieurs fois au nom de la liberté. La violence est également moteur d'une certaine réalité, le chef de camp étant mué par la volonté de punir et d'asseoir une pseudo autorité sur tous ses soldats. Dernier point mythologique d'importance : la crapaudine. La crapaudine est même aujourd'hui considérée comme un acte de torture, celui-ci devant son nom à la position dans laquelle il maintient le malheureux supplicié, qui, les pieds et les mains rejetés en arrière et liés ensemble, a l'aspect d'un crapaud.

⁵² Le « bat d'af » est le soldat faisant partie du bataillon d'infanterie légère d'Afrique, ils sont aussi surnommés Joyeux.



Figure 25 : la crapaudine, page 15 de *Biribi*

Question d'objectivité

Si l'on se réfère aux albums de ce corpus, la bande dessinée semble apte à restituer l'histoire. Il faut cependant pour le voir être capable de comprendre le fonctionnement de la mémoire historique. Le vécu est le fond de l'histoire, propre à chacun, il change de personne en personne et l'on ne peut en faire une réalité générale et générique, il faudrait séparer toutes les mémoires, ce qui détruirait complètement l'idée de mémoire historique. Chaque mémoire s'affirme, en faisant disparaître la précédente, la mémoire étant un passage non fixe dans l'histoire. Husserl utilise l'exemple d'une mélodie dans les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience et du temps*. Les notes arrivent une à une, se succèdent et chaque nouvelle note fait disparaître la précédente, cependant les notes qui ont disparu restent dans la mémoire et le tout forme une mélodie, un « objet » formé de passage singulier qui ensemble forment un tout.

C'est donc grâce à la mémoire que le passé est accessible, elle montre le passé au présent. Cependant, la mémoire humaine ne peut que montrer ce qu'elle a vécu, objectivement, et c'est pour cela que l'on ne peut pas confronter deux mémoires pour créer un passé, elles doivent se confondre pour créer l'histoire, forcément subjective de toutes ces mémoires. La mémoire d'un homme se situera en quelque sorte dans l'espace de son passé tandis que l'histoire montre le temps passé et la conjonction des mémoires. Sans montrer chaque mémoire unique, l'histoire va permettre de montrer le passé, il faut ici admettre que l'histoire puisse se passer sans que chaque mémoire soit donnée pour elle-même, qu'elle ne soit pas représentée comme une « histoire » unique. Husserl parle lui de « rétention » pour identifier la mémoire immédiate de toute conscience, sans recul historique. Il semble difficile de penser cette rétention sans y appliquer une analyse historique, il ne faut pas viser l'histoire, mais l'objet des mémoires, sans chercher un tout dans une réalité. Or l'histoire implique un recul entre l'historien qui cherche à comprendre le passé et les mémoires auxquels il est confronté. Le temps passé ne se pose pas la question de la subjectivité ou de l'objectivité, mais ces deux notions se croisent quand l'historien cherche à montrer un objet d'histoire à l'aide de mémoire, l'objectif passé personnel se confrontant avec l'objet d'histoire subjectif et passé. Pour revenir sur l'idée de mélodie, c'est tenter d'analyser la continuité d'une mélodie en analysant précisément une note pour comprendre son rôle unique dans la gamme et son intégration au sein de la mélodie.

Le récit historique qui se fait au fil du passé doit donc être sans cesse créé et recréé par l'historien et son travail d'analyse intime de la mémoire. Il doit ainsi délier les souvenirs et les poser en tant qu'objet du passé qui s'oppose la conscience présente qui modèle encore la mémoire passée. Le souvenir n'est pas conscient de lui-même et est même présent en tant que tel, même s'il ne faut pas voir la représentation de la mémoire passée comme un acte d'histoire. La mémoire est donc une représentation du passé que l'homme retranscrit par le récit de son passé ou de ceux avant lui. Cependant les images de ce passé ne sont que très peu représentées physiquement à travers le dessin. La bande dessinée est ici un média d'exception pour retranscrire l'histoire puisque la bande dessinée est définie comme un récit en image. La bande dessinée crée une forme physique de l'histoire, par le dessin et par son récit. Elle permet parfaitement de redonner vie à la mémoire qui se voit retransmise physiquement en dessin à travers un certain récit : celui du souvenir. Ainsi, ce qui plus tôt constituait une mémoire seule dans le flux historique peut-être défini et considérée en tant que souvenir propre et physique sans que l'on ait à la considérer avec les autres souvenirs historiques proches. La personne qui retransmet cette mémoire raconte son histoire qui est donnée en bande dessinée et se comprend en tant que telle : une histoire. La bande dessinée fait passer la mémoire en image qui devient une œuvre d'art et la main d'une histoire.

Mais si la bande dessinée est tant capable de retransmettre une mémoire passée, comment des albums sur le bain peuvent-ils être plaisants à lire et à analyser ? Le lecteur voit et comprend l'horreur du bain, sans pour autant ressentir les exacts mêmes sentiments que les baignards dont l'histoire est relatée. Retranscrire une réalité qui a été pire que ce l'on n'a jamais vécu semble impossible à première vue, qui plus est en bande dessinée. Elle est cependant nécessaire, pour le souvenir d'un passé comme pour sa représentation. La bande dessinée est alors un instrument de mémoire, celle se faisant sur des récits et non pas sur des souvenirs flous qui se perdent dans une histoire non écrite et non analysée. Comme pour la mélodie, le récit de chaque mémoire constitue un tout temporel, une mélodie historique où chaque mémoire précède ou succède une autre mémoire, celles-ci s'effaçant au fur et à mesure pour laisser apparaître l'histoire. La bande dessinée joue un rôle de passeur d'histoire où la case dessinée partage une mémoire, un récit, qui seul ne suffit pas, mais à plusieurs permet de montrer l'histoire.

Chapitre 7 – Poétiser l’histoire

Montrer la punition

Poétiser n’est pas toujours embellir et adoucir. Disons plutôt qu’ici, l’image se doit d’être marquante pour le besoin de véracité du propos. Prenons comme exemple *Biribi* où le protagoniste se voit infliger de nombreuses punitions après sa tentative d’évasion. Après avoir « vendu » par un de ses codétenus qui a prévenu le chef de camp de son évasion⁵³, Lucciani est attrapé et, pour servir d’exemple, est tout d’abord enterré jusqu’au coup et recouvert de miel, attirant ainsi une multitude d’insectes. Cette punition a pour seul but de choquer les autres détenus du camp, pour les dissuader de toute volonté d’évasion. La réussite de cette punition envers les détenus ne peut être contestée, étant donné que certains sont montrés malade en présence du « corps » de Lucciani, mais la réussite de la punition sur la personne même de Lucciani ne l’est pas tout autant. Il est certes détruit physiquement, mais psychologiquement, ce qui va encore aggraver son cas.



Figure 26 : la punition, page 25 de *Biribi*

Après le rappel à l’ordre, il est ensuite déplacé dans une petite tante appelée « le four » ou encore le « tombeau », où il est censé y rester quelque temps qui vont finir de briser son corps et ses velléités libertaires. Le dialogue suivant cette mise au tombeau est le point d’orgue de l’album. Il catalyse toutes les caractéristiques de chaque personnage et concentre en quelques mots la réalité du système, son fonctionnement et en n’en faisant une critique sous-jacente.

⁵³ Toutes ces actions ont lieu des pages 22 à 27.



Figure 27 : le tombeau, page 27 de *Biribi*

La moitié de la scène est tout d'abord à la première personne, le lecteur se trouve être Lucciani. Dans la première case, le bagnard qui lui parlait quitte le champ, sommé par le chef de « dégager », ce qui permet d'introduire ce personnage avec les exacts traits qui le caractérise : la colère, la violence et l'utilisation de l'impératif. Dans la deuxième case il apparaît quasiment en entier, penché pour accéder au dit « tombeau ». Nouvelle phrase dans l'invective pour bien attirer l'attention du lecteur : « Écoute moi, Lucciani », phrase simple et intemporelle qui annonce des menaces et ne saurait être plus clair. S'en suit une série de cinq phrases affirmatives s'adressant directement au détenu (qui se trouve ici être le lecteur), avec l'utilisation systématique du pronom « tu » pour marquer chaque phrase et chaque affirmation. Se répéter ainsi permet au chef de camp de poser ses menaces comme acquises, elles sont une réalité à laquelle Lucciani ne saurait échapper. S'ajoutent également aux menaces deux phrases courtes en bas des cases 3 et 4, toujours prononcées par le commandant, et qui se répondent l'une et l'autre indépendamment du discours : « Tu crèveras dans ce camp. », « C'est fini, Lucciani. ». Mais les mots ne sont pas les seuls à compter, le dessin de ces premières cases a évidemment une importance spécifique. Les cases sont ici des plans où, comme au cinéma, le zoom sur le locuteur induit une importance du discours, comme pour appuyer sur la lourdeur des propos. Le zoom commence dès l'introduction du personnage à la case 2 où il apparaît dans un plan taille, pour ensuite passer dans la case suivante à un plan poitrine qu'il conservera pendant deux cases, celles des menaces, puis le zoom reprend en case 5 avec un gros plan visage annonçant la mort en sursis du détenu, puis se termine finalement en case 6 avec un très gros plan visage où le chef se veut voir confirmer la compréhension totale par Lucciani de cette mort future. Ce dernier plan en est presque ironique, le lecteur ne voyant plus que le nez et les yeux du chef de camp qui n'expriment, semble-t-il, aucune émotion.

Les quatre cases suivantes sont, elles, construites en opposition avec les six premières. Très peu de mots sont prononcés, et surtout par Lucciani, mais les actes sont eux bien plus parlant que le discours précédent. L'action est tout d'abord de profil, les quatre cases opérant une série de zoom et de dézoom qui permettent d'accentuer le moindre des gestes du détenu. Le premier plan est d'abord un plan taille où le lecteur ne voit que les deux protagonistes, face à face, le chef dominant Lucciani que l'on devine seulement dans le « tombeau », il murmure quelques mots illisibles, la case suivante dézoom, préparant l'action future, le chef ne se doute de rien, s'approche et lui demande de se répéter. Il perd toute autorité dans cette action et devient vulnérable.

Lucciani en profite, son action étant décomposé en deux dessins, la sortie de ses mains du tombeau pour saisir le chef, puis sa réponse à toutes ces menaces : « Tue-moi, alors, parce que je resterai pas ici !!! ». Point d'orgue de la page, sa réponse est brève, mais percutante, rien de ce qu'à pu faire le chef de camp ne l'a affaibli ni ne l'a influencé, il partira ou mourra sur-le-champ. Dans un sens, sa détermination est telle qu'il préfère mourir plutôt que rester « enchaîner ». Cette image remplace trois cases et prend l'entièreté de la largeur de la page, on peut y lire la détermination de Lucciani et la surprise du chef dont tout le discours a été balayé d'une simple phrase.

De la création historique ?

L'histoire est constituée de mémoire, mais toute mémoire ne permet pas de faire de l'histoire. Comme il a été dit plus tôt, la mémoire est en quelque sorte une image du passé, une image directe et brève qui fait partie du tout qu'est l'histoire. Or l'histoire est une construction, un agencement des mémoires pour donner un passé. On parle ici à la fois du terme histoire dans son sens historique, mais aussi dans son sens de récit. L'histoire historique doit représenter la réalité passée, dans l'espace, le temps et les mémoires tandis que le récit n'a pas à avoir d'accroche, il se suffit à lui-même et n'a pas de réalité à respecter. La fiction dans le récit crée sa propre réalité temporelle, physique ou encore d'action. Or le récit historique s'inscrit dans un cadre dit « réel » et donc respecte une neutralité quant au récit qui en est fait. C'est ainsi que toute mémoire et toute réalité passée, une fois inscrite dans l'histoire, permet de constituer un récit historique, une suite de mémoire qui forme le passé humain sans discontinuer, ce que la fiction ne peut pas faire puisqu'elle s'inscrit dans sa propre réalité autonome.

L'histoire se construit, d'où l'intérêt par exemple de montrer l'histoire sous une forme chronologique. Sa construction nécessite d'ailleurs une méthodologie d'analyse qui la rend scientifique. C'est le travail de l'historien, qui va faire se confronter les mémoires, qui va permettre de déterminer le « savoir » historique. Mais, au-delà de la « réalité » historique, il faut voir que l'histoire se pose sur certains critères de concomitance fictionnelle qui, sans base réelle, ont façonné notre monde et la façon que l'on a de l'analyser.

Le découpage de notre temps en année depuis la « naissance » du Christ en est un parfait exemple, la chose étant complètement différente pour l’Islam et son calendrier hégirien⁵⁴ où 2018 est l’année 1439. L’historien doit se référer à un découpage temporel, non pas que les actes changent, mais pour clarifier et simplifier la trame temporelle des actions. Le cours de l’histoire, pour l’historien, est un savoir scientifique, qui doit s’appuyer sur des bases « tangibles » dans le sens où elles doivent être installées dans la réalité humaine depuis si longtemps que s’y référer devient naturel.

Il en est de même pour toute connaissance historique appuyée et dévoilée. Telle arme date de tel siècle à tel endroit, car les preuves répertoriées à cet endroit pour cet âge et cette population ont été établies comme telles. C’est par le relevé de « preuves » que l’histoire s’écrit, et c’est par ce biais même que l’histoire peut changer au fur et à mesure du relevé des preuves. L’historien ne peut en réalité faire autre chose qu’un état des lieux et des preuves pour établir la réalité passée, ce qui rend sa science parfois caduque ou incomplète. L’histoire écrite à un moment peut très bien perdre sa pertinence suite à la chute des présupposés de l’histoire précédente, à l’image de l’évolution des mathématiques quantiques au cours du XXe siècle. Si constituer l’histoire se révèle si compliqué, l’historien se doit de suivre sa méthode à tout moment, la rigueur étant sa seule possibilité de réalisation quant au passé.

Aussi, seuls les historiens y verront de la rigueur et sauront déceler la méthode derrière l’histoire dite, la vision de l’historien auteur devenant non pas qu’une vision, mais aussi sa vision, qui peut différer selon l’auteur et ses méthodes. Le lecteur non averti y verra lui une histoire du passé simplement écrite et dite, paraissant simplement logique, mais n’y verra pas la méthode derrière le passé décrit. C’est alors que l’histoire prend vit, de simples preuves et éléments du passé, l’historien a construit une réalité à recréer les événements du passé. C’est une construction qui fait l’histoire, où des données éparses permettent de revoir la réalité. C’est ici la difficulté de s’adresser au témoin qui apparaît, étant donné que le témoignage peut être vérolé de mensonges. Mais l’historien est sans cesse confronté à cela, ce n’est pas pour autant qu’il mente lui-même, sans témoignage il n’y a pas d’histoire, mais c’est le recoupement des mémoires qui, ensemble, créent la réalité passée.

⁵⁴ Le calendrier hégirien ou calendrier islamique est un calendrier lunaire synodique fait de 12 mois de 29 à 30 jours chacun. Une année hégirienne est donc composée de 354 ou 355 jours et a actuellement 579 années de différence avec le calendrier grégorien.

La création d'une figure maléfique : Chéri Bibi

Nous l'avons vu, l'histoire est une création par les historiens sur les traces du passé. Mais qu'en est-il quand l'histoire est créée par d'autres avec d'autres buts que l'historicité scientifique ? L'histoire se transforme en légende, et devient même plus puissante que la réalité. Prenons ici l'exemple de Chéri Bibi.

La bande dessinée est une adaptation d'un roman certes, mais cette œuvre a eu comme but de montrer comment la réalité peut parfois être si facilement détournée, jusqu'à créer des monstres qui n'en sont pas, n'en déplaît à Chéri Bibi.



Figure 28 : l'animal le plu dangereux, page 6, tome 2, *Chéri Bibi*

Il est tout d'abord courant que les bagnards soient très mal considérés par les gardiens, après tout, s'ils sont au bagne, ce n'est pas (normalement), pour avoir simplement volé du pain. Chéri Bibi est cependant une exception. Son histoire et sa légende le dépassent de très loin malgré son attitude relativement calme tout au long de la bande dessinée. L'image ci-dessus montre très bien la considération que les gardiens ont pour lui, le « 3216 » qui est semble-t-il pire que la jungle et ses animaux.

Mais ces mêmes gardiens participent grandement à sa légende. Dans la scène suivant cette même image, le lecteur peut ainsi lire ces mots :

« Chéri Bibi s'est retrouvé isolé quelques minutes avec un des gardes et quand, attiré par les cris, notre témoin est arrivé sur place, c'était pour découvrir son collègue tailladé et plein de sang. Les bagnards lui ont dit qu'il avait été attaqué par une bête sauvage et qu'ils n'avaient rien pu faire. Les gardes n'ont pas eu de doutes, la bête avait même emportée quelques morceaux de viande ! Pourtant ils ont laissé courir la rumeur qui prétendait que le garde avait été découpé en morceaux et ses restes pendus aux arbres par Chéri Bibi lui-même ! Voilà pour la légende... »

À la suite de cette découverte, ce même Chéri Bibi tente de s'évader avec l'homme à qui il est enchaîné. Ici le choix du dessinateur va à l'inverse de ce qu'il est censé montrer. Il va dans le sens des gardiens et le montre en prédateur, qui écoute les gardiens dire de lui qu'il est le pire d'entre tous. Son « compagnon » d'infortune entend ces paroles et peut un instant y croire puisque Chéri Bibi le tient contre lui, sa machette proche de son visage tandis qu'il le bâillonne de sa main pour l'empêcher de faire un quelconque bruit.



Figure 29 : première évasion de Chéri Bibi, page 6 tome 1

Mais sa légende n'est pas uniquement forgée par les gardes, disons plutôt qu'ils l'entretiennent. En effet, tout son personnage est basé sur une suite de quiproquos et de malentendus qu'il ne cessera d'essayer de combattre.

Les deux premiers meurtres qui lui sont attribués sont déjà, en eux même, un véritable poids à sa situation. S'ajoute à cela sa carrure impressionnante, sa première évasion réussie et les nouvelles accusations que le commissaire de Police « Costaud » lui attribue dès son retour en métropole. Il réussit à vivre caché, mais bientôt tous les meurtres quelque peu sanglants qui font la une des journaux lui sont attribués. Il parvient à vivre à Paris sans se faire remarquer, preuve que « Chéri Bibi » est bien plus une légende qu'une personne que tout le monde reconnaîtrait à sa moindre sortie. D'ailleurs, dans le tome deux intitulé *Le marquis*, les forçats parviennent à inverser les rôles sur leur navire de transport vers la Guyane, les gardes prenant leur place dans les geôles suite à une mutinerie rondement organisée et menée.

Une fois le contrôle pris, les forçats se voient accueillir les passagers d'un navire échoué à qui Chéri Bibi raconte sa propre histoire sans que ceux-ci sachent qu'il l'est lui-même, ceux-ci étant bien sûr au courant des intentions qu'on lui donne sans pour autant savoir qui est physiquement cette personne. Au-delà de toute l'histoire racontée par le personnage lui-même, il faut bien penser que cette histoire est totalement fictionnelle et que la tentative d'amende honorable que le personnage essaye de se faire à lui-même peut ne pas être aussi accessible qu'elle semblerait l'être.

« Eugène Dieudonné ? de la bande à Bonnot ? »

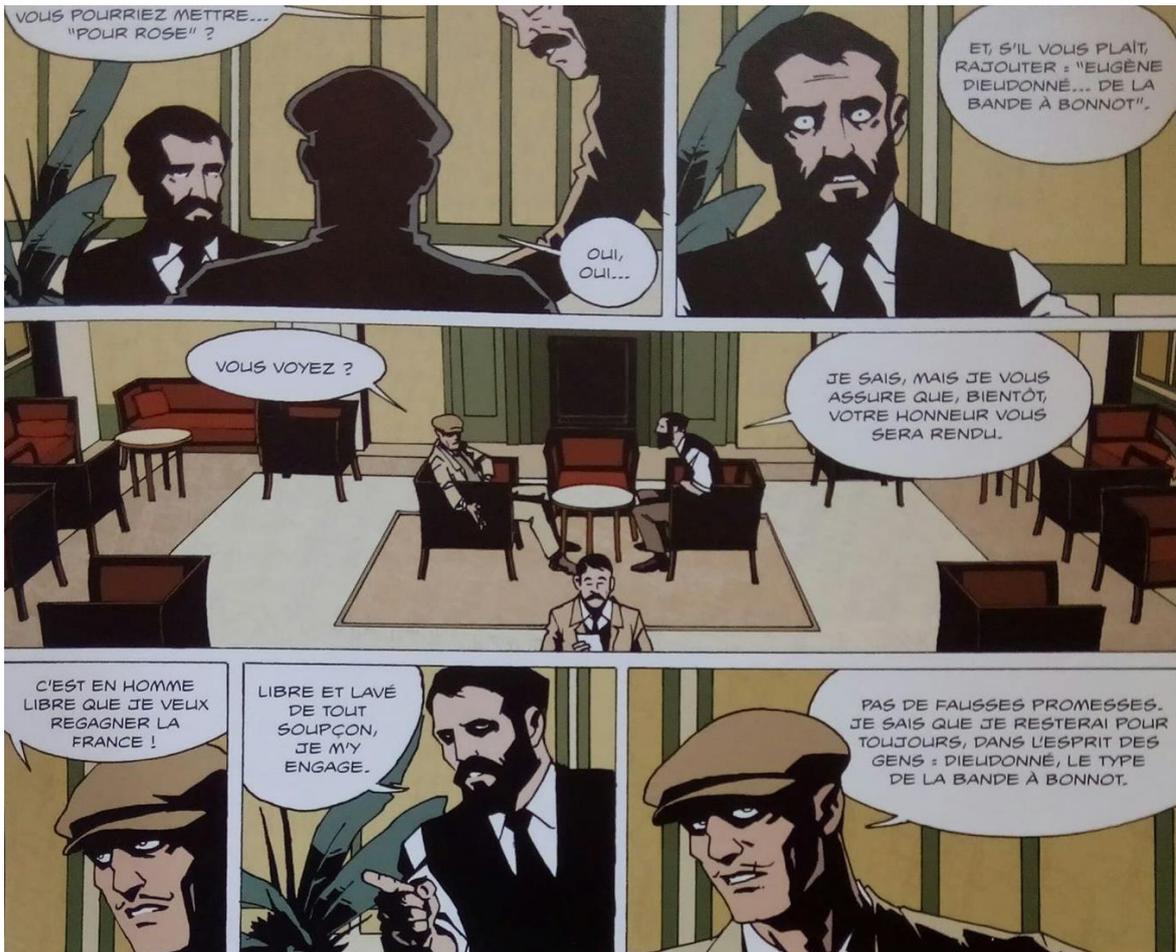


Figure 30 : rencontre libre au Brésil, page 38 tome 2 de Forçats

En opposition totale avec ce précédent exemple, il est évident que dans ce corpus, Eugène Dieudonné est un parfait contre-exemple. Accusé à tort, innocenté par les membres de la bande à Bonnot, gracié même par le président de la République de l'époque, il reste pour de très nombreuses personnes un membre de la bande à Bonnot. Dans les deux albums, la question : « Que faisiez-vous dans la bande à Bonnot ? » lui est posée près d'une dizaine de fois alors même qu'une grande partie de ces personnes sont au courant de la réalité des choses. L'exemple ci-dessus est d'autant plus parlant que Dieudonné est ici au Brésil, après sa deuxième évasion, alors qu'il a été gracié et innocenté, Albert Londres ayant grandement participé au changement de mentalité quant au bagne. Pourtant, Dieudonné ne cesse d'être assimilé à la bande à Bonnot.

Chapitre 8 – Entre lecture personnelle et vision sociale du bagne

Être bagnard : une question de situation ?

La situation d'un bagnard est, nous l'avons vu de nombreuses fois, en permanente fluctuation. Entre les changements de statut dans l'administration, les changements de lieux, de traitement, d'occupations et d'encore bien d'autres paramètres, le mot bagnard ou même celui de bagne semble bien peu capable de décrire la totalité de ces choses. Ainsi, pour étudier et déterminer la vie au bagne et la situation de bagnard, il faut appliquer des filtres de lectures sociaux et réussir à déterminer quelle voie mène à quel endroit. Il est une chose certaine, le bagne est une institution inégale et défectueuse. À partir de là, toute analyse ne saurait être ambivalente quant aux résultats que donne le bagne : il ne mène à rien. Le but d'un système carcéral pratiquant l'incarcération, c'est de punir le prévenu tout en l'écartant de la société pour un temps. Dans l'idée, la prison liée à la justice se verra être impartiale avec ses détenus, ceux-ci étant coupables et devant comprendre le pourquoi de cet enfermement. Il a pour but la protection de la société face à des « dangers ». Cependant, le système actuel ne fonctionnant déjà que très peu de cette manière, le bagne en est un exemple encore pire. Au cours des albums du corpus, l'idée de personnages innocents victimes d'erreurs judiciaires ou d'une justice expéditive à souhait est récurrente et concerne même presque tous les protagonistes.

Leur révolte n'a d'ailleurs d'égal que leur soif de liberté et de justice, à l'image de Chéri Bibi, de l'évadé survivant du Belem, d'Eugène Dieudonné et même de Lucciani dans une autre mesure. À contrario, le protagoniste de Paco les mains rouges arrive presque heureux au bagne. Il a échappé de peu à la guillotine et c'est après la seule chose qui compte pour lui. La page d'album consacrée à son arrivée au bagne permet de très bien comprendre les différents niveaux que comporte la déportation. La première case prend toute la largeur de la page et comporte trois informations : on y crève de chaud, l'endroit est paradisiaque, le camp ressemble plus à une petite ville qu'une prison classique. Pour le nombre de nouveaux bagnards qui rentrent, on ne peut voir que trois ou quatre gardiens tandis que d'autres bagnards sont présents autour, du camp, qu'ils soient en train de nettoyer ou de se reposer, ils semblent être dans une relative liberté. Devant cette « réalité », les nouveaux se questionnent sur les rumeurs concernant le bagne et l'espérance de vie dans ces camps.

Une fois rentrés dans le camp, les détenus passent par la case anthropométrie où la « fiche » du détenu est créée. C'est ici que le protagoniste déchanté quant à la réalité du bagne : ici rien n'est donné tout s'achète, si ce ne sont pas forcément les pires de la société qui sont ici, c'est en tout cas la pire des sociétés dans laquelle il va vivre.



Figure 31 : l'arrivée au bagne, page 15, *Paco les Mains Rouges*

Un système inhumain ? Plutôt un classique de l'humain

Devant ce bagne et au regard du système carcéral actuel, il semble logique de se questionner sur les limites humaines de l'enfermement. Le bagne colonial n'est en vérité que très classique dans les considérations humaines et sociales et ne saurait être interrogé sous un regard éthique. Nous l'avons vu, sa tentative de justice n'a mené qu'à une carcéralisation d'une certaine partie de la population, les pauvres tout comme les opposants politiques se retrouvant le plus souvent envoyés au bagne sans véritable raison. Le système carcéral dont le bagne fait partie ne contribue qu'à une toujours plus grande étanchéité entre les catégories sociales et culturelles. Enfermer ainsi les espaces sociaux a cependant permis aux concernés de mieux appréhender la vie de groupe, la débrouille devenant un lot collectif ou l'entraide peut parfois être un moteur d'avancement capital. Mais si ce facteur de découpe sociale est un « atout » pour la solidarité au sein du bagne, les anciens bagnards préfèrent ensuite s'éloigner de tout ce qui peut les rappeler au monde carcéral pour se voir attribuer une nouvelle place sociale et tisser de nouveaux liens avec la liberté.

C'est aussi ce déterminisme social qui crée une telle résistance des populations carcérales à la dureté du bagne. Si ce n'était qu'un lieu éloigné où on enferme les criminels, le bagne n'aurait pas subi les foudres de la métropole, et ne permettrait pas de créer un tel microcosme propre à sa situation. Ainsi pour casser ce monde parallèle qui se crée, l'administration pénitentiaire se doit de créer des camps de dureté différente, et ceux mêmes dans l'illégalité. C'est dans l'illégal que s'exprime le mieux la violence de ces camps qui deviennent de véritable mouvoir à prisonniers quelques années avant que les bien connus camps de concentration apparaissent en Europe. Dans *Paco les Mains Rouges*, les bagnards sont en permanence représentés comme souffrants ou fatigués hormis à leur arrivée, mais ceux arrivant de ces camps sont dans un bien pire état et semblent même être simplement morts.

Le protagoniste sait tout cela, mais semble perdu. Son travail d'infirmier n'a aucun sens avec ces bagnards-là, ces « incorrigibles ». Un gouffre se forme entre les bagnards affectés à Saint-Laurent qui, certes subissent le bagne, et ceux dans les camps « illégaux » qu'il qualifie directement d'enfer. Ce sont ces bagnards qui tentent de s'échapper, leur quotidien étant rendu invivable par l'administration. La précision médicale concernant la gangrène et les vers intestinaux ne sont pas non plus présents au hasard. Ils permettent de

creuser encore l'écart entre les différents camps, ceux de Saint-Laurent-des-Maroni étant presque cantonnés au paludisme tandis que la gangrène amplifie l'effet du camp meurtrier.



Figure 32 : Les fagots, page 44, *Paco les Mains Rouges*

Le bagné : penchant décisif de tout système ?

Le bagné est un échec judiciaire. Tout au long de cet écrit, il est apparu comme un système carcéral défaillant, et ce sur de nombreux points. Il est sans cesse remis en question par les personnages, qu'ils soient bagnards ou gardiens, ou mêmes personnages extérieurs. Seuls ceux qui ne l'ont jamais côtoyé ou qui n'ont aucune idée de son fonctionnement ne le « critique » pas. Dans la page ci-dessous, le contremaître engage la discussion avec un simple matelot qui dit ne rien comprendre aux termes du bagné parce qu'après tout : « un bagnard est un bagnard, de la mauvaise graine, non ?⁵⁵ ». Dans ce dialogue, les réponses du matelot ne sont qu'un amas de pensée populaire, les bagnards étant tous des déchets, « des sans aveux et sans-logis, des voleurs, des paumés⁵⁶ », il ramène tout raisonnement et remise en cause du bagné à des ragots, et remet directement en cause l'innocence de Dreyfus et son passage au bagné puisque « c'est un juif ! Alors on peut se poser des questions ! ». Mais au-delà de ces paroles, c'est l'histoire contée par le quartier maître qui est intéressante.

D'abord, il décrit les différents types de bagnards, puisqu'un « déporté » y est pour ses idées, un « transporté » est un condamné droit commun qui a tué ou volé tandis qu'un « relégué » est un récidiviste de la justice envoyé ici en dernier recours. Il est intéressant de noter que la manière de parler du matelot est la plus proche que l'on puisse entendre ici de celle d'un bagnard, par son argot et sa manière que couper les mots. Ajoutant à cela son uniforme simpliste de matelot et les mœurs qu'il peut avoir se transforment très vite en celle d'un bagnard. C'est d'ailleurs ce qu'entend le contremaître en le qualifiant d'idiot à la fin de la discussion : il en faudrait peu à ce simple matelot pour se retrouver du mauvais côté de la justice, sa bêtise ne risquant pas de le mener vers des sommets intellectuels. Mais cette discussion amène aussi au lecteur l'histoire d'un homme condamné à cinq années de bagné pour anarchisme, et c'est là toute l'injustice de ce système carcéral. La République écarte ici tout potentiel opposant politique. En réponse, le matelot rabaisse cette histoire au niveau d'un ragot pour ensuite ajouter qu'il était sans doute le seul innocent présent au bagné. Cette campagne du Belem a cependant lieu en 1908, et le bagné n'a pas encore été « remis en cause » à cette époque par Albert Londres. Seuls ceux qui ont côtoyé le bagné d'assez prêt savent les problèmes de ce système.

⁵⁵ Page 15 de Belem tome 3.

⁵⁶ Toutes les citations de ce dialogue sont page 16 de Belem tome 3.

Le contremaître semble d'ailleurs être le seul à penser ainsi à bord du bateau puisque le marin nommé « Le Vern » qui se retrouve avec les bagnards en fuite a, à peu près, le même dialogue avec le contremaître au début de l'album.



Figure 33 : Tout ça pour des déchets, page 16, *Belem* tome 3

Au-delà de la remise en cause du bague et de ses « habitants », les bandes dessinées de ce corpus questionnent également la justice derrière l'enfermement. Forçats est celle qui le fait le plus étant donné qu'elle suit l'histoire d'Eugène Dieudonné et du combat d'Albert Londres contre cette justice. Dans le deuxième tome le journaliste rencontre le consul de France au Brésil, pont politique entre Dieudonné et la métropole afin qu'il obtienne des papiers et la grâce finale. Dans cette page Albert Londres discute avec ce même consul du battage médiatique concernant cette affaire et du rôle de l'État dans cette situation. Le consul a des ordres, mais représente aussi la France au Brésil. Il sert ainsi d'intermédiaire la République et l'affaire Dieudonné tenue par Albert Londres. La première case de la page introduit cette idée de négociation, le lecteur peut y lire deux bulles : « Il faut arrêter ce battage médiatique ! » et « La presse est déchaînée... » qui sont prononcées par le consul sans pour autant qu'il soit présent dans cette case. Ces deux phrases sont des « ordres » de ses supérieurs comme le prouve en décor de cette bulle le portrait de Gaston Doumergue⁵⁷, président de la IIIe République de 1924 à 1931.

Albert Londres répond tout naturellement qu'il ne peut rien y faire, et rejette la faute sur la France : si les journalistes parlent, c'est contre l'injustice. Il est présenté en position de force, adossé à son siège, son visage est toujours très sombre, que ce soit ses cheveux, sa barbe, mais également le jeu d'ombre fait autour de ses yeux, il est très marqué comme un message de mauvais augure. La réponse du consul est ensuite déterminante quant à la critique du journaliste sur le bague : « La France ne peut pas se permettre d'être accusée de la sorte devant la communauté internationale ». Il sous-entend par-là que ce ne sont pas les actes, mais bien les mots qui seuls comptent, la position du pays dans l'ordre mondial ne doit pas être plus abîmée et c'est en sa position de décideur mondial que le pays doit se poser, pas en gouvernement tortionnaire. Albert réitère ici son discours : La France est responsable, qu'elle fasse amende honorable. Ces deux cases prennent l'entièreté de la largeur de la page, la seconde étant plus appuyée sur le visage du journaliste, pour souligner ses propos et marquer leur importance.

⁵⁷ Il est reconnaissable à la position de sa main sur les livres du bureau : sa main est posée ouverte sur les livres tandis que Alexandre Millerand, président de 1920 à 1924 a le poing fermé. Il est également le seul avec son prédécesseur à avoir un rebord de son costume qui recouvre partiellement la grand-croix de la Légion d'honneur qu'il porte sur le côté.

Son discours est simple : L'État est responsable, il est remis en question, c'est lui créer cet enfer à l'inverse des idées de liberté prétendument incarnées par le pays, l'État doit redonner ses droits à Dieudonné et fermer le bagne pour de bon. Le consul ne répond pas et donne directement le passeport de Dieudonné au journaliste, comme convaincu de son discours, il outrepassa ses pouvoirs et n'attend pas l'avis de la métropole. La page se finit sur une question du consul : « Qu'est-ce que Dieudonné fichait dans la bande à Bonnot ? ». Cette question clôturait et ouvre à la fois la fin de l'histoire du Dieudonné au bagne : il est innocent, tout le monde le sait, mais il reste aux yeux de tous un membre de la bande à Bonnot. L'erreur judiciaire ne l'a pas fait que vivre au bagne pendant de nombreuses années, elle a transformé la vision des Français à son égard : même libre et lavé de tout soupçon, pourquoi faisait-il partie de la bande à Bonnot ? Son « honneur » reste inchangé et tous ne sont intéressés que par une chose : le sensationnel et le fait divers. Ce n'est pas tant qu'il eut été coupable qui importe que l'histoire qui en découle. C'est d'ailleurs cela qui dégoûte Albert Londres des critiques quant à son ouvrage concernant le bagne. Ce n'est pas la critique littéraire qui l'intéresse, mais l'idée que se fait le lecteur du bagne et des problèmes qui y règnent.



Figure 34 : le passeport de Dieudonné, page 56, *Forçats* Tome 2

Conclusion

Ce sujet avait pour but de questionner la représentation du bagne colonial en bandes dessinées. Pour ce faire, un corpus de différentes bandes dessinées a été utilisé. Ce corpus aurait pu être plus étendu ou plus restreint, il reste d'un point de vue logique, cohérent par ses ressemblances et ses différences. Certains albums ont été plus utilisés que d'autres en termes d'images étant donné leur existence en tant que fichier informatique comme Biribi ou Belem. C'est dans l'optique d'obtenir de meilleures images qu'elles furent plus utilisées, mais également parce qu'elles permettaient une meilleure étude de leurs pages. Mais quel fut le questionnement sur le bagne en bande dessinée ? Il fut questionné de trois manières différentes : quel en est le traitement, quelle en est l'écriture et quelle en est l'histoire ? Le traitement représente la création du bagne dans son entièreté au sein de la bande dessinée, en tant que milieu, mais aussi en tant que toile de fond active à l'histoire. L'écriture ensuite permis de voir par quel biais la bande dessinée d'histoire se crée-elle, à travers la subjectivité de l'art et l'objectivité de l'histoire par exemple. L'histoire dans la bande dessinée enfin posait problème : quelle est l'histoire que l'on obtient dans ces bandes dessinées ? Sont-ce seulement des récits de vie, des témoignages, des analyses ou de beaux dessins ?

Ainsi, comment le bagne colonial fut-il créé en bande dessinée ? Il apparut tout d'abord que le bagne était un sujet particulièrement probant pour la bande dessinée. En effet le bagne est un « milieu » aux références et au folklore des plus parlant en termes visuels. Déjà, le corpus prenait place dans une histoire directe par ses sujets : le Belem un navire français voguant non loin de Kourou dans la bande dessinée étudiée, presque aussi connue aujourd'hui que l'Hermione, mais aussi Albert Londres, le célèbre journaliste qui révéla aux yeux des Français l'horreur qu'était le bagne et l'injustice qui y règne par le biais d'Eugène Dieudonné, victime d'une erreur judiciaire en rapport avec la fameuse bande à Bonnot. Mais cette historicité n'est pas la seule présente, puisque l'album Biribi est lui fait de différents héritages directs du bagne, le protagoniste tout d'abord, ses tatouages et le camp lui-même. À ce référencement s'ajoutent le folklore bagnard et son importance dans ses représentations visuelles. Ce folklore passe d'abord par les tatouages, les tatouages ou « bousille » du bagne étant la base de la culture du tatouage français. Le folklore est ensuite présent dans l'introduction du monde carcéral dans la bande dessinée, par des histoires, des récits de vie et des parcours à la finalité commune : quitter le bagne.

Pour continuer sur ce monde bagnard en bande dessinée, il a fallu comprendre le traitement de la vie au bagne par ce média, à travers les détails, les rôles et les « preuves » que c'est bien le bagne qui est décrit. En réalité, il se pose un véritable problème à l'écriture du bagne dans des termes historiques : le bagne est une histoire parallèle. Il est une histoire parallèle dans le sens où beaucoup de choses au bagne sont cachées, non dites, et même effacé. Le bagne est un système carcéral, c'est l'équivalent d'une prison avec des spécificités de terrain et de traitements. Mais, techniquement, en théorie même, tout ce qui s'y passe est sous contrôle de l'administration qui écrit et enregistre tout. Mais l'humain étant ce qu'il est, le bagne est à une éternité de cette théorie. Beaucoup de choses sont cachées dans l'histoire du bagne, que ce soit du côté de la justice et de l'administration comme de celui des bagnards. C'est là tout le problème dans l'écriture du bagne, c'est une histoire à trou, et la bande dessinée historique doit ici combler tout en montrant ces vides dans l'histoire carcérale de cette époque.

Après l'étude du sujet, il fallait comprendre le bagne et son existence. Pourquoi le bagne existe-t-il tout d'abord ? Il sert, dans l'idée, à combattre la délinquance, à l'écarter de métropole pour « nettoyer » le territoire. Ce nettoyage est une purge, mais pas seulement des délinquants, de tous les indésirables que la République veut voir disparaître. Si les petits voleurs et autres membres de la « classe laborieuse, classe dangereuse » sont visés par le bagne, il est aussi un autre ennemi de l'État : les anarchistes. Ceux-là font partie d'un groupe particulier, ceux envoyés là pour leurs idées politiques, qui vont à l'encontre de ce que veulent les dirigeants et la justice. Une fois la compréhension faite du bagne, il fallut voir la connaissance intime du bagne acquise dans ces bandes dessinées. Il fallait voir la vie des bagnards avec comme sujet probant la débrouille. Elle s'est révélée être un des piliers de l'existence des bagnards et prend de si multiples formes qu'elle résume à elle seule la condition de prisonnier : s'occuper en dehors de ce que demande l'administration et améliorer ses conditions de vie. Mais la débrouille va souvent à l'encontre d'un autre thème d'importance : les relations entre condamnés et gardiens. Il s'avère qu'elle se révèle être comme toute relation humaine : faite de relations cordiales, respectueuses, mais aussi irrespectueuses, haineuses et de tous les adjectifs qui vont de pair avec cette notion. Dans le corpus, il existe peu de relations « correctes » entre bagnards et gardiens, elles font figure d'exceptions et ce sont plutôt les « salauds » qui ressortent face aux « gentils » condamnés. Les différentes bandes dessinées ont ainsi parfois pris le parti de montrer la monstruosité

derrière la loi, de prouver que même si les condamnés le méritent, ils ne sont pas les seuls à mériter d'être ici.

Comme résultante logique de ces relations, il paraissait logique d'ensuite étudier l'évasion au bagne. Avec des années à près de 700 évasions par an, elles semblent courantes sans pour autant mener à quelque chose de probant. C'est ici que lecteur averti commence à voir les nombreuses failles qui parcourent le système, et c'est pour cela que la « fin » du bagne fut si vite abordée. La fin en tant que système obsolète, bien qu'il soit resté actif jusqu'au milieu du XXe siècle.

Après avoir fait un bilan général du traitement du bagne, il fallait voir les détails de cette écriture du bagne, analysant les fautes du système comme les éléments de justesse de cette histoire. Les travaux forcés furent les premiers à être analysé sous ce cap, mais également le bagne en tant que guillotine sèche, système de mort qui ne fait pas couler le sang. Le doublage enfin fut analysé comme au travers du corpus afin de comprendre le véritable objectif du bagne : détruire physiquement et psychologiquement ceux qui ont refusé l'État.

Une fois la création du bagne en bande dessinée étudiée, il fallait voir l'écriture de la bande dessinée d'histoire. L'écriture comprend l'histoire dite, comme sa réalisation graphique, mais aussi le type d'écriture qui est fait pour vendre ces albums. Le dessin a tout d'abord été analysé sous la forme d'une comparaison entre les types de dessins composant l'album : les « cartoons », le réalisme ou le dessin simpliste. Le dessin réaliste est celui qui « colle » le plus parfaitement à la bande dessinée historique par sa ressemblance avec le réel, mais aussi parce qu'il permet une véritable profondeur graphique dans lequel le lecteur peut se plonger très rapidement. Mais ce n'est pas pour autant que les autres types de dessins sont moins « parlant » du point de vue du lecteur. Le dessin plus simpliste permet lui mettre en avant certaines choses comme les tatouages pour ce sujet. Les détails sont moins nombreux et ont autant d'importance si ce n'est plus aux yeux du lecteur. Dans le cas du roman graphique, le dessin est différent, simpliste lui aussi, mais moins prépondérant, le texte prenant beaucoup de place dans le récit tandis que le dessin permet de simplifier certains passages. Le dessin ici prend la fonction d'une toile de fond au récit littéraire, il sert à donner le décor pour que les lettres agissent, d'où les nombreux passages silencieux dans les pages du roman graphique d'Alexandre Jacob.

Au-delà du dessin, plusieurs choses ressortent déjà de l'étude ce corpus : il est genré. La bande dessinée apparaît alors comme un média genré, et ici au service du masculin. Le corpus déjà n'est constitué que d'hommes, et ce avant tout parce que le sujet s'y prête, si peu de femmes ayant finis au bagnes comme les hommes, mais également parce que la seule bande dessinée traitant d'une femme au bain ne le traite que comme histoire secondaire, sans appuyer sur d'autres détails que ceux des albums du corpus. Hormis la pression sexuelle qui peut différer qui, mais qui est aussi présente dans certains albums du corpus, les femmes bagnardes sont exclues de ce monde. Le bain des femmes est plutôt le lot des femmes de gardiens qui ont à vivre dans les camps, qui côtoient elle-même de nombreux bagnards et qui vont jusqu'à les aimer dans certains albums. Mais si les femmes sont exclues à l'intérieur des albums, la bande dessinée s'avère également être un média d'hommes avec des pourcentages de vente entre les hommes et les femmes bien différents. Serait-ce une histoire d'hommes pour les hommes ?

Pour « créer » le bain, les albums se doivent d'approfondir le milieu qu'il traite, il en est de même pour l'histoire qui suit un cadre dit « folklorique ». Les références visuelles sont ainsi un marqueur de la bande dessinée d'histoire puisqu'elle respecte des codes pour montrer le passé, d'où l'importance par exemple des tatouages et du dessin réaliste. Mais il faut également s'attarder sur les personnages des albums qui en eux même créent l'histoire qu'ils vivent, c'est ce faisant que les personnages se voient attribuées des « gueules » ou caractéristiques particulières qui marquent le lecteur et imprime en lui cette réalité physique qui a eu lieu. Mais le dessin n'est pas le seul aidant et les couleurs en bande dessinée ont tout autant d'importance. Les jeux de couleurs se révèlent donc être primordiaux pour créer une tension dans la lecture et marquer toujours le lecteur.

Mais, pourquoi le lecteur peut-il s'intéresser à la bande dessinée historique ? Quel « surplus » de réalité obtiendra-t-il avec un album de ce genre ? C'est là toute la complexité de ce média qui repose sur des bases réelles et passées, et qui doit les transformer et en recréer d'autres afin d'apporter son innovation. Au-delà des questionnements sur le croisement entre art et histoire, qui mène forcément à la subjectivité ou l'objectivité, il faut voir la bande dessinée historique comme un passé fictionnel, à la fois vrai, mais tout aussi

faux. Peu importe l'histoire inventée, elle doit respecter des codes qui la rendent réelle, la fiction devenant histoire par le biais de figures de réalité.

Il en est de même pour la science-fiction : un auteur ne peut pas lier entre elles des histoires qui n'ont rien à voir, elles doivent toutes respecter les mêmes codes de réalités pour faire partie du même monde, une réalité et une histoire n'existant que par le biais de ses traits propres que l'auteur doit respecter afin de pouvoir s'y référer. L'anthropométrie Bertillon par exemple est un des codes du bagne, elle doit être présente pour rendre compte de l'existence des bagnards aux yeux de l'administration, et ce même en bande dessinée dans des scènes impliquant les bagnards et l'administration.

Mais est-il possible de créer de la réalité historique sans base ? Comme nous l'avons vu : oui, mais non. La fiction peut être totale, rien de ce qui se passe n'est vrai, mais ces actions respectent des codes historiques qui les rendent réelles et possibles. C'est tout simplement le principe de la fiction historique qui ne s'inquiète que d'inscrire son histoire dans l'Histoire sans que la première influe sur la réalité et le passé. La question ici est de savoir comment le public réagira face à cette fiction « réaliste ». En bande dessinée, la question n'est pas prédominante, les sommes résultantes des ventes restent petites, tandis que dans l'industrie du cinéma, l'histoire peut bien changer pour que le chiffre soit meilleur, et c'est là tout le problème de la fiction historique.

Il est une autre question encore que pose la bande dessinée d'histoire : peut-elle permettre un autre type d'enseignement ? Sert-elle un quelconque dessein d'apprentissage de l'histoire ? Si elle ne peut bien sûr pas remplacer un apprentissage dit « classique », il est cependant aisé de considérer que la bande dessinée historique peut être une porte d'entrée vers l'histoire, servant de tremplin à un apprentissage plus complet. Elle vise avant tout les néophytes qui ne sont pas d'abord attirés par l'histoire, d'où l'importance du dessin et de l'histoire fictionnalisée qui crée une demande ou une envie. Ce sont ces circonstances qui d'ailleurs ont créé la bande dessinée *Aux Iles point de Salut* paru chez Caraïbéditions qui a pour but d'enseigner l'histoire de la Guyane aux plus jeunes par l'intermédiaire de ces bandes dessinées. Mais, comme toute liberté prise, l'histoire et son écriture peut trop pencher du côté de la fiction et tout simplement faire croire à l'histoire quand elle n'en est pas, à l'image d'Henri Charrière dit « Papillon » dont l'œuvre autobiographique est remise en question, son Histoire ne coïncidant pas avec la réalité historique.

En troisième et dernière partie de cet écrit, il fut abordé l'idée de mémoire ou autrement dit de récit de vie. En effet, la plupart des bandes dessinées du corpus prennent la forme d'un récit autobiographique, le narrateur revenant sur des faits passés en y ajoutant parfois une analyse à l'aune du présent de ce même narrateur. Cette mémoire passée revêt ainsi de très nombreuses facettes qui passent tout d'abord par la diversité des témoignages. L'histoire varie selon ceux qui la vivent et, pour le bagne, selon du côté duquel elle est vécue. S'ajoutent à ces témoignages de très nombreux questionnements de la part des protagonistes : quelle est l'utilité du bagne à l'aune de leur histoire, et comment le bagne est-il vécu ? En opposition avec le discours des personnages, le lecteur est aussi en droit de se questionner sur l'objectivité de l'histoire qui lui est contée, sans la croire bien sûr, mais en se demandant quelle est la vérité que l'on tente de lui indiquer.

C'est dans ce même ordre d'idée que la question de la poétisation est ensuite posée. Qu'elles sont les biais utilisés pour rendre l'histoire et ses actions attractives ? C'est ainsi que les punitions infligées furent d'abord étudiées. Elles ne sont certes pas « poétique » au premier abord, mais se révèlent être de fabuleux instruments graphiques pour décrire l'histoire et l'appuyer. C'est par la violence que le lecteur est marqué, d'où l'importance graphique qui leur est allouée. Si ces punitions sont effectives dans l'histoire, elles se trouvent ici être le fruit d'une création historique et ce fut alors le nouveau questionnement de ce chapitre : si l'histoire est poétisée, comment peut-elle-même être de l'histoire ? Tout simplement parce que l'histoire elle-même se poétise et s'inscrit dans un cadre d'autocréation sans laquelle rien ne serait possible. C'est en créant des piliers de réalité que l'on peut ensuite lire l'histoire, sans cela, elle s'avère n'être qu'une petite histoire sans fondement. Dans le corpus, les bandes dessinées se créent ainsi des bases historiques pour amener le lecteur à décrypter la fiction de la « réalité » historique. Au sein même des pages, des micros fictions s'affrontent pour montrer la voie, à l'image de Chéri Bibi qui sans cesse joue de ses codes entre les hommes, leurs légendes et ce que les personnages croient savoir. Si Chéri Bibi n'est que fiction, il en est de même pour Eugène Dieudonné ensuite que tous considèrent comme un membre de la bande à Bonnot sans remettre en cause son innocence : l'histoire populaire retenant l'erreur judiciaire autant que la condamnation.

Il a finalement fallu voir l'histoire du bagne à l'aune de ce que le lecteur avait à penser grâce à ce corpus. Quel résultat personnel et quels résultats sociaux peut-on tirer de ces albums ? Il apparaît donc que la situation de bagnard, comme celle de gardien d'ailleurs,

est une question de situation au sein des camps, côtoyer des hommes particulièrement violents n'étant le lot que de certains tandis que d'autres « profitent » un peu mieux de leur situation. Cette situation cependant n'est pas aléatoire, mais relève de beaucoup de paramètres, que ce soit la violence, les condamnations ou les légendes, il en est un qui reste primordial, et ce même dans la société actuelle : savoir se placer économiquement dans le système. Même en prison, le capitalisme régit toute position sociale et permet, à qui sait s'y prendre, de mieux vivre sa condamnation. Hormis la situation, il est également logique de se questionner sur l'intérêt de toute la dureté ce système carcéral, ne serait-ce pas inhumain ? Bien au contraire, le bagne est un classique de l'humanité et ne fait que grossir les traits de la société qui le régit : il permet d'accentuer le déterminisme social tout en favorisant certaines de ses catégories. C'est l'ombre de toute société, la défaillance fonctionnelle que personne ne veut voir exposer, car elle contribue grandement à ce que rien ne change et à ce que les « grands » de la société restent aux commandes. Cette ombre est, par son existence propre, utile, mais déshonorante, personne ne voulant que le monde comprenne qu'un pays demande des choses sans pour autant les pratiquer.

Le bagne en bande dessinée a de très nombreuses facettes, et si l'historicité peut être questionnée à l'aune de l'objectivité, il apparaît clairement que le traitement historique d'un sujet comme celui-ci en bande dessinée est plus que probant. L'histoire dite, qu'elle soit fictionnelle ou pas, se repose sur des bases méthodologiques claires permettant la justesse historique sans qu'aucune lourdeur stylistique n'assombrisse le trait. L'histoire ne sert pas qu'à voir le passé, elle sert à questionner la société à l'aune des événements passés, ce que ce corpus permet pleinement, que ce soit à travers son traitement graphique, que fictionnel et historique.

Il faudrait pour approfondir cette étude pouvoir interroger les auteurs de ces albums tout en leur adjoignant d'autres albums traitant du sujet différemment ou à d'autres époques. La bande dessinée s'avère être un média d'exception pour la retranscription historique, la comparer à l'écriture de l'histoire par les autres médias peut également être probant.

Sources

- *Forçats*, Tome 1 Dans l'enfer du bagné, scénario : Patrice Perna, dessin : Fabien Bedouel, couleur : Florence Fantini, Les arènes BD, 2016
- *Forçats*, Tome 2 Le prix de la liberté, scénario : Patrice Perna, dessin : Fabien Bedouel, couleur : Florence Fantini, Les arènes BD, 2017
- *Chéri Bibi*, D'après l'œuvre de Gaston Leroux, Tome 1 Fatalitas !, scénario : Pascal Bertho, dessin et couleur : Marc-Antoine Boidin, éditions Delcourt, 2006
- *Chéri Bibi*, D'après l'œuvre de Gaston Leroux, Tome 2 Le Marquis, scénario : Pascal Bertho, dessin et couleur : Marc-Antoine Boidin, éditions Delcourt, 2007
- *Chéri Bibi*, D'après l'œuvre de Gaston Leroux, Tome 3 Cécily, scénario : Pascal Bertho, dessin et couleur : Marc-Antoine Boidin, éditions Delcourt, 2008
- *La Grande Évasion*, Tome 1 Biribi, scénario : Sylvain Ricard, dessin : Olivier Thomas, couleur : Christophe Araldi, éditions Delcourt, 2012
- *Paco les Mains Rouges*, Tome 1 La Grande Terre, scénario : Fabien Velhmann, dessin et couleur : Éric Sagot, édition Dargaud, 2017
- *Aux Iles, Point de Salut*, scénario : Laurent Perrin, dessin et couleur : Laurent Perrin et Stéphane Blanco, Caraïbédéditions, 2011
- *Alexandre Jacob, journal d'un anarchiste cambrioleur*, D'après l'œuvre d'Alexandre Jacob, scénario : Vincent Henry, dessin : Gaël Henry, Sarbacane éditions, 2016
- *Belem*, Tome 3 Le Yacht du Bagné, scénario, dessin et couleur : Jean-Yves Delitte, éditions Glénat Chasse-marée, 2009

Bibliographie

Ouvrages généraux sur le bagne :

- Michel Pierre, *Le temps des bagnes 1748-1953* ; Paris, Tallandier, 2017
- Jean Lucien Sanchez, *À perpétuité. Relégués au bagne de Guyane* ; Paris, Vendémiaire, 2013
- Dominique Kalifa, *Biribi : les bagnes coloniaux de l'armée française* ; Paris, Perrin, 2009
- Michel Pierre, *Le dernier exil. Histoire des bagnes et des forçats* ; Paris, Gallimard, 1989
- Jacques Guy Petit, *La prison, le bagne et l'histoire* ; Paris, Librairie des Méridiens-Médecine et Hygiène, 1984
- Jean Claude Michelot, *La guillotine sèche. Histoire des bagnes de Guyane* ; Paris, Fayard, 1981
- Albert Londres, *Au Bagne* ; Paris, Le Petit-Parisien, août à septembre 1923, réédition Arléa Poche, 2008
- Pierre Zacconne, *Histoire des bagnes, Depuis leur création jusqu'à nos jours, 1878* ; réédition Forgotten Books, Classic Reprint, Royaume-Uni, 2018

Ouvrages spécialisés :

- Jérôme Pierrat, Eric Guillon, Stéphane Valley, *Mauvais garçons : portraits de tatoués 1890-1920* ; Paris, La manufacture de livres, 2013
- Claire Jacquelin, *Au bagne de Guyane, forçats et médecins* ; Paris, Maisonneuve & Larose, 2003
- Danielle Donet-Vincent, *La fin du bagne* ; Rennes, Éditions Ouest-France, 1992
- Marcel Le Clère, *La vie quotidienne dans les bagnes* ; Paris, Hachette, 1979
- Jean Graven, *L'argot et le tatouage des criminels : étude de criminologie sociale* ; Genève, Éditions de la Baconnière, 1962

Ouvrages sur la bande dessinée et l'histoire :

- Michel Porret, *Objectif bulles : Bandes dessinées et histoire* ; Genève, Georg, 2009
- Thierry Groensteen, *La Bande dessinée, son histoire et ses maîtres* ; Paris, Flammarion, 2009
- Odette Mitterrand, *L'histoire par la bande : Bande dessinée, Histoire et pédagogie* ; Paris, Syros, 1983

Articles :

- Ory Pascal, « L'histoire par la bande ? », *Le Débat*, 2013/5 (n° 177), p. 90-95. DOI : 10.3917/deba.177.0090. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2013-5-page-90.htm>
- Michel Pierre, « Le siècle des bagnes coloniaux (1852 - 1953) », *Criminocorpus* [En ligne], Les bagnes coloniaux, Articles, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 02 septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/174>
- Jean-Lucien Sanchez, « Les évasions de relégués au bagne de Guyane (XIX^e-XX^esiècle) », *Criminocorpus* [En ligne], Les rebelles face à la justice, Articles, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 02 septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/2837>
- Emma Viguiet, « Corps-dissident, Corps-défendant. Le tatouage, une « peau de résistance », *Amnis* [En ligne], 9 | 2010, mis en ligne le 30 janvier 2010, consulté le 17 mars 2018. URL : <http://amnis.revues.org/350>
- Philippe Poisson et Marc Renneville, « Surveillant militaire, j'ai vu la fin du bagne », *Criminocorpus* [En ligne], Les bagnes coloniaux, Articles, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 29 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/220>

Table des annexes

Annexe 1 Le chantier forestier, Belem, Tome 3, page 9.....	99
Annexe 2 La tranchée de Biribi, La Grande Évasion, Tome 1, page 13.....	100
Annexe 3 Première de couverture de Paco les Mains Rouges	101
Annexe 4 Quatrième de couverture de Chéri Bibi, Tome 2.....	102
Annexe 5 Plan d'évasion, Belem, Tome 3, page 10.....	103

Annexe 1

Le chantier forestier, Belem, Tome 3, page 9



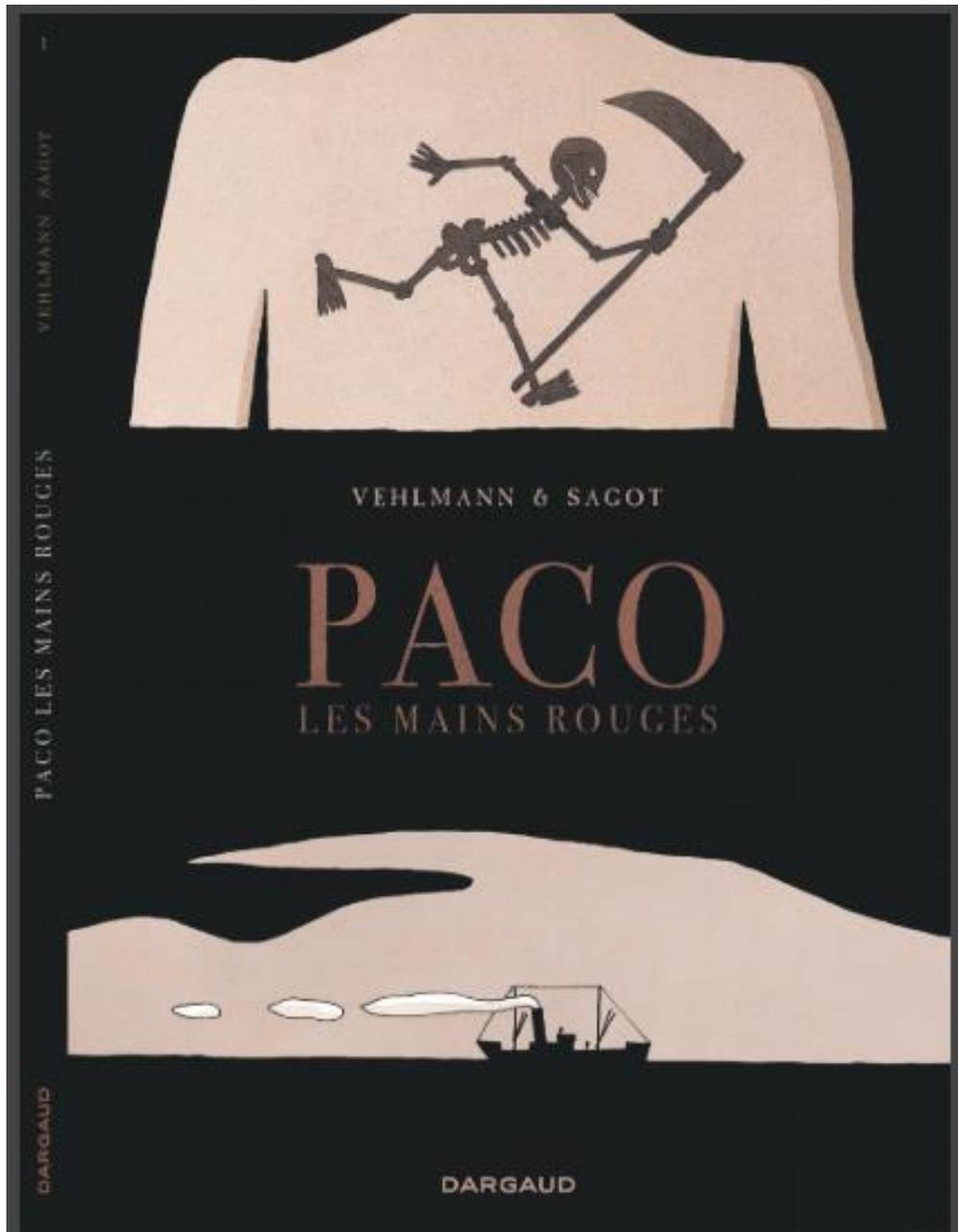
Annexe 2

La tranchée de Biribi, La Grande Évasion, Tome 1, page 13



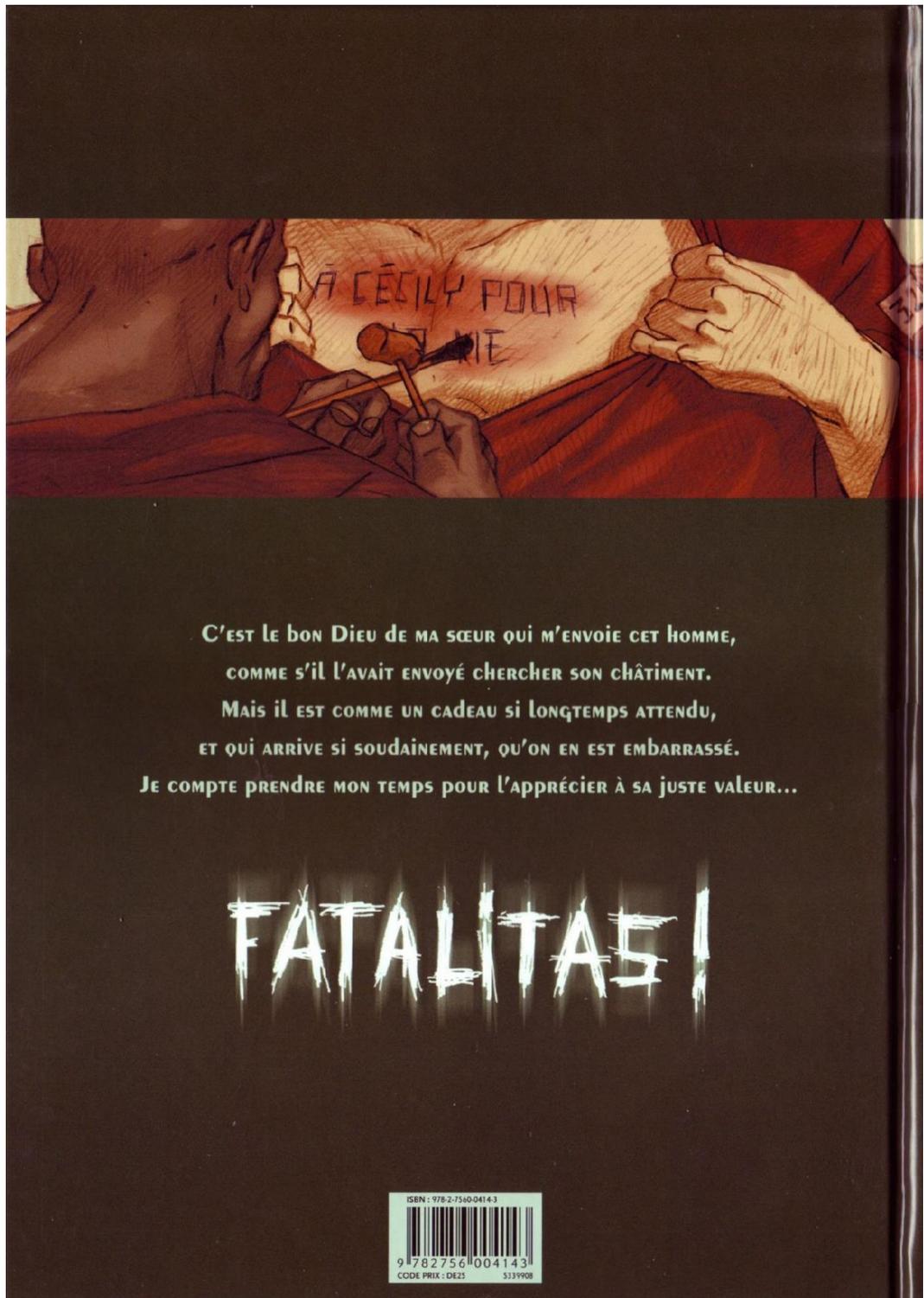
Annexe 3

Première de couverture de Paco les Mains Rouges



Annexe 4

Quatrième de couverture de Chéri Bibi, Tome 2



C'EST LE BON DIEU DE MA SŒUR QUI M'ENVOIE CET HOMME,
COMME S'IL L'AVAIT ENVOYÉ CHERCHER SON CHÂTIMENT.
MAIS IL EST COMME UN CADEAU SI LONGTEMPS ATTENDU,
ET QUI ARRIVE SI SOUDAINEMENT, QU'ON EN EST EMBARRASSÉ.
JE COMPTE PRENDRE MON TEMPS POUR L'APPRECIER À SA JUSTE VALEUR...

FATALITAS!



Annexe 5

Plan d'évasion, Belem, Tome 3, page 10



Table des illustrations (dans le texte)

Figure 1 : "Tout me fait rire" en dessin et en photo	16
Figure 2 : "la moustache tatoué" p.102 de Mauvais garçons, portraits de tatoués 1890-1930.....	18
Figure 3 : Page 11 de <i>Fatalitas !</i> où du Rhum arrive jusqu'au détenus.....	21
Figure 5 : page 13 de Belem tome 3, un chasseur de prime attrape un bagnard en fuite	25
Figure 6 : page 89 du journal d'Alexandre Jacob en roman graphique, Le transport vers le bagne. 27	
Figure 7 : page 8 de Biribi où un nouveau prisonnier est battu sans sommation pour le chef de camp	29
Figure 8 : page 12 de Belem Tome 3, arnaque à l'évasion.....	32
Figure 14 : Page titre de <i>Paco les mains rouges</i> en bannière.....	45
Figure 15 : Page titre de Biribi.....	45
Figure 16 : Début de la lettre d'Alexandre Jacob à sa mère illustrée à la manière d'un roman graphique	46
Figure 17 : Deuxième partie de cette même lettre.....	46
Figure 18 : première de couverture du Tome 1 de Forçats	52
Figure 19 : première de couverture du tome 2 de Forçats.....	53
Figure 22 : tableau des parts de marchés de ventes des livres en France entre 2006 et 2016.....	56
Figure 20 : fiche anthropométrique de Jean Escarmonte dans <i>Aux Iles point de salut</i>	58
Figure 21 : fiche anthropométrique d'Alphonse Bertillon.....	58
Figure 23 : les bagnards, page 8 de <i>Belem</i> tome 3	64
Figure 24 : page 32 de <i>Belem</i> tome 3	65
Figure 25 : la crapaudine, page 15 de <i>Biribi</i>	68
Figure 26 : la punition, page 25 de <i>Biribi</i>	71
Figure 27 : le tombeau, page 27 de <i>Biribi</i>	72
Figure 28 : l'animal le plu dangereux, page 6, tome 2, <i>Chéri Bibi</i>	76
Figure 29 : première évasion de Chéri Bibi, page 6 tome 1	77
Figure 30 : rencontre libre au Brésil, page 38 tome 2 de Forçats.....	79
Figure 31 : l'arrivée au bagne, page 15, <i>Paco les Mains Rouges</i>	81
Figure 32 : Les fagots, page 44, <i>Paco les Mains Rouges</i>	83
Figure 33 : Tout ça pour des déchets, page 16, <i>Belem</i> tome 3	85
Figure 34 : le passeport de Dieudonné, page 56, <i>Forçats</i> Tome 2.....	87

Index des noms de lieux, de personnes, etc.

- Albert Londres 4, 8, 14, 15, 26, 52, 78, 83, 85, 86, 87, 95
Alexandre Jacob 9, 19, 25, 26, 27, 29, 45, 89, 94, 103
Alphonse Bertillon..... 55, 56, 57, 103
bagne 1, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 43, 46, 47, 49, 50, 52, 58, 59, 60, 62, 64, 65, 69, 75, 78, 79, 80, 81, 83, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 103, 105
Belem 4, 10, 13, 14, 19, 20, 21, 22, 25, 31, 32, 35, 37, 42, 50, 62, 63, 64, 79, 83, 84, 87, 94, 97, 98, 102, 103
Biribi 7, 15, 19, 20, 21, 24, 28, 29, 34, 35, 38, 40, 42, 43, 44, 47, 48, 49, 50, 66, 67, 70, 71, 87, 94, 95, 97, 99, 103
Bonnot 5, 26, 78, 86, 87, 92
Cayenne .. 6, 10, 14, 19, 20, 22, 37, 44, 59
chantiers forestiers 20, 21
Chéri Bibi 5, 9, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 30, 31, 37, 42, 46, 48, 49, 50, 51, 75, 76, 77, 79, 92, 94, 97, 101, 103
Dieudonné 5, 8, 14, 19, 26, 27, 28, 33, 52, 78, 79, 85, 86, 87, 92, 103
Eugène Dieudonné 19, 26
France 7, 19, 39, 46, 48, 53, 55, 58, 60, 85, 95, 103
Gueule d'Ange 50
Henri Charrière 5, 59, 60, 91
Jean Escarmonte 25, 47, 56, 57, 103
l'île Royale 32
La Montagne 50
le Banquier 50
Lucciani 4, 15, 28, 34, 48, 66, 70, 72, 73, 79
Paco 6, 9, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 28, 30, 32, 35, 38, 39, 43, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 58, 79, 80, 81, 82, 94, 97, 100, 103
Papillon 5, 59, 60, 91
Saint Joseph 60
Saint-Laurent-du-Maroni 22, 37, 60

Table des matières

DÉDICACE, ÉPIGRAPHE, ETC.	ERREUR ! SIGNET NON DÉFINI.
AVANT-PROPOS, PRÉFACE, AVERTISSEMENT	3
SOMMAIRE	4
PARTIE 1 - LE BAGNE COLONIAL EN BANDE DESSINÉE.....	12
PARTIE 2 - ÉCRIRE UNE BANDE DESSINÉE D'HISTOIRE.....	42
PARTIE 3 - MÉMOIRES ET RÉCITS DE VIE	62
SOURCES	95
BIBLIOGRAPHIE	96
TABLE DES ANNEXES	98
TABLE DES ILLUSTRATIONS (DANS LE TEXTE)	104
INDEX DES NOMS DE LIEUX, DE PERSONNES, ETC.	105
TABLE DES MATIÈRES	106

